

LA

MAISON DU CAP,

NOUVELLE BRETONNE;

PAR

HIPPOLYTE VIOLEAU.

Mervel da veva.

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1848


PARIS. — IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.

PRÉFACE.

En réimprimant la *Maison du Cap*, publiée d'abord dans le *Correspondant*, je crois devoir répondre à une objection élevée par plusieurs personnes contre le sacrifice du héros de cette nouvelle. S'il ne s'agissait que d'une critique purement littéraire, je ne chercherais pas à me justifier, mais il y a ici quelque chose de plus, et c'est pourquoi je proteste contre un reproche d'in vraisemblance qui me paraît peu réfléchi.

— Un homme passionné peut-il, dans certains cas, céder l'objet de sa passion à un rival? — Mes critiques prétendent que non. Ainsi les historiens et les poètes qui attribuent un sacrifice de ce genre à Alexandre-le-Grand, lui font trop d'honneur. S'il renonça à sa maîtresse en faveur de son ami, c'est qu'apparemment Campaspe avait cessé de lui plaire, et qu'il était fort aise de s'en débarrasser.

Avec des convictions semblables, il faut arracher de l'histoire universelle toutes les pages qui parlent de dévouement; il faut surtout abjurer le christianisme si fécond en actions héroïques, et qui, depuis

dix-huit siècles, enseigne le triomphe de l'esprit sur la chair et la plus parfaite abnégation. Je sais que la plupart des écrivains de ce temps ne s'occupent guère de l'étude du beau, et je comprends que les personnes accoutumées à les suivre par la pensée dans les sentines du vice, en soient venues à une incrédulité chicanière en ce qui touche à certaines vertus. Mais ce qui m'étonne et m'afflige, c'est que cette leçon d'*individualisme*, fléau de notre époque, gagne de proche en proche les parties les plus saines de la société ; c'est qu'il n'est pas rare d'entendre des hommes et des femmes dont la piété est connue, proclamer aussi la négation des meilleurs instincts de notre cœur.

Au point de vue humain, le sacrifice d'Adrien me paraît déjà possible ; mais, au point de vue religieux, il me semble presque indispensable, et je suis convaincu qu'à la place de mon héros cent autres auraient fait comme lui. Il ne s'agissait pas d'assurer le bonheur d'André en ce monde, il fallait sauver son âme ; et, à ce prix, pour un ami chrétien, il n'y avait pas à balancer. Qu'était-ce que la félicité passagère à laquelle Adrien pouvait prétendre, s'il la comparait à l'éternité de délices qu'il espérait donner à son ami ?

— Et Noëlla ? Avait-il le droit de l'associer à son

sacrifice ? — Oui, il en avait le droit, ou plutôt il avait le droit de la supplier, pour que son dévouement ne fût pas inutile, de se montrer aussi courageux que lui. Si de pareils scrupules, fantômes d'une génération molle et efféminée, étaient sérieux, à quel degré d'abaissement l'humanité se trouverait réduite ! — « Pour assurer la victoire à mon drapeau, dirait le soldat, je m'élancerais de grand cœur au devant d'une mort certaine, mais j'ai une femme, des enfants dont je soutiens l'existence, que deviendraient-ils si je leur manquais ? — Je m'exposerais volontiers à la contagion, dirait le médecin, mais je ne suis pas seul comme cette sœur de charité, d'autres vies sont liées à la mienne, et mes devoirs d'époux et de père m'ordonnent de fuir. — Dans l'espoir d'éclairer mes frères et d'aider à la sainte cause de la civilisation, dirait le prêtre, je prendrais bien la croix du missionnaire, je verserais sans hésiter jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; mais ma mère ! ma mère qui souffrirait plus que moi de l'horreur de mes supplices ! Ai-je le droit de troubler son repos, de la désoler ? »

— Encore si Adrien eût réussi à sauver André, si le sacrifice n'était pas inutile ! — Étrange remarque ! Quoi ! la vraisemblance d'une action dépendrait de son résultat heureux ou malheureux ; nous serions

tendus, avant de prendre un parti, à connaître d'une manière infaillible les secrets de l'avenir !... C'est en demander trop à un pauvre paysan breton • nous n'avons plus de devins dans nos campagnes.

Je n'ajouterai rien sur ce sujet : un si petit livre ne mérite point une longue préface. Pourtant, en remerciant ceux de mes lecteurs qui partagent mes idées sur l'esprit d'abnégation, j'emprunterai, pour les adresser à tous, les paroles d'un romancier contemporain. Charles Dickens, dans un de ses derniers ouvrages dont le sujet a de l'analogie avec la *Maison du Cap*, raconte comme moi, et beaucoup mieux que moi, l'histoire d'un sacrifice à l'amitié : « Oui, dit-il, « ce monde est plein de bons cœurs. Jamais le soleil « ne s'y lève sans éclairer mille luttes morales dont « l'héroïsme suffit pour racheter les sanglantes hor- « reurs des champs de bataille. Ne calomnions donc « pas le monde ; car il est plein de mystères sacrés, « et celui qui l'a créé connaît seul ce qui se passe « sous la surface de son œuvre, et dans le cœur de « l'homme sa plus frêle image. »

Novembre, 1847.

LA

MAISON DU CAP.

I

PROLOGUE.

Parmi les nombreux rochers de la côte nord-ouest de Plougastel-Daoulas, il en est un plus élevé que tous les autres, et que les habitants de la péninsule ont nommé Roc-Nivélén. Rongée, brisée par des siècles de tempêtes, cette masse énorme de granit présente aux yeux les apparences les plus diverses. Ici, c'est un de ces mystérieux menhirs si nombreux en Bretagne;

là, un dolmen à demi renversé. Avancez d'un pas, vous êtes sous un rempart. Tournez la tête, vous croyez voir une tour en ruines. Placé devant la baie de Brest comme une sentinelle attentive, Roc-Nivêlen, ce géant de la Cornouaille, se dresse inaccessible du côté de la mer, et semble défier l'étranger de gravir ses flancs gigantesques ; mais cette montagne de pierre, si haute, si escarpée pour qui la contemple de la grève, est d'un accès facile du côté du village qui s'abrite derrière elle. Par une pente doucement inclinée, en suivant un sentier recouvert de mousse et de jeunes tiges de fougères, le pied chancelant du vieillard peut y monter sans danger et sans peine. Parfois aussi, entre les crêtes qui la couronnent, sur un tapis de verdure semé de fleurs de bruyère, les jeunes filles se réunissent pour danser. Au bruit de la voix humaine, les corbeaux

désertent les crevasses où ils aiment à cacher leurs nids, et si, dans ce moment, un habitant de l'une des deux villes voisines remonte dans son bateau la rivière d'Elorn, un instant il laisse reposer la rame, et se demande comment les accents de la joie peuvent s'élever de ce lieu sauvage.

De ce rocher, on découvre un magnifique tableau, une des plus belles vues de la Bretagne. A nos pieds, autour de nous, sur la côte de Cornouaille, des blocs de granit se dressent sous mille formes différentes ; de gracieux villages mêlent aux bouquets d'arbres qui les environnent leurs toits couverts de genêt et de mousse jaunâtre ; de toutes parts, de vastes garennes, remplies de fougères, de chardons, d'ajoncs aux fleurs dorées, s'étendent jusqu'à la grève, séparées entre elles par des cordons de pierre qui, tournant, serpentant,

se repliant sur eux-mêmes, forment sur la verdure mille sinuosités bizarres. Au pays de Léon, à droite, sont les débris d'une antique forêt où la dernière porte du château de Joyeuse-Garde, restée debout parmi quelques pans de murs, rappelle la blonde Yseult et son ami Lancelot du Lac. Devant nous, sur la même rive, c'est le sombre manoir de Poularvelin, où l'imagination rêverait volontiers des histoires de fantômes; c'est l'anse Kerhuon, ses chantiers et ses écluses bouillonnantes; Guipavas et ses rians coteaux; Camfrou, que les bois de Lossullien couronnent d'un dôme de feuillage; la grève du Moulin-Blanc, et la grande croix de pierre qui la protège. A gauche, toujours sur ce rivage, s'élèvent le clocher de Saint-Marc et les remparts de Brest; plus loin s'étend le chemin rocailleux du Portzic, et, plus loin encore, le cap Saint-Mathieu se de-

vine dans la brume. Ici, le charmant Elorn berce dans ses capricieux méandres les barques aux voiles blanches et rouges; là, l'Océan gémit autour des vaisseaux de la rade, et quelquefois rompt les amarres, engloutit le navire, et présente toutes les horreurs du naufrage à ceux qui se croyaient au port. Ainsi, des paysages pleins de contrastes, des champs fertiles et des landes incultes, des bois et des rochers, des chaumières et des manoirs, des villages et les remparts d'une ville, de grands vaisseaux et de petites barques, l'Océan et l'Elorn, voilà le merveilleux panorama que nous offre Roc-Nivélen.

Au temps où j'habitais encore ma ville natale¹, j'aimais à parcourir la presque île de Plougastel-Daoulas. Débarqué au petit village de Saint-Languy, nommé aussi *le Passage*, je prenais tour à tour la route

¹ Brest.

de Saint-Jean, celle de Saint-Adrien, ou le sentier qui, me rapprochant de la rade de Brest, me conduisait à Roc-Nivêlen, en passant devant une habitation appelée *le Cap*. Un ami était de moitié dans toutes ces courses, et sa présence ne contribuait pas faiblement au plaisir qu'elles me donnaient. Nous avions tous deux les mêmes goûts; âgés de vingt ans à peine, et plus jeunes encore par notre inexpérience du monde, notre vie retirée, nous en étions alors aux projets champêtres et presque aux pastorales de Florian. Il nous arrivait souvent de nous arrêter devant la maison du Cap, dont j'ai parlé tout à l'heure, et de la considérer avec des yeux charmés et pleins d'envie. Ce petit ermitage méritait bien notre attention. Entouré d'un ruisseau assez large, bordé de pavots jaunes et tout à fait sur la grève, on traversait pour s'y rendre un pont grossier fait avec des

mâts de navires et des branches d'arbres. Une barrière en fermait l'entrée. La chaumière, à demi cachée par des frênes, des saules et des sureaux, avait un jardinet dont les talus étaient couverts, en avril, de primevères et de violettes, et, plus tard, de grandes marguerites et de digitales. A droite était un champ semé de lin; à gauche, un ruisseau abondant descendait le long de l'enclos sous des berceaux de houx et de fougères, formait un lavoir un peu au-dessus du pont, à l'ombre de quelques saules, et retombait en cascade dans une sorte de bassin qu'il remplissait. Je ne dois pas omettre quatre peupliers qui dominaient le paysage, et que nous admirions beaucoup. L'habitation appartenait à un charpentier qui y faisait construire des barques, et qui nous paraissait être le plus heureux des hommes. Seulement nous nous étonnions de ce qu'il ne tirait pas un

meilleur parti de son agréable solitude, et nous arrêtions ensemble les changements, les embellissements que nous aurions à y faire; car nous devions acheter le Cap : nous l'aimions trop pour qu'il ne nous fût pas destiné.

En attendant le grand jour de la prise de possession, nous visitions fréquemment notre futur domaine. Plougastel était notre paradis terrestre, et surtout le Cap et Roc-Nivélén. Le dimanche, quand le temps le permettait, nous prenions le bâton de voyage, un petit pain blanc et quelques fruits, et nous partions gaîment pour le pays de nos espérances. Arrivés à Camfrout, où nous devions traverser la rivière, nous nous jetions dans le bateau avec une joie enfantine. Pendant les quelques minutes de navigation, nous n'avions d'yeux que pour notre rocher et la maisonnette de la grève. En débarquant sur la terre de

Cornouaille, la terre de promission, le pas devenait plus léger, on se sentait près du but, on ne marchait plus, on courait. Nous respirions l'odeur des sureaux un quart d'heure avant de les voir; de bien loin, au milieu des bruits de la mer, nous reconnaissons le gazouillement du ruisseau qui descendait, si frais, si limpide, à travers la fougeraie. Peu d'années se sont écoulées depuis, mais elles m'ont apporté des préoccupations nouvelles, et maintenant je ne devinerais pas aussi facilement le ruisseau et les sureaux du Cap.

Un matin, nous entrâmes dans le bateau de passage avec moins de gaîté qu'à l'ordinaire. Mon compagnon allait partir pour Cayenne, et nous commencions à ne plus compter sur la propriété du Cap. Cette fois, nous allions faire une visite d'adieu, et cette pensée gâtait notre promenade. Les bateliers commençaient à ramer vers

la côte de Cornouaille, lorsqu'un cri prolongé s'éleva sur le rivage que nous venions de quitter. C'était un appel. Un nouveau passager se hâta d'accourir pour profiter du bateau, et nous revînmes le prendre à la cale d'embarquement. Il était facile de le reconnaître pour un marin, bien qu'il ne portât point d'uniforme. C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une physionomie agréable, mais empreinte de tristesse. Ses cheveux blancs, ses rides précoces annonçaient que les chagrins s'étaient chargés pour lui de la besogne du temps. En entrant dans la barque, il nous salua, et nous demanda pardon du retard qu'il nous occasionnait. Nous répondîmes avec politesse et simplicité, et, après avoir échangé quelques mots, nous descendîmes les premiers sur l'autre rive, et nous prîmes le sentier de la grève qui devait nous conduire à notre but accoutumé.

Nous marchions lentement et sans nous dire un mot; l'idée d'une séparation prochaine nous affligeait, et chacun de nous se livrait à une rêverie pleine d'amertume. Le silence nous pesait, et nous ne savions comment le rompre, lorsqu'un pas rapide retentit derrière nous. Nous tournâmes la tête, et nous reconnûmes le marin qui nous avait parlé dans le bateau. Nous nous dérangeâmes pour lui faire place.

« Il est presque honteux, nous dit-il en souriant, que des jeunes gens de votre âge se laissent dépasser par un homme à cheveux blancs. Quand le cœur est gai, le pied doit être lesté.

— En ce cas, vous ne pouvez rien nous reprocher, répondis-je, car nous n'avons aucun sujet de nous réjouir. »

Le marin tourna vers nous son visage mélancolique, et, après nous avoir examinés un moment, il nous proposa de

marcher de compagnie , puisque nous suivions la même route. Il apprit que nous allions au Cap , et de là à Roc-Nivélen. Il se trouva que notre but était le sien. Excités par lui , nous parlâmes du départ de l'un de nous , de notre amour pour la petite solitude que nous voulions visiter une dernière fois ensemble ; nous hasardâmes même quelques mots sur nos beaux projets d'acquisition , et sur le bonheur que nous nous étions longtemps promis dans la maisonnette de la grève.

Notre compagnon de route était visiblement ému ; il passait la main sur son front , s'arrêtait , et nous faisait répéter plusieurs fois les mêmes paroles. A nos projets de félicité , il secouait la tête , et plus d'une fois un sourire amer parut sur ses lèvres. Enfin , lorsque nous aperçûmes , au-dessus des sureaux du Cap , la cheminée de l'habitation rustique , il prit nos

main entre les siennes et nous dit d'une voix étouffée :

« J'ai dormi sous ce toit ; je l'ai aimé bien plus que vous ne pouvez l'aimer , et maintenant... »

Il n'acheva pas ; les sanglots gonflaient sa poitrine. Il fit un effort pour triompher de lui-même , et nous arrivâmes en silence devant la porte de l'enclos.

La porte était fermée. C'était un dimanche. Les habitants étaient sans doute à l'église du bourg. Le marin voulait entrer ; mais personne ne lui répondit , et il ne réussit qu'à réveiller la vigilance d'un dogue énorme attaché dans la cour , lequel fit entendre un sourd grognement. Le marin examina avec attention la maison principale , les deux petits édifices qui en dépendent , les sureaux , les saules , les autres arbres qui les cachent presque entièrement ; il entra dans la fougeraie , re-

vint au lavoir, descendit devant le bassin dans lequel était une barque, et, nous faisant un signe pour nous attirer auprès de lui :

« Voilà les lieux, nous dit-il, où, avec plus de raison que vous peut-être, je fixais, à votre âge, toutes mes espérances. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque dont le souvenir n'est resté qu'à moi. »

Après un instant de silence où, pénétrés de respect pour des malheurs inconnus, nous cherchions une réponse qui ne fût point indiscrete, le marin ajouta :

« Si les malheurs de ma vie étaient moins simples, j'offrirais de vous les raconter; mais la jeunesse aime les aventures mystérieuses, les événements extraordinaires; l'histoire des passions et des misères communes à tous les hommes ne l'intéresse point. »

Je me hâtai de répondre :

« Les destinées romanesques ne sont le partage que d'un très-petit nombre d'hommes; ni mon ami, ni moi, ne sommes sans doute réservés à ces adversités étonnantes. Si nous en croyons l'expérience des vieillards et si nous consultons le passé, nous devons rencontrer bien des épreuves dans la vie; mais ces épreuves ne sortiront point des voies communes. Racontez-nous donc votre histoire; plus elle sera simple, plus elle peut nous être utile. Celui qui va partir pour un petit voyage demande à ses voisins des renseignements sur la route qu'il va parcourir, et non sur des pays lointains qu'il ne verra jamais. »

Nous nous assîmes sur quelques pierres au bord du lavoir, à l'ombre d'un bouquet de saules, et le marin commença son récit.

II

RÉCIT.

« Le Cap était habité, il y a environ cinquante ans, par un charpentier appelé Mazé-Kervella. Sa femme, après la perte d'un fils premier-né, essayait de tromper sa douleur par les soins qu'elle donnait à un nourrisson dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Le père de cet enfant travaillait au port de Brest, et ne venait à Plougastel que pour y partager sa journée du dimanche entre son cher André (c'était le nom de l'enfant) et les offices de la paroisse. Tous les samedis soirs, il arrivait

ici par le bateau des ouvriers, et la nourrice allait l'attendre sur la grève. Un soir, le bateau fut surpris par un ouragan; un tourbillon s'engouffra dans la voile, et de fausses manœuvres augmentant le danger, la barque chavira, et presque tous les hommes qui s'y trouvaient se noyèrent. Le père d'André fut de ce nombre. Le mien, qui revenait aussi du port de Brest, où il travaillait également, eut le même sort. Le malheur qui rendit André orphelin fit une veuve de ma pauvre mère.

« Ce naufrage fut annoncé à ma mère sans aucun ménagement. Elle me nourrissait, son lait fut tari, et bientôt le chagrin la fit mourir. Comme André, je me trouvai seul au monde avant de pouvoir comprendre ce que j'avais perdu. Cette similitude de malheur devait nous réunir.

« A cette époque, un saint prêtre, nommé Olivier ou *Olier*, comme nous disons

en Bretagne, se cachait dans une petite chaumière tout près de Loberlac; c'était un homme de soixante ans. Après avoir passé toute sa jeunesse dans les missions étrangères, il était revenu en France, où, surpris par la Révolution, il avait trouvé un refuge dans notre paroisse. Ma mère, à ses derniers moments, le fit appeler; il me vit, il eut pitié de moi, et l'idée lui vint de me confier aussi aux habitants du Cap. La femme de Mazé était forte, elle pouvait nourrir deux enfants. Nous puisâmes donc la vie au même sein André et moi; les mêmes chansons nous bercèrent, et, durant deux années, la tête sur un oreiller commun, nous reposâmes chaque nuit dans les bras l'un de l'autre. Également aimés de notre nourrice, nous recevions d'elle les soins les plus tendres. Elle avait eu la précaution de placer dans notre berceau une croix de néflier et une branche

de verveine qui devaient nous préserver de toute maligne influence. Deux fois elle nous fit porter une poule blanche à la chapelle de Saint-Adrien ; deux fois elle nous baigna dans l'eau d'une fontaine sacrée. Lorsqu'elle entendait à la porte le salut des pauvres : Dieu vous bénisse, gens de cette maison ! elle s'empressait de remettre à l'un de nous l'offrande qu'elle destinait au mendiant, afin qu'il nous jetât un regard favorable. Deux ans nous fûmes sa plus chère pensée, les délices de son cœur ; au bout de ce temps, elle mit au monde une fille. C'était la nuit de la naissance du Sauveur. A travers les landes, par tous les sentiers, des troupes de chrétiens marchaient vers la paroisse en chantant de joyeux cantiques. Je demandai au bon Mazé pourquoi l'on chantait ainsi par les chemins. Ce sont les anges, me dit-il ; la nuit de Noël ils remplis-

sent la campagne. Je lui demandai aussi pourquoi ces cris d'enfant que j'entendais tout près de moi ; il me répondit que c'était encore un ange du bon Dieu, une petite sœur qui nous était envoyée pour jouer avec nous et réjouir sa maison. Le lendemain, l'enfant fut baptisée, et le père et la mère voulant rappeler le souvenir de l'heureuse nuit qui leur donnait ce trésor, la petite fille reçut le nom de Noëlla.

« Le nom de sœur, ce nom nouveau pour nous, nous était si agréable, que nous le répétions à chaque instant ; à chaque instant aussi nous venions prier notre nourrice de nous prendre dans ses bras pour donner un baiser à cette sœur chérie. Chacun de nous se plaçait d'un côté du berceau et, nous le renvoyant doucement, nous passions des heures entières à bercer et à contempler la dormeuse. Quand nous

tions les uns sur les autres avec des cris de fureur. Nous imitions aussi les travaux des hommes; nous avions des maisons que le saut d'une chèvre ruinait de fond en comble, des jardins, des bois, qu'une ondée soudaine dévastait en un instant. Souvent, nous nous rassemblions autour d'une fourmilière, épiant la république laborieuse, et jetant des cris de joie lorsque trois ou quatre insectes se réunissaient pour traîner ou emporter quelques provisions. Souvent encore, une pierre dans chaque main, nous courions vaillamment vers le buisson où nous avions vu le crapaud ou la couleuvre; là, nous luttions d'ardeur et nous faisons pleuvoir sur l'ennemi les galets de la grève. Nos petites compagnes jugeaient nos exploits, et quelquefois demandaient grâce pour le reptile.

« Nous avons d'autres plaisirs plus solitaires. Avant que Noëlla eût achevé sa

sixième année, tous deux, seuls avec elle, nous faisons déjà de fréquentes visites à la baie de Loberlac, où le Père Olivier habitait encore. La route était longue pour notre sœur, mais nous avons trouvé un moyen de lui en épargner la fatigue. André et moi nous nous donnions la main et nous faisons asseoir notre compagne sur nos bras ainsi réunis; de l'autre main nous tenions les siennes et nous la soutenions ensemble. Tout fiers de l'important service que nos huit années accomplies nous permettaient de rendre à Noëlla, nous arrivions chez le vieux prêtre, qui nous accueillait avec joie. Après sa messe, qu'il disait alternativement à Saint-Adrien et à une autre chapelle voisine, le Père Olivier nous promenait à travers les ravissantes campagnes de ce côté de notre presqu'île. Ce n'était plus les rochers immenses de notre rivage, mais des cerisiers

chargés de fruits, des champs féconds où mûrit la fraise vermeille, des sentiers bordés d'iris, de pavots et de roses sauvages, de frais bosquets inclinés sur les eaux. Le bon vieillard nous parlait de Dieu; il nous disait de l'aimer, de le prier, et, nous prêchant l'amour du travail pour les jours à venir, il nous demandait si nous voulions être charpentiers comme notre père et comme l'époux de Marie.

« La vue du vieux prêtre de Loberlac étant fort mauvaise et sa santé s'altérant aussi, il renonça à desservir ses deux chapelles. Comme il appartenait à une famille riche, et que, malgré ses nombreuses aumônes, il lui restait encore de quoi suffire aux besoins de la vie, il résolut de s'établir dans une petite maison qu'il acheta entre le Cap et le Passage. La mort de notre bonne nourrice qui arriva à cette époque, et qui nous affligea beaucoup, acheva de le décider.

Il vint donc habiter tout près de nous. En nous voyant chaque jour, il nous aimait encore davantage. Il trouva que ce n'était plus assez de payer pour nous une modique pension, il voulut nous faire instruire. Il eut un jour une longue conférence à ce sujet avec Mazé-Kervella; celui-ci résistait, car il n'augurait rien de bon de ces études que ses pères n'avaient point faites. Le vieux prêtre insista et parla de la possibilité de donner deux bons serviteurs à l'Église souffrante de Bretagne. Enfin, le résultat de ces débats fut notre départ de Plougastel et notre entrée dans un collège.

« Si je faisais l'apologie de l'ignorance, vous ne me le pardonneriez pas, et pourtant je ne sais trop ce que j'ai gagné à m'instruire. En déliant la langue et en ouvrant les oreilles du sourd-muet de la Décapole, Jésus soupira, pour nous apprendre peut-être qu'une faculté nouvelle n'a-

joute rien au bonheur. Souvent notre intelligence ne se développe que pour donner place à un plus grand nombre d'inquiétudes ; notre cœur ne s'étend que pour augmenter ses chimères et ses angoisses. Sans doute, à mesure que nous puisons dans les richesses intellectuelles, nous avons de nous-même une opinion plus élevée ; chaque jour une nouvelle découverte nous révèle une grandeur que nous ne soupçonnions pas ; mais, encore une fois, qu'il nous faut payer cher l'essor donné à notre imagination, cette grande ennemie de la paix intérieure ! Les jouissances de l'esprit ont aussi leurs défaillances, leurs fréquents et inexorables dégoûts. La vivacité de nos sensations, l'abondance de nos idées, doublent nos fatigues et nous vieillissent avant l'âge. Comme le ver à soie, en multipliant nos fils d'or, nous nous préparons un linceul.

Encore s'il ne s'agissait que de notre bonheur en ce monde ! mais nous risquons un enjeu plus important. Si nous fussions restés au Cap, André et moi ; si nous n'eussions appris que l'art de construire une barque ou d'ensemencer un champ, nous n'aurions eu ni les mêmes idées ni les mêmes infortunes ; un de nous habiterait encore cette demeure avec une compagne vertueuse, et l'autre ne serait point couché dans le cimetière de la paroisse, ou courant les mers et étranger partout.

« Nous avions dix ans quand nous commençâmes nos études. Les premiers mois de notre séjour au collège furent tristes et pleins de regrets. Il suffisait d'un sureau en fleurs pour nous rappeler la maison du Cap et nous faire verser des larmes. André me disait souvent : « Adrien, nous ne pourrions pas vivre ici. » Et il me proposait de prendre la fuite. Enfin les souve-

nirs de notre existence indolente et libre s'effacèrent un peu ; le goût de l'étude nous vint, nous prîmes courage et nos efforts furent couronnés de succès. Dieu nous avait donné de la facilité pour apprendre ; l'orgueil nous donna de la persévérance, et il fut décidé entre nos maîtres, à l'unanimité, que les deux petits paysans de Plougastel-Daoulas étaient de futurs grands hommes. Cette prédiction ridicule, qu'on eut la sottise de nous faire connaître, enfla notre vanité et contribua à nous attirer un malheur qui fut la source de tous les autres.

« Parmi nos camarades, il y en avait un de deux ans plus âgé que nous, et qui parut s'attacher à André. Né à la ville de parents aisés, mais incrédules, il avait reçu d'excellentes manières et de fort mauvais principes. Son esprit s'était enrichi des pertes de son cœur : il se mo-

quait des choses les plus saintes avec toutes sortes de grâces, et il savait donner à la sécheresse de son âme une séduction pleine de gaîté. Jamais écolier ne fut plus complaisant, plus serviable que ce jeune homme. Après avoir bien ri de nos croyances, auxquelles se mêlaient il est vrai beaucoup de superstitions locales, il faisait mille efforts pour nous démontrer combien notre crédulité s'accordait peu avec notre haute intelligence. Déjà possédé du démon du prosélytisme, il employait admirablement et les sarcasmes et les louanges. Il nous rabaissait et nous élevait tour à tour. Longtemps, tout en prêtant l'oreille à ses éloges et en les recueillant précieusement, nous résistâmes ensemble à ses railleries, puis un jour André fut ébranlé. Alors, effrayé pour mon frère et essayant de le sauver, je voulus défendre les objets de ma vénéra-

tion; je voulus combattre celui qui se disait notre ami, et qui cherchait à nous arracher ce qui serait le meilleur, le plus utile des mensonges, si ce n'était la plus consolante des vérités. Par malheur, la tâche était au-dessus de mes forces; j'avais affaire à un jeune homme beaucoup plus savant que moi, et s'il ne put me gagner à son déplorable système d'athéisme, il lui fut trop facile de me réduire au silence. André n'hésita plus entre ses conseils et les miens. Ma défaite le jeta dans les bras de mon adversaire, et celui-ci, m'abandonnant bientôt comme indigne de ses leçons, mit toute sa science à la disposition de mon pauvre ami. Exaltant de plus en plus son amour-propre, il trouva le moyen de lui procurer ces livres gros de sophismes et de calomnies, et qui semblent si convaincants à l'inexpérience d'une jeunesse raisonneuse. Je découvris ces lectures

clandestines, et j'eus la faiblesse de me taire. Je me contentai de maudire tout bas ces hommes qu'ont dit illustres, et dont le funeste génie ne sait qu'abattre et détruire.

« Oui, qu'ils soient maudits ceux qui profanent les dons de l'intelligence, ceux qui mettent leurs talents au service du mal! Vainement une apparence de grandeur leur a été donnée; vainement la foule séduite les entoure et les admire, leurs créations ne recèlent que la mort et l'épouvante. Ils ressemblent à l'if funéraire, à l'arbre creux que j'ai vu souvent suppléer à l'ossuaire dans nos cimetières de campagne. Sa cime est élevée, ses branches sont nombreuses, mais il ne porte ni fleurs ni fruits, et si l'on avance la main sous l'écorce entr'ouverte, on ne rencontre que des crânes desséchés et des ossements hideux.

« Vous connaissez maintenant mon pre

mier chagrin : un abîme se creusait chaque jour entre mon frère et moi. André devenait triste ; je l'étais aussi. Trop sensible , trop bon pour m'affliger , comme son ami , par des sarcasmes , il se contentait de sourire des élans de ma pitié. Il possédait une belle voix , et quand venait une solennité religieuse , on le faisait chanter dans la chapelle du collège. Ses accents étaient pénétrants ; sa prière s'élevait avec une harmonie céleste ; en l'écoutant je me serais cru transporté aux pieds de l'Éternel , si je n'avais su que ses chants n'étaient que le mensonge d'une âme indifférente. Il s'agenouillait près de moi ; il répétait machinalement quelques paroles apprises où le cœur n'était pour rien ; hélas ! il faisait plus , il pratiquait cette religion dont il avait perdu l'amour. Que de fois j'ai frémi en le voyant s'approcher de l'autel pour participer à nos saints mystères !

Que de fois j'eusse voulu me jeter devant lui et réclamer à sa place cette part de la cène qu'il recevait avec tant de froideur !

« Nous avions seize ans quand celui que mon frère appelait son ami quitta le collège. Après son départ , André revint à moi ; mais le coup était porté , et sa jeunesse devait garder les traces de son enfance. Le ver s'était glissé dans le bouton , comment la fleur pouvait-elle s'épanouir sans quelque marque de souillure ? D'un caractère peu énergique , d'une nature inquiète et très-impressionnable , plus que tout autre André avait besoin de croyances solides. Il n'était pas non plus de ces hommes qui se contentent d'une vie toute matérielle , qui ne voient rien au delà des jouissances physiques ; il sentait en lui le goût de la vertu , le désir de la sagesse , et il comprenait qu'il lui manquait quelque chose pour posséder la sagesse et la vertu.

Abandonné à ses seules forces dans une route difficile, il se demandait où il trouverait un secours pour l'aider à la gravir. Alors je lui parlais de la religion ; j'essayais de lui prouver le peu de valeur de cette philosophie athée qui, dans un chemin semé de périls, arrache au voyageur le bâton où sa main s'appuyait, et lui dit ensuite avec une hypocrite douceur : Va, mon fils.

« Nous commençons donc notre dix-septième année, la dernière que nous devions passer au collège. Après avoir étudié notre vocation, le Père Olivier reconnut qu'aucun de nous ne convenait au sacerdoce, et notre retour au Cap fut arrêté pour l'époque des premières vacances. André s'inquiétait de ce retour parce qu'il ne savait quelle carrière embrasser ; mais moi j'aurais voulu hâter l'heure qui devait me ramener dans ma chère péninsule.

Passionné pour la campagne et préférant la vie simple et retirée à tout ce qu'on me racontait du monde, j'étais bien décidé à ne plus quitter le Cap et à aider mon père nourricier dans ses travaux modestes. J'avais encore d'autres projets plus doux, de ces projets de la première jeunesse auxquels nous tenons par toutes les fibres du cœur ; je songeais à Noëlla, qui, comme nous, sortait de l'enfance ; je me la figurais telle que je l'avais vue toute petite, bonne et jolie ; et, dévoré du besoin d'aimer et d'être aimé, je répétais cent fois ces divines paroles qui m'expliquaient l'ardeur de mes désirs : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

« Qu'il fut beau ce jour où, après sept années d'absence, nous vîmes encore nos grèves natales ! Avec quelle joie je m'élançai dans le bateau ! Comme les feux du soleil me paraissaient brillants sur les eaux

tranquilles de l'Elorn !... Les deux exilés, les mains tendues vers tous les points de la côte, les yeux rayonnants de bonheur, retrouvaient ensemble les divers souvenirs de leur enfance. Voilà le Passage, le Calvaire et le clocher de Saint-Languy. Voilà le belvédère et les bois de Kérérault ; là-bas Saint-Jean et le manoir du Cosquer ; ici, le Trou-des-Rochers, Roc-Nivélen ; et plus bas (oh ! comme notre cœur battait ! comme notre âme était toute dans nos yeux !), plus bas une petite maison cachée dans les sureaux, une petite maison appelée la maison du Cap.

« Vous avez sans doute remarqué entre le Passage et cette habitation qui fut la mienne, un large ruisseau au milieu duquel s'élèvent quelques rochers où croît le gazon marin. Les pieds nus dans l'eau transparente, une jeune fille était assise sur une de ces pierres, fort occupée à ras-

sembler un bouquet de cresson qu'elle venait de cueillir. Un gros chien trottait autour d'elle et l'éclaboussait à chaque instant sans qu'elle y prît garde. Au bruit de nos pas, le chien aboya. « Ici Pied-Blanc, » cria la paysanne, et elle leva la tête : c'était Noëlla. Nous nous reconnûmes malgré le changement qui s'était fait en nous. Elle s'élança du ruisseau et se jeta à notre cou avec toute la tendresse, toute la joie d'une sœur. Elle nous faisait mille questions à la fois, parlait de son père, du vieux prêtre, de ses voisins de Traouëdan et de Keraliou ; puis elle riait, et se mettait à courir devant nous pour annoncer notre arrivée. Mais nous étions sur ses pas ; dès qu'elle courait, nous courions aussi. Pied-Blanc allait de l'un à l'autre, sautait, et faisait entendre un murmure de bon accueil. Ainsi revenus aux enfantillages du passé, courant, babillant, riant

ensemble, nous franchîmes d'un bond joyeux ce pont que vous voyez encore, et ouvrant brusquement la porte de la maisonnette, nous tombâmes tous à la fois dans les bras de notre père.

« Mazé-Kervella nous reçut avec une gravité toute bretonne; il nous embrassa cordialement, nous dit que nous étions les bien-venus, et sortit un instant après pour travailler à une barque commencée. Le Père Olivier fut plus expansif quand, ce même jour, nous allâmes le visiter. Nous le trouvâmes changé; presque octogénaire, sa vue baissait de plus en plus, et il craignait de devenir aveugle. Le vieux prêtre nous fit plusieurs questions; il parut satisfait du résultat de nos études; seulement il regretta qu'aucun de nous n'eût la vocation religieuse: « Les temps sont mauvais, disait-il, et l'Eglise a grand besoin de bons prêtres. Mais Dieu

« est le maître de tout; ce qu'il fait est toujours bien. »

« Ensuite le bon vieillard s'occupa de notre avenir. Il fut tout étonné de la résolution que je lui exprimai. En effet, à quoi bon tant d'études pour faire de moi un ouvrier campagnard? Il combattit d'abord mes projets; puis, comme il vit que j'avais réponse à tout, il céda, et il fut décidé que je resterais au Cap, tandis que mon frère, chaudement recommandé par notre protecteur à d'anciens amis, commencerait par occuper un petit emploi dans une des administrations de la ville.

« C'est ainsi que tout s'arrangea. André coupa les beaux cheveux blonds qui retombaient en boucles sur ses épaules; il dit adieu au large pantalon de toile blanche, à la veste de *berlinge*, au bonnet phrygien, et un habit bourgeois remplaça le charmant costume du Plougastel. Je

sentais un serrement de cœur inexprimable en assistant à cette métamorphose. Il me semblait que la ville ne pouvait être bonne à des Bretons comme nous. Mazé aussi voyait ce changement avec peine, et Noëlla soupirait et secouait tristement la tête en pliant les vêtements qu'André nous laissait.

« Plus heureux que lui, je ne quittai ni la paroisse, ni le costume de mes pères. Je me retrouvais sous ce toit d'herbes marines, abri de mon berceau, entre un passé plein de jeux et d'innocence et un avenir tel qu'on le rêve à dix-sept ans. Les jours allaient s'écouler pour moi au milieu des soins et des plaisirs de la famille. Non, je n'étais pas un orphelin, un étranger dans la maison du Cap; l'espoir se joignait à la reconnaissance pour me persuader que j'étais réellement le fils de Mazé-Kervella, et si je savais que Noëlla n'était pas ma sœur,

je lui donnais en secret un nom plus doux et plus cher encore.

« Si Noëlla m'aimait comme un frère, je l'aimais beaucoup plus qu'une sœur, et loin que cette passion naissante et déjà si forte fît aucun tort à ma foi religieuse, elle me donnait un nouveau besoin d'immortalité; elle me pénétrait de plus d'admiration pour le Dieu du ciel et de la terre. Le soir, après le travail de la journée, suivant l'usage observé dans toutes les chaumières de notre paroisse, je lisais à haute voix un chapitre de la Vie des Saints : à aucune époque de ma vie, cette lecture ne fit sur moi une impression meilleure et plus profonde. L'amour agrandissait mes idées; il m'élevait vers tout ce qui est généreux, noble, héroïque. Je comprenais à merveille qu'une sainte femme n'eût rien trouvé de plus fort et de plus juste pour peindre le prince des ténèbres que ces pa-

roles terribles : « Celui qui n'aime pas ! »

« Ici, autour de moi, tout me retrace les souvenirs d'un passé à jamais regrettable. Jetez les yeux au delà de cette barrière : là, dans l'enclos, sur des pierres plates, j'avais posé quatre ruches ; elles appartenaient à ma sœur ; le bon Mazé lui en laissait le produit. De ce côté, j'avais semé des graines de fleurs, afin que les abeilles n'eussent pas à s'éloigner pour chercher leur nourriture. Près de ce houx aux feuilles luisantes, nous commençons nos bateaux ; et, là-bas, devant ce rocher, nous les achevions et nous les mettions à la mer. Sous les saules qui nous couvrent de leurs rameaux, au bord du lavoir, Noëlla apportait son rouet, et filait en chantant. Le bruit de la manivelle que son pied pressait en cadence, la douce harmonie de sa voix, la chanson au refrain monotone arrivaient à notre chantier avec le

murmure des vagues. Souvent je quittais mon travail, j'allais m'accouder sur le talus à deux pas de ma sœur et je la contemplais avec ravissement à travers un voile de verdure. Quelques rayons de soleil se jouaient sur le tablier rayé et le jupon brun de la fileuse ; Pied-Blanc, couché devant elle, levait de temps en temps la tête et lui léchait la main. Mon cœur bondissait dans ma poitrine. Comme un insensé, je joignais les mains, je bégayais des paroles sans suite, et je ne pouvais m'arracher à ce tableau que le feuillage des saules, agité par le vent de la grève, me montrait et me cachait tour à tour.

« D'autres bonheurs m'étaient réservés. Noëlla était ignorante ; elle ne savait pas lire et ne connaissait que la langue bretonne. Je regrettais de ne pouvoir lui communiquer une foule de sensations que

je devais à l'étude et qu'elle n'aurait point comprises. Je souffrais de ne pouvoir converser avec elle de mes poètes chéris, des merveilles de la nature et du ciel. Le Père Olivier m'avait dit un jour : « Pour qu'un mariage soit heureux, ce sont moins les rapports de la naissance et de la fortune qu'il faut chercher que ceux de l'éducation. » Malgré tout mon amour, je sentais que mon bienfaiteur avait raison, et je ne savais comment donner à ma compagne cette part de mon être qui lui manquait. J'ignore si Noëlla devina ma pensée, mais elle vint elle-même au devant de mes désirs. Nous étions assis ensemble au sommet de Roc-Nivélén ; elle m'avait montré un vaisseau qui sortait de la rade de Brest et, déployant ses voiles comme l'oiseau ses ailes, commençait un long voyage. Je lui parlais des îles lointaines où devait aborder ce navire ; elle m'écoutait pensive

et le doigt sur la bouche. Tout à coup m'interrompant : « Adrien, me dit-elle, je voudrais que tu n'eusses jamais rien appris. Quand tu me parles de toutes ces choses que j'ignore, il me semble que tu ne peux pas m'aimer comme je t'aime. Cependant, est-il si difficile de lire et de parler le langage des villes ? Si tu voulais m'aider, je le saurais peut-être bientôt, et alors je ne serais plus honteuse comme à présent, et tu m'aimerais mieux. » Ainsi, sa tendre amitié pour moi lui donna le désir de s'instruire. Il fut convenu que Roc-Nivélén serait notre salle d'étude, et que nous nous y rendrions tous les soirs après nos heures de travail.

« Nous choisissions entre les crêtes de ce rocher une ouverture qui nous laissait voir notre maison au milieu de ses sureaux, de ses saules et de ses frênes. Là, je m'asseyais sur un banc de granit, Noëlla se pla-

çait à mes pieds, j'ouvrais le livre, et la leçon commençait très-sérieusement. Toutefois, la bonne volonté de ma sœur n'allait pas toujours jusqu'à l'attention et la patience. Une voile blanche qui glissait sur l'Elorn, le vol d'un épervier ou d'un goëland, un insecte chargé d'un brin de paille et se traînant sur la mousse, tout cela la divertissait beaucoup plus que mes explications les plus importantes. J'avais beau continuer mon rôle d'instituteur et la rappeler à l'ordre par un regard sévère, la tête de l'écolière était ailleurs, et quand je lui parlais des Hébreux en Égypte, elle me montrait de l'autre côté de la rivière les pêcheuses de Kerhor, qui gravissaient le coteau, le filet sur l'épaule. Je me fâchais de ces distractions multipliées, j'essayais de me mettre en colère; alors elle appuyait son front sur mes genoux et feignait de dormir, ou bien elle se levait avec un rire

joyeux, m'arrachait le livre, le jetait loin de moi, et descendait le rocher avec une rapidité qui me donnait le frisson. D'autres fois, elle se fâchait elle-même, et me regardant en dessous d'un air boudeur, elle s'éloignait en murmurant. Je la rappe-lais, et elle finissait par reprendre sa leçon en boudant encore, et en disant qu'elle ne voulait rien de moi. On eût cru voir une de ces petites scènes de famille où une mère pour punir son fils d'une espièglerie l'éloigne un instant de sa présence. L'enfant pleure, la mère se laisse attendrir et le rappelle en lui offrant un baiser. Cependant le coupable veut aussi paraître fâché; lui, si avide de caresses, il traîne ses pas avec lenteur en se rapprochant de sa mère; il met ses mains sur ses yeux pour ne point la voir, et, s'il tend la joue au baiser promis, c'est en disant encore :

« — Non, je ne veux pas !

« Néanmoins, j'eus lieu de m'étonner des progrès de mon écolière ; elle en sut bientôt assez pour me permettre ces épanchements de la pensée si nécessaires à l'union des âmes. Toujours aussi tendre, aussi naïve, elle devint par instant plus rêveuse et plus touchante. Avec quel saint respect j'aidais au développement de cette intelligence virginale ! Comme j'écartais de ma bien-aimée ce qui aurait pu la blesser dans sa modestie et son innocence ! Calme comme la source que rien n'a troublée, elle reflétait en l'embellissant ce que j'avais de bon, de vraiment digne d'elle. Oh ! j'eusse été trop heureux de posséder une telle femme ! Nouvelle Ève, elle venait de moi-même, elle se formait du plus près de mon cœur.

« Quelquefois le Père Olivier assistait à nos leçons, et ces jours-là l'écolière était

plus attentive. La bibliothèque du vieux prêtre était pour nous d'une grande ressource ; nous y trouvions les poètes et les moralistes, nos auteurs préférés. Sans doute Noëlla n'avait point un esprit supérieur. Malgré toutes les explications que je pouvais lui donner, les choses les plus simples, lorsqu'elles ne parlaient ni à l'imagination ni au sentiment, demeuraient pour elle d'impénétrables mystères. Elle ne raisonnait point, elle sentait. Au reste, tout en elle était contraste. Elle admettait sans examen les merveilles les plus étranges ; aucune des croyances populaires, si nombreuses dans notre paroisse, ne la trouvait incrédule, et elle secouait la tête et elle souriait de pitié quand je lui disais que l'homme mesurait le cours des astres et la distance du soleil à la terre. Quelques-unes de ses paroles auraient pu être attribuées à l'enfant le plus naïf, et d'au-

tres au vieillard le plus sage : aussi était-elle également à l'aise et à sa place parmi les vieillards et les enfants. Ce mélange de gaieté folâtre et de gravité douce lui donnait à chaque instant une physionomie nouvelle et toujours séduisante.

« Mais si son caractère avait deux nuances bien différentes, son cœur ne variait point comme lui. Sa prévoyante tendresse, sa bonté ingénieuse, veillaient constamment à nos besoins. Mazé-Kervella n'avait pas le temps d'exprimer un désir, qu'il était déjà satisfait par les soins de sa fille ; il en était de même des deux frères de lait. Heureuse de nous servir, Noëlla me rappelait ces bons génies des contes orientaux, qu'un talisman soumettait aux ordres de quelque prince arabe. Elle nous aimait tous les trois, elle voulait se rendre agréable à nos yeux ; c'était notre talisman, et quel autre eût valu celui-là ? »

Toutefois, ses prévenances affectueuses ne se renfermaient point dans notre maison. Vingt jeunes filles l'entouraient le dimanche à la sortie de l'église. Toutes avaient pour elle une affection véritable, tenant presque du respect ; toutes recherchaient ses conseils, toujours donnés avec une gaieté aimable, et aucune n'était jalouse des préférences accordées partout à la fileuse du Cap. Que vous dirai-je de ses attentions pour les pauvres, et de l'amour que ceux-ci lui portaient ? Au morceau de pain bis qu'elle déposait dans la main du mendiant, elle ne manquait jamais d'ajouter de ces mots touchants, familiers aux âmes compatissantes. Au vieillard elle adressait une question sur le temps passé, et lui rendait ainsi un souvenir de jeunesse ; au malade elle indiquait une herbe miraculeuse, ou parlait d'une chapelle devenue célèbre par de nombreuses guéri-

sons; la mère avait aussi sa part de bon accueil, de bienveillantes paroles; les enfants étaient loués de leur mine avenante, pleine de santé, et dans un baiser donné au plus petit, elle réjouissait toute la famille.

« Pour moi, je ne saurais peindre l'affection qu'elle m'inspirait, affection qui, pourtant, n'était pas exempte de peine. J'éprouvais des moments d'abattement, de langueur secrète. Quelques années d'attente me semblaient un siècle; je n'étais qu'un enfant, et j'avais des pressentiments de malheur et de mort prématurée. Je sentais en moi une surabondance de vie que la solitude décuplait encore. Ce qui égayait ma sœur souvent me rendait triste. Les bords du chemin garnis de clochettes bleues et de violettes, les ruisseaux voilés de feuillage, les bourdonnements autour de nos ruches, la mer qui soupire au lieu

de murmurer, un bruit d'ailes dans les buissons ou dans l'air au-dessus de ma tête, toutes ces choses ravissantes que ma sœur retrouvait avec une douce joie, un paisible sourire, me remplissaient de trouble et mouillaient de larmes mes yeux abattus.

« Le vieux prêtre de Loberlac était le confident de toutes mes pensées, et ses conseils triomphaient parfois de cette mollesse indigne d'un chrétien. Il ne me blâmait point d'aimer Noëlla, qu'il croyait destinée à devenir ma fidèle compagne, mais il me reprochait de l'aimer avec une sorte d'idolâtrie. « Si vous êtes malade, « me disait-il, c'est un médecin, et non « un autre malade qu'il faut appeler à « votre secours. La femme que vous chérissez est comme vous, et plus que vous, « un être de faiblesse et de souffrance; « elle est venue au monde en pleurant, et, « si Dieu la destine au mariage, elle en-

« fantera dans la douleur comme sa mère.
 « Vous savez que sa beauté, ses grâces
 « naïves, ses innocentes séductions ne la
 « sauveront pas de la mort, et que toutes
 « ses qualités aimables aboutiront aussi à
 « un oreiller de paille, un drap blanc et
 « quelques planches. Aimez donc comme
 « une créature celle qui n'est qu'une créa-
 « ture, et réservez à Dieu ce qui appar-
 « tient à Dieu seul. N'oubliez pas qu'en ce
 « monde les liens qui vous paraissent les
 « plus solides sont toujours faciles à dé-
 « nouer. La plus pure, la plus forte, la
 « meilleure des affections humaines res-
 « semble à ce lierre qui s'éleva pour don-
 « ner un peu d'ombre au prophète Jonas,
 « et qui sécha en un instant sous la piqure
 « d'un ver. »

« Il m'était impossible de ne pas recon-
 naître la vérité de ces paroles. Mon imagi-
 nation se calmait, je revenais plus tran-

quille à la maison du Cap. Noëlla accou-
 rait au devant de moi, et je la voyais
 venir sans que mon sang affluât tout en-
 tier vers mon cœur; elle appuyait sa main
 sur mon épaule sans qu'un frisson de bon-
 heur courût dans mes veines brûlantes.
 J'arrivais avec elle à notre pont rustique,
 riant et causant presque comme au temps
 de notre enfance. Le bon Mazé, les bras
 croisés sur sa poitrine, nous attendait à
 l'entrée de l'enclos. Sa nature impassible,
 exempte de trouble et d'émotions vives, se
 devinait sur son front austère. Il m'aimait
 sans me comprendre, sans soupçonner les
 sensations délicieuses ou pénibles qui m'a-
 gitaient tour à tour et que sa jeunesse
 avait ignorées. On eût dit une de ces ro-
 ches de granit qui entouraient sa demeure,
 impénétrables aux chauds rayons du soleil
 de l'été, immobiles sous le vent des tem-
 pêtes.

« Parfois j'enviais le sort de cet homme-marbre, et j'aurais voulu changer mon organisation sensitive pour son inébranlable nature. Pourtant, que de jouissances je devais alors à cette vivacité d'impressions dont je me plaignais à Dieu ! Lorsque j'entraais, après la prière du soir, dans cette cabane que vous voyez près de la maison principale, les plus séduisantes chimères me visitaient et retardaient pour moi l'heure du sommeil. Mon père m'avait abandonné cette chambre, qui lui était inutile, et Noëlla s'était plu à l'arranger avec moi. Près de l'unique fenêtre dont les quatre petits carreaux donnent très-peu de jour, nous avions placé ensemble une table de sapin ; au-dessus de cette table, quelques livres rassemblés à grand'peine, et presque tous dépareillés, s'étaient avec complaisance sur deux vieilles planches pompeusement décorées du nom de

bibliothèque. Un lit clos, sorte d'armoire que vous avez vue dans toutes nos chaumières bretonnes, garnissait le coin le plus obscur ; un rameau bénit le protégeait, et ma sœur, pour que mon sommeil fût toujours paisible, y avait collé aussi une image de Notre-Dame de la Garde. Devant ce lit était un vieux bahut grossièrement sculpté. Je n'avais point de chaises, un banc de bois m'en tenait lieu. Au reste, rien ne me manquait dans mon heureuse cellule, pas même les objets de luxe : j'avais acheté d'un colporteur deux bustes de plâtre, deux figures joufflues et vermeilles, qu'il appelait *Paul* et *Virginie*, et Noëlla, pour m'aider dans ma toilette, avait trouvé tout simple de partager en deux son miroir et de m'en donner la moitié. Que me fallait-il encore ? Rien ; car je n'avais pas vingt ans, et, par mes illusions, j'étais riche au delà de tout ce qu'on peut

imaginer. Je voyais ces quatre murailles s'élargir, de nouveaux meubles s'y ranger, un autre banc, une quenouille chargée de lin, et le rouet et le dévidoir. Une union pieuse et tendre, une existence à deux transformait cette pauvre cabane en un séjour de délices, et cette vie, toute de calme et d'amour, s'embellissait encore avec le souvenir de l'ouvrier de Nazareth et de cette Marie pleine de grâce qui préparait la couche et le repas du charpentier.

« Telle était ma confiance crédule dans les promesses de l'avenir. Trompée par un mirage de collines éternelles, quelle âme adolescente n'a caressé cent fois des projets d'inaltérable bonheur et n'a cru s'assurer un paradis dans quelque coin de la terre ? Nous commençons tous par l'espérance, et nous finissons par les déceptions et l'amertume du cœur. Lorsque je n'étais encore qu'un petit pâtre, souvent, errant

sur la grève, je contemplais ces étoiles filantes, si nombreuses vers la fête des Morts. Je croyais les voir se détacher des nues et glisser entre les crêtes de Roc-Nivélén ; je courais, je gravissais la montagne de pierre, je m'élançais sur le sommet le plus élevé, croyant y trouver la fleur lumineuse..... Erreur d'enfant!... Humilié et triste, je revenais à ma chaumière : l'étoile n'avait point quitté le ciel.

« Oui, c'est en vain que par diverses routes nous allons tous cherchant la vie heureuse. Ceux pour qui elle semble facile à trouver en sont aussi loin que les autres. Un homme a des goûts simples et modestes ; retiré à l'écart, il ne sacrifie à aucune des idoles du monde, il laisse à qui les poursuit les honneurs, la gloire, les richesses ; il ne lui faut pour bénir sa destinée qu'un pain assuré par son travail et mangé sans inquiétude, une main qui

presse sa main avant qu'elle se glace, un cœur pour appuyer sa tête. C'est peu sans doute ! Eh bien, ce peu ne lui sera pas accordé, ce peu sera le partage d'un autre homme qui n'y attachera aucun prix et se consumera de désirs en accusant la Providence.

« Tandis que je me berçais d'illusions au fond de ma solitude, André se fatiguait de la ville. Les recommandations de notre vieux protecteur lui avaient ouvert toutes les portes, et son talent pour la musique le fit rechercher et plaire. André fut applaudi, caressé, envié ; il ne fut pas ébloui. Si dans la nature physique l'éloignement rapetisse les objets, il n'en est pas de même dans la nature morale. Il ne faut point voir de trop près le tourbillon du monde si l'on veut attacher quelques prix à ses louanges, à ses applaudissements. La valeur de l'éloge est dans notre

admiration pour celui qui le donne, et comment admirer quand l'on retrouve à chaque instant autour de soi les bâtons flottants de la fable ? Rebuté, au contraire, en ne voyant partout que des passions sans noblesse, des liaisons sans amitié, des fêtes sans plaisir, des intérêts jaloux en présence, des vanités aux prises, André se laissa aller à la maladie de l'époque, le désenchantement. Il évita les réunions, ou bien, quand il fut forcé de s'y rendre, il n'eut d'attention que pour un seul objet, la pendule. Toujours pressé de fuir, ses yeux se fixaient sur l'aiguille trop lente, et il lui disait : « Va donc, va donc plus vite ! »

« Tous les samedis il se rendait au Cap, et il y restait jusqu'au lundi matin. Dès qu'il était seul avec moi dans la chambre où nous couchions tous deux, il me parlait de ses dégoûts, qu'il disait insurmontables.

Il m'assurait que dans le monde, sous peine de passer pour un esprit romanesque et d'éveiller les sarcasmes les plus stupides, le jeune homme devait mettre tous ses soins à dissimuler ce qu'il sentait en lui de pur, d'élevé, de généreux; qu'au contraire il était du meilleur ton de se rabaisser au niveau de la brute et de faire parade d'un matérialisme digne de la plus profonde pitié. Ce cynisme, ajoutait André, est poussé à un tel point que la plupart des jeunes gens vont jusqu'à se prêter des vices qu'ils n'ont pas. La conclusion était que le séjour des villes lui devenait de jour en jour plus insupportable, et qu'il renoncerait volontiers à toute carrière plus brillante pour partager ma solitude, mon travail et mon repos.

« Le désenchantement est devenu une maladie sociale, et peu d'hommes dans ce siècle l'ont entièrement évité. Ses attaques

ne sont pas les mêmes sur toutes les organisations: il sait prendre plus d'une figure; mais, de quelque façon et sous quelque forme qu'il nous surprenne, quand il nous a saisi, il s'attache à nous comme la brûlante tunique du centaure, et si, par un effort surhumain, nous ne réussissons à nous en délivrer, il nous consume jusqu'aux os. Parmi ses victimes, il faut compter d'abord ceux qui entrent dans la vie comme dans une ville livrée au pillage, et qui se hâtent de tout épuiser, de tout briser, de tout salir. Les inutiles, les désœuvrés, viennent ensuite, courbés, écrasés sous le poids de leur ennui. D'autres ne cèdent au désenchantement qu'après avoir heurté leur courage à d'innombrables mécomptes. Déshérités de la terre, n'ayant point, comme l'Hercule des fictions païennes, la force d'étouffer les serpents jetés sur leur berceau, ils sentent que l'Impos-

sible est devant eux pour leur fermer tous les chemins de la félicité. Enfin il y a encore des malades qui ne le sont que parce qu'ils ne peuvent respirer dans une atmosphère pestilentielle. Créées pour l'admiration, l'enthousiasme, les sentiments nobles et élevés, ces âmes virginales comprennent bien vite leur isolement, et, pareilles à la sensitive, le moindre contact, une ombre même les offense. Ces âmes ont tout de la vertu, hormis la résignation et la confiance en Dieu.

« La confiance en Dieu et la résignation manquaient également à mon frère. Il souffrait ; je lui indiquais le remède, et il ne faisait rien pour se guérir. Les misères qui l'éloignaient du monde ne le ramenaient point à la religion. Il se plaignait de manquer de foi, et ne cherchait pas à s'éclairer. André n'était point, il ne pouvait pas être heureux. Ses meil-

leurs jours étaient ceux qu'il passait avec nous ; il retrouvait de la gaieté en nous accompagnant dans nos courses à Saint-Trémeur, à Saint-Adrien, ou dans les bois du Cosquer et de Kérérault. Durant nos longues promenades, il ne parlait que breton ; il rappelait de vieux airs du pays ; il chantait de sa voix pleine et sonore l'histoire de *Cathel Colet*, cette jeune fille qui figure à l'un des angles du calvaire de la paroisse, et si sévèrement punie pour avoir trop aimé la danse. Puis tout à coup il s'interrompait, jetait les yeux sur mes habits, et soupirait en voyant combien les siens étaient différents.

« J'ai gardé un souvenir bien vif de deux de ces promenades. L'impression qu'elles firent sur André devait le ramener au Cap. Elles ont décidé de son sort et du mien.

« C'était deux ans après notre retour du collège ; nous achevions notre dix-neu-

vième année. Un dimanche matin, Noëlla nous proposa d'aller visiter ensemble un pauvre tisserand qui habitait au village de la Fontaine-Blanche. La semaine précédente, il n'avait pu se rendre à la maison du Cap, où, depuis plus d'un mois, il travaillait à la journée. Il était malade, sa femme nous l'avait dit, et notre sœur, qui le savait fort misérable, avait vendu le produit de ses ruches pour lui apporter quelques secours. Au lever du soleil, Noëlla prit donc son panier d'osier, et nous nous mîmes en route. Après avoir entendu la messe dans l'église du bourg consacrée au chef des apôtres, nous suivîmes un sentier à travers les champs de blé noir, les landes incultes, les prairies coupées de ruisseaux, et nous aperçûmes bientôt le clocher et les vieux chênes de Notre-Dame de la Fontaine-Blanche. La légende raconte que, dans les temps an-

ciens, il y avait à cette même place une autre chapelle. Par une cause que j'ignore, cette chapelle fut détruite, et la statue de la sainte Vierge fut déposée dans l'église du bourg. Le lendemain, la statue n'était plus à la paroisse; on la trouva dans une touffe de sureau au milieu des ruines de sa première demeure. On la rapporta de nouveau au bourg, et une seconde fois elle revint à son buisson fleuri. Quoi qu'on fit, on ne put l'en arracher avant qu'on eût pris la résolution de relever la vieille chapelle. Alors elle se laissa emporter, et resta à la paroisse jusqu'à l'achèvement de l'édifice. Depuis, souvent une clarté miraculeuse brille tout à coup dans le village; une lumière sort de l'église de Notre-Dame du Relec, en Léon, et, traversant l'Elorn, vient droit à la Fontaine-Blanche, où elles s'arrête quelques instants devant l'autel, pour aller se perdre en-

avoisinait la demeure du tisserand, nous fîmes une nouvelle rencontre. Deux des frères de notre jeune guide étaient là, couchés dans l'herbe, et penchés sur l'eau, au milieu des iris bleues et jaunes. Ils ne se détournèrent point au bruit de nos pas; mais Noëlla se glissa doucement derrière eux et enveloppa la tête du plus petit dans son tablier, tandis qu'elle embrassait l'autre par surprise.

« Que voyez-vous donc dans ce ruisseau? leur demanda-t-elle en breton.

« — Nous voyons le soleil, répondirent les enfants. Là haut, dans le ciel, il nous fait mal aux yeux; mais ici, dans l'eau, nous pouvons le regarder.

« — Vous aimez donc bien le soleil? dit Noëlla.

« — Oh! oui, dirent les enfants; et les petits oiseaux aussi. »

« La réponse de ces enfants m'avait

rendu rêveur. Les yeux éblouis par le soleil me faisaient songer à l'esprit aveuglé par les mystères. Je me demandai si, pour admirer et aimer le Christianisme, on ne pouvait le contempler ailleurs que dans ces hautes régions où notre intelligence se trouble et reconnaît bientôt sa faiblesse.

« Escortés des trois frères, nous entrâmes dans la cabane de Job (c'était le nom du père de famille). Assis sur un vieux coffre, devant un mauvais grabat, il tenait sur ses genoux son quatrième fils, et il le berçait doucement. La ménagère présenta à Noëlla le seul escabeau de la maison, et le malade voulut se lever pour nous céder sa place sur le bahut. Nous nous y opposâmes. André s'assit à côté de lui, et je m'arrangeai d'une grosse pierre qui servait au foyer. Autour de nous, tout révélait le plus complet dénûment. Le lit, le coffre et l'escabeau dont je viens de par-

ler, deux autres lits de paille, le métier du mari, le rouet et le dévidoir de la femme, quelques vases de terre, voilà tout l'ameublement, toute la richesse du ménage. J'oubliais une croix formée avec deux branches de houx, et placée entre le foyer et le lit principal. Au-dessus d'elle, l'herbe de Saint-Jean, cachée dans une crevasse, avait pris racine, et tapisait cet endroit du vieux mur de ses branches vertes et cotonneuses. Le regard ne trouvait que là un peu de vie et d'espérance.

« Job ne partageait point notre impression pénible; il avait rassemblé ses quatre enfants presque en haillons, et il nous les montrait avec orgueil. Les yeux rayonnants d'une indicible expression de joie, il baisait le front brun, les joues fraîches de son dernier-né, voué, comme lui, sans doute, à une existence misérable. Sa

femme se penchait vers lui; elle admirait la beauté de l'enfant, et cachait des larmes de plaisir sous sa coiffe de grosse toile.

« Vous me plaignez, nous disait Job, « qui avait deviné nos pensées; vous me « plaignez, et en effet, le courage m'abandonne quelquefois. Les grandes fabriques nous écrasent, le prix des toiles « baisse toujours; à peine trouvons-nous « à nous occuper. Quand la maladie vient, « nous n'avons qu'une ressource, la pitié « des autres. Cependant, le bon Dieu se « souvient de moi. Ma femme m'aime autant que si j'étais gentilhomme; ces enfants grandissent, se fortifient; nous ne sommes que rarement malades, et nous « n'avons jamais manqué de pain. Lorsqu'en faisant courir ma navette dans la « trame, je me sens plus triste qu'à l'ordinaire, j'ai soin de m'entourer de mes

« enfants, et je dis à ma femme de chanter.
 « Alors mes inquiétudes s'en vont, et je
 « trouve que bien des gens plus riches
 « sont moins heureux que nous. »

« Nous admirions cet homme bon et simple. Je me demandai tout bas combien la vie de famille devait avoir de douceur pour consoler une telle indigence.

« Job reprit :

« Si, au lieu de vivre ici, j'habitais une
 « ville, je me résignerais moins aisément
 « à ma pauvreté; car le mépris est plus
 « pénible à supporter que les privations,
 « et, à la ville, on méprise les pauvres.

« — Cela est-il bien possible? dit Noëlla.
 « Et cependant j'ai déjà appris des choses
 « fort tristes sur les habitants des villes.

« — Il te reste beaucoup à apprendre
 « encore, répliqua André. Aux yeux de
 « la plupart des hommes la pauvreté est
 « plus hideuse que le vice lui-même, et

« celui qui en est entaché est toujours
 « traité en paria. Un grand poète disait, il
 « y a plus de deux siècles : Couvre le vice
 « d'une armure d'or, et la lance vigou-
 « reuse de la justice s'y brisera sans l'en-
 « tamer; mais qu'il n'ait pour se défendre
 « que des haillons, un pygmée va le per-
 « cer d'une paille.

« — La religion chrétienne rend au
 « pauvre sa dignité, m'écriai-je; l'ou-
 « blier, c'est rejeter toute la loi nouvelle.
 « Les plus illustres familles, en remontant
 « quelques siècles dans le passé, arrive-
 « ront toujours à un ancêtre inconnu;
 « mais il n'en est pas ainsi du pauvre, son
 « blason est dans l'Évangile; il est le fils
 « aîné de Jésus-Christ, de celui qui fut,
 « qui est et qui sera de toute éternité.

« — Comme mes enfants, reprit Job,
 « le Fils de Dieu est né dans une étable;
 « comme moi, il a porté des habits de

« travail. Il y avait sans doute à Nazareth
 « des hommes qui se croyaient bien au-
 « dessus de lui, et qui eussent rougi de
 « fréquenter son atelier.....

« — Mon ami, interrompit sa femme,
 « crois-tu qu'il ait quelquefois manqué
 « d'ouvrage, et qu'on lui ait fait subir des
 « réprimandes injustes?

« — Je crois, répondit Job, qu'il a ac-
 « cepté toutes les souffrances de l'ouvrier,
 « comme il a pris sur lui celles de l'hu-
 « manité entière. Il connut la faim, la
 « soif, les humiliations, le découragement
 « même; car, un jour, il fallut qu'un
 « ange descendît du ciel pour le sou-
 « tenir. »

« — Tout en caressant les enfants, Noëlla
 « écoutait. « Au moins, dit-elle avec un
 « juste orgueil, les pauvres sont aimés et
 « respectés dans nos campagnes! »

« — Oh! Noëlla, répondit à demi-voix

« un des enfants, gros garçon d'une dizaine
 « d'années, on les aime bien mieux encore
 « de l'autre côté de la rivière! »

« Noëlla demanda ce qu'il voulait dire,
 et la conversation devint moins sérieuse.

« Ou je suis bien trompé, dit le tisse-
 « rand, ou ce jeune garçon fera son che-
 « min. Ce ne sera pas un ignorant comme
 « moi. Déjà il sait lire, et toujours il cher-
 « che à apprendre. Il se fait raconter des
 « histoires qu'il nous répète ensuite.

« — Et c'est une bénédiction de l'enten-
 « dre, » ajouta la mère en joignant les
 mains et les yeux pleins de larmes.

« Le père continua en s'adressant à l'en-
 fant : « Voyons, Pierre, explique toi-
 « même à Noëlla pourquoi les Léonards
 « des bords de l'Elorn te semblent plus
 « charitables que les Cornouaillais. »

« Pierre, après beaucoup de façons,
 nous raconta une légende assez divertis-

sante qu'il avait apprise des pêcheuses de Kerhor, et qui nous fit connaître pour quelle raison les innombrables rochers de cette côte ont été nommés les *Caillebottes du Diable*. »

(Adrien allait poursuivre son récit. « Pourquoi, lui dis-je, ne nous répétiez-vous pas cette légende ? Quelque fantastiques et bizarres qu'elles soient, ces traditions populaires sont toujours intéressantes, et l'on y trouve souvent un enseignement caché. Apprenez-nous, de grâce, l'histoire de ces rochers si voisins de mon berceau. Il est honteux pour moi de ne point la connaître encore.

— Elle a au moins le mérite d'être très-courte, répondit le marin. J'ai d'ailleurs trop de choses sérieuses et tristes à vous raconter pour vous refuser cette diversion.)

« Un jour, l'ennemi des hommes, fati-

gué d'entendre vanter l'hospitalité et la charité des Bretons, résolut de faire un voyage en Bretagne, et de voir par lui-même si nous méritions notre réputation de bonté. Par des routes à lui connues, il arriva sur la côte où nous sommes, et prenant les habits de toile, le bissac, le bâton d'un mendiant, il frappa à la porte d'un vieux pêcheur. Celui-ci accourut, et dès qu'il vit l'esprit du mal, il le reconnut malgré son air suppliant, sa voix dolente et ses feintes prières. Il y a presque toujours dans la personne du méchant quelque chose qui le trahit. « Entrez, » dit le vieillard. Mais lorsque le mauvais ange eut posé le pied sur le seuil, le maître de la maison repoussa violemment la porte, et par cette ruse le renvoya tomber tout de son long sur la grève. Le faux mendiant se releva meurtri et poursuivit sa route.

« Un peu plus loin, peut-être à vingt

pas d'ici, il aperçut une autre maison : c'était une filerie. Plusieurs jeunes filles y étaient rassemblées, et récitaient le cha-pelet comme on a coutume de le faire en commençant la veillée. Là le grand ennemi sollicita encore un lit, une aumône, et il fut également reconnu pour ce qu'il était. Seulement, au lieu de le maltraiter, on se contenta de se moquer de lui.

« Déjà furieux, il voulut tenter néanmoins une troisième épreuve. A l'endroit où est maintenant le Passage, il entra dans la hutte d'un batelier. Un enfant y était seul, et cet enfant le devina comme le vieillard et les jeunes filles. « Mon enfant, dit le pauvre, n'avez-vous rien à me donner ? — Si, vraiment, répondit le petit pâtre, voici du lait. » Et il le présenta. Or, c'était un lait si détestablement aigre que les porcs avaient refusé de le boire. Le mendiant le jeta à la figure de l'enfant, et, se

précipitant dans la rivière, il nagea vers l'autre rive.

« A cette époque, le rivage de Cornouaille avait moitié moins de rochers, et celui de Léon était semé de ce qui se trouve maintenant de surplus ici. Parvenu de l'autre côté, le méchant esprit se dirigea vers une cabane habitée par une pauvre veuve. « J'ai grand'faim, dit-il, n'avez-vous pas pitié de moi ? » La bonne femme le considéra un moment, et elle se dit en elle-même : « Celui-ci est l'ennemi des hommes. Cependant la loi de charité ordonne de faire du bien même aux méchants. Que deviendrais-je si Dieu mesurait ses dons à mes mérites, moi qui suis une pécheresse ? » Et après avoir fait un signe de croix, elle accueillit cordialement le prétendu pauvre ; elle ralluma le feu éteint ; elle plaça sur la table ce qu'elle avait de meilleur ; enfin elle servit son

la terre et le premier des dons célestes, l'amour et la résignation.

« En reprenant notre sentier solitaire, je ne pus m'empêcher de dire tout bas à André : « Il faut étudier la religion dans la demeure du pauvre. Là, elle n'épouvante point notre intelligence ; nous pouvons la regarder en face sans être obligés de détourner les yeux ; elle réchauffe, elle ranime, elle n'éblouit point. Mon frère, imitons ces petits enfants qui, ne pouvant fixer leurs yeux là-haut sur le soleil, le contemplaient reflété dans un ruisseau.

« — Je le regarderai dans ton cœur, » répondit André en pressant le pas et en rejoignant notre compagne qui marchait devant nous.

« — En vérité, dit Noëlla, je ne sais si je dois plaindre cet homme si pauvre, si dénué de tout.

« — Réserve ta pitié pour de plus malheureux que lui, murmura André d'une voix tremblante. Cet homme a le bonheur de croire, et la foi lui promet une éternité de délices pour quelques peines passagères. Déjà, dans cette vie, il possède de vrais trésors, une femme et des enfants qu'il aime et dont il est tendrement aimé. Oh ! Noëlla, je suis plus à plaindre, moi qui suis seul à la ville !

« — Quitte la ville et reviens au Cap, dit Noëlla en saisissant le bras de mon frère ; il ne faut point que tu sois malheureux.

« — Tu m'aimes donc un peu ? reprit André, mais si bas que je l'entendis à peine.

« — Je t'aime beaucoup, » répondit tout haut Noëlla avec sa simplicité ordinaire.

« André tressaillit, et, sans prononcer

une parole, il pressa la main de Noëlla entre les siennes. Je baissai les yeux ; un souffle glacé passa sur mon visage.

« Ensuite, je me reprochai d'avoir donné aux paroles de Noëlla un sens qu'elles n'avaient point. Elle aimait André comme un frère, et André l'aimait comme une sœur, rien de plus... Qui me l'assurait pourtant ?

« La nuit suivante, je ne pus dormir ; il me parut qu'André était aussi fort agité et ne dormait point ; je l'entendis soupirer plusieurs fois.

« Quinze jours après notre visite à Job le tisserand, la Saint-Jean arriva. De toutes les fêtes patronales que la piété de nos pères appela du nom de *pardons*, celle du précurseur est la plus célèbre dans notre péninsule. Depuis notre retour, André n'avait pu encore y assister, la fête se trouvant rarement un dimanche. Cette fois

il ne put résister au désir de la voir : il chercha un prétexte plausible pour obtenir une permission de ses chefs, et la veille au soir il était avec nous, préparant le feu de joie sur le sommet de Roc-Nivélen. Nos voisins avaient joint à nos fagots de genêts d'énormes fascines d'ajoncs, et le tout formait une haute pyramide, surmontée d'une perche où Noëlla avait attaché une couronne de fleurs. Pas un des habitants du village situé au pied du rocher ne manquait au rendez-vous ; on y voyait depuis le petit enfant qui ne connaît de la vie que le lait de sa nourrice, jusqu'au vieillard dont l'intelligence s'éteint dans l'oubli. Le soleil s'était caché derrière les coteaux de Léon ; une teinte bleuâtre répandue sur la campagne annonçait l'approche de la nuit, et, groupés autour du bûcher, nous attendions en silence, les yeux tournés vers le point de la

côte où la fête nous conviait le lendemain. Là, bientôt une vive clarté se refléta dans l'Elorn : le premier feu venait de s'allumer. Alors, le doyen du village de Roc-Nivélen, vénérable octogénaire qui portait le nom du saint, prit une torche de paille enflammée et la glissa sous notre édifice de genêts secs et de landes. Une gerbe rouge, éclatante, s'éleva en tourbillonnant au milieu des crêtes de granit. Au même instant, sur toutes les grèves des feux répondirent au signal d'allégresse. On en voyait briller comme des étoiles au delà de l'antique forêt de Talamon, sur la pointe de Roscanvel et près de l'abbaye de Saint-Mathieu. Aux environs des glacis de Brest ce n'était plus seulement des étoiles fixes : des clartés errantes se rapprochaient, s'unissaient, se dispersaient dans les campagnes; des flambeaux de goudron, auxquels d'invisibles mains im-

primaient un mouvement rapide, formaient des cercles de lumière, s'élançaient vers le ciel en serpents de feu et retombaient en pluie d'étincelles. Des coups de fusil tirés de tous les côtés et le bruit des conques marines qui servent aux appels des pâtres ajoutaient encore à l'effet merveilleux de cette pieuse et étrange soirée.

« La flamme avait tout consumé; il ne restait plus de notre feu que des charbons ardents. Nous nous mîmes à genoux autour de ces débris, et mon père récita les grâces. Tous les saints furent invoqués; tous nos morts eurent un souvenir. André, à genoux entre ma sœur et moi, répondait avec nous aux prières. Ces prières finies, nous fîmes le tour du feu processionnellement, en passant dans la braise l'herbe préservatrice, et, après que les laboureurs se furent partagé les tisons bénits et la cendre éteinte, nous quittâmes les habi-

tants de Roc-Nivélen et nous descendîmes au Cap.

« André était-il réellement incrédule ? Je ne puis le croire. Plein de sensibilité et d'imagination, il était né pour la foi, et la foi la plus vive. Par malheur, il croyait que le doute, sinon l'impiété, était la marque distinctive d'un esprit supérieur. Il avait commencé par céder à l'orgueil, et l'indolence avait fait le reste. L'ennui se glissait dans sa vie et la rongait intérieurement. Comme un trop grand nombre de jeunes gens de l'époque présente, André était fatigué avant le travail. Il eût été chrétien fervent s'il n'eût fallu pour cela ni lutte ni effort contre sa nature paresseuse et désenchantée. On eût dit un homme couché au bord de la mer et accablé de sommeil ; d'un œil à demi voilé il voit la marée montante, les vagues baignent ses pieds, elles mouillent ses genoux,

il sent qu'elles vont le couvrir tout entier... Il fait un léger mouvement pour se lever et fuir ; mais la lassitude l'emporte, sa tête retombe, il se rendort.

« Mon frère en était maintenant à ce léger mouvement de l'homme qui se noie. En rentrant avec moi dans notre chambre du Cap, il me dit d'une voix émue : « Adrien, j'ai prié devant ce feu comme « je n'ai jamais prié depuis notre enfance. « Je ne veux plus vivre à la ville ; la religion est froide entre les murs de ces « églises où les hommes parlent haut, se « promènent, tandis que les femmes font « assaut de parure, et, toujours distraites, « portent les yeux de tous les côtés. J'habiterai encore ici, et en retournant avec « vous à la chapelle du Passage, à l'église « de la paroisse, à l'autel de saint Jean-Baptiste, je retrouverai mes croyances « où je les ai laissées. »

« Ces paroles me comblèrent de joie, j'embrassai mon frère. Hélas ! oserai-je dire qu'à cette joie se mêlait une inquiétude secrète ? Noëlla n'était plus une simple paysanne ; à la franchise de son langage, à sa candeur naïve, aux superstitions populaires, cette poésie des âmes simples, elle joignait maintenant des avantages qui n'appartiennent qu'aux femmes des villes. Se pourrait-il qu'une rivalité funeste s'établît un jour entre mon frère de lait et moi ? Cette pensée m'épouvanta ; j'essayai de la chasser de mon esprit.

« Le lendemain, le jour paraissait à peine à travers les fentes de notre porte, que nous étions déjà levés. André ouvrit le vieux bahut d'où ses habits de Plougastel n'étaient point sortis depuis deux ans, et il se mit à les contempler tandis que je m'habillais près de la fenêtre. Je choisisais parmi mes vêtements ceux qui conve-

naient à la fête sans m'occuper de ce que faisait mon frère, lorsque celui-ci poussa un cri qui me fit tourner la tête. Il avait revêtu comme moi le large pantalon de toile blanche, les gilets étagés de diverses couleurs, et il endossait un dernier gilet vert qui achevait sa toilette bretonne. Entre le souvenir des feux de joie de la veille et l'espoir des plaisirs du *pardon*, il n'avait pu résister à l'empire du costume national. Il riait de mon étonnement, il agitait son grand chapeau garni de chenille nuancée ; il sifflait un air du pays, essayait une de nos danses : je ne le reconnaissais plus. L'habit villageois avait produit sur lui l'effet d'un talisman.

« La grosse voix de Mazé-Kervella nous avertissait qu'il était temps de nous mettre en route. Nous sortîmes à son appel. André se cachait derrière moi pour mieux surprendre Noëlla et son père, et lorsqu'il se

dressa fièrement devant eux, notre sœur laissa échapper une exclamation de plaisir. Le sérieux Mazé lui-même fit un mouvement de surprise et de satisfaction :

« Bien, jeune homme, dit-il, très-bien !

« Mépriser l'habit de ses pères est d'un orgueilleux ou d'un fou. »

« Je crois voir encore notre petite troupe fermer cette barrière et se mettre gaiement en chemin. Selon son habitude, Noëlla marchait devant et semblait voltiger sur le sable. Jamais elle ne m'avait paru aussi jolie ; jamais je n'avais autant admiré le costume si pittoresque des filles de notre paroisse. Pauvre chère sœur !... Oh ! que j'aimerais le peintre dont le talent me la rendrait avec son jupon d'un brun clair bordé de jaune, son tablier rayé, son double corset cramoisi et écarlate !... Ses manches violettes se relevaient avec grâce un peu au-dessous du coude

pour laisser voir d'autres manches plus étroites de deux couleurs différentes. Un petit mouchoir de toile très-fine entourait son cou où flottait un ruban rouge, et la coiffe du pays, comme un grand papillon blanc, battait des ailes sur sa tête. Elle n'avait eu garde d'oublier sa bague de *pardon*, une bague d'argent à étincelle, qu'elle prenait plaisir à voir briller à son doigt. Elle allait ainsi, le panier au bras, la baguette de houx à la main, parée, éclatante comme les rêves de la jeunesse, légère comme toutes nos espérances.

« Le long du sentier de la grève, devant et derrière nous, d'autres familles se dirigeaient vers la chapelle. De la grande route du Passage au bourg, de tous les chemins bordés de houx et d'aubépine, à travers les halliers, les champs de fraisiers ou de lin en fleurs, accouraient des bandes de garçons et de jeunes filles. Des troupes d'en-

fants, portant des cages pleines de pinsons, de chardonnerets, de linots, de geais, de tourterelles, se hâtaient, afin de choisir une bonne place pour la foire aux oiseaux qui suit la première messe. Un bruit confus, qui n'était pas encore la fête, mais qui la faisait pressentir, s'élevait sur le rivage. Nous admirions la campagne et la mer couvertes d'une fumée blanche, d'une vapeur transparente où le soleil brillait déjà.

« Vous avez assisté, sans doute, aux assemblées, aux *pardons* de notre péninsule; vous savez combien, parmi ces *pardons*, celui de Saint-Jean a le privilège d'attirer la foule. Dès le matin, à la cale de Camfrout, les bateaux de passage ne peuvent suffire aux promeneurs; de légers canots, ornés de tapis bleus semés d'ancres rouges, se remplissent d'officiers de marine, de femmes élégantes, et glissent sur la rivière

d'Elorn, emportés par vingt avirons. Avec moins de vitesse, sous leurs voiles de toile rousse, les bateaux pêcheurs se dirigent du même côté. D'autres barques détachées du port de Landerneau, se suivent à la file comme une troupe de canards sauvages, et bientôt, au lieu d'arrivée, sur la roche près de laquelle elles s'arrêtent, une foule de coquettes artisanes s'élancent au bruit des rires et des éclats d'une folle gaité. Cependant les forains étalent leurs flûtes de sureau, leurs chapelets, leurs bagues d'étain et de cuivre. Sous les chênes qui entourent la chapelle, les petits pains blancs, les gâteaux au beurre, les fraises blanches et rouges, les groseilles, forment une haie tentatrice. A l'ombre de tentes faites avec des voiles de navires, des tables sont dressées et se garnissent de convives. Partout on improvise des foyers. Partout la pâte de froment ou de blé noir s'arron-

dit et se dore sur la poêle frissonnante. Chacun s'occupe à sa manière : appuyé sur sa barrique, le cabaretier attire les buveurs à son comptoir en plein vent; les ménétriers enflent l'outre à la voix sourde et grave et font courir leurs doigts sur la joyeuse clarinette; les jeunes garçons jouent à la chèvre, lancent la boule, ou font tourner la roue de fortune sur la table peinte où leur ambition s'attache à quelque joli couteau; les jeunes filles, serrant entre leur main une noix dont la coquille a été éprouvée, se cherchent entre elles, et frappent les unes contre les autres ces noix dont la plus faible appartient à celle qui la brise; les mendiants, assis aux marches du calvaire, chantent des complaintes ou lamentent des prières monotones; les pèlerins allument des cierges devant l'autel, après avoir passé sur leurs yeux un œil en argent, attaché par un ru-

ban à une petite statue de saint Jean-Baptiste; quelques-uns se traînent à genoux autour des murs bénits. Mille costumes barriolés se croisent, se groupent, se dispersent; on se pousse, on va, on vient, on dîne sur l'herbe; des conversations s'établissent, des danses se forment, et la journée se passe au milieu d'un tourbillon de poussière, dans un pêle-mêle harmonieux.

« Certains hommes se plaignent de n'avoir jamais rencontré le plaisir. C'est à la campagne, dans une fête de village, qu'on le trouve sans le chercher. S'il me fallait peindre le plaisir, je lui donnerais mes habits de Plougastel; je le ferais asseoir sur le tertre de Saint-Jean, à l'ombre d'un gros chêne; je l'entourerais de Mazé-Kervella, d'André, de Noëlla, d'une foule d'hommes et de femmes de ma paroisse, et, dans un mouchoir retenu sur l'herbe

par quatre pierres de la grève, je placerais devant lui un petit pain blanc et des fraises.

« André jouissait comme moi de cette fête champêtre. Nous parcourions ensemble les jolis bois du Cosquer qui dominent la chapelle et dont les barrières ouvertes invitent les promeneurs à entrer. De toutes parts, entre les rochers, sous les buissons fleuris, des familles s'asseyaient en rond, et, profitant de l'hospitalité offerte par l'aimable et gracieuse dame du manoir, prenaient gaiement leur repas agreste.

« C'est en nous promenant dans cette campagne ravissante, sur un tertre faisant face à la grande lande de Kerrudu, qu'André saisit un moment où Mazé ne pouvait l'entendre, et nous rappela notre retour de la Fontaine-Blanche : « Noëlla, dit-il, ré-
« jouis-toi s'il est vrai que tu m'aimes : je
« ne veux plus quitter le Cap. Je supplie-

« rai notre père de m'apprendre son métier et de me garder avec vous. » Noëlla parut enchantée de cette résolution ; elle voulut aussitôt en instruire son père. Le doute pénible que j'avais déjà éprouvé une fois pénétra plus avant dans mon cœur. Je crus sentir en moi le poison des vipères : j'étais jaloux.

« Oui, cet amour qui exaltait en moi les sentiments généreux, et dont j'étais prêt à m'enorgueillir devant Dieu même, devait aussi m'apprendre qu'il y a toujours dans le cœur de l'homme un recoin pour le mal.

« Je dissimulai avec peine le trouble qui m'agitait ; je devins triste, ma pensée déserta la fête. Vainement nous assistâmes aux dernières cérémonies religieuses ; vainement, à mes pieds, sur la grève, des femmes s'agenouillaient autour de la fontaine sacrée, et, tournées vers les flots,

semblaient invoquer la mer; vainement, devant moi, assis sur des bottes de paille, au son du hautbois et de la musette bretonne, les *sonneurs* appelaient la jeunesse à la danse : je n'entendais rien, je ne voyais rien. Fidèle aux habitudes graves de notre paroisse, Noëlla ne se mêla point aux plaisirs des filles de Dirinon, de Lopéret et de Daoulas; mais, assise sur le talus de séparation, elle s'amusait des sauts et des évolutions capricieuses de la chaîne animée qu'un jeune matelot, le chapeau orné de rubans, un gros bouquet à la boutonnière, entraînait à sa suite et sur le petit bout du pied. Elle suivait joyeusement des yeux cette chaîne tournant et retournant sur elle-même, semblable à un long serpent aux anneaux multipliés. Souvent elle m'adressait sur tel ou tel danseur une remarque que je n'entendais pas, et à laquelle je répondais au hasard. Étonnée de

mes singulières distractions, fatiguée de n'obtenir de moi que des paroles incohérentes, elle ne parla plus qu'à mon frère. Alors je crus devenir fou; je feignis une indisposition subite, et alléguant la lassitude, j'échappai à ma famille qui voulait m'accompagner, et je revins seul à la maison du Cap.

« Amitiés de la terre, que vous êtes peu de chose! J'aimais André, je m'étais habitué à lui donner le nom de frère, et néanmoins j'aurais voulu empêcher l'accomplissement de ses projets, j'aurais voulu le chasser d'au milieu de nous. Je rougis encore des pensées honteuses qui traversèrent mon esprit au retour de cette fête. Je n'avais plus ni ami ni frère; je ne voyais dans André que l'époux de Noëlla, et j'étais près de le maudire. Ballotté par les orages de mon cœur, je passai plus d'une heure à m'irriter, à

me calmer tour à tour. Tantôt j'accusais André, je lui reprochais de venir me dérober mon bien le plus cher, le trésor que je m'étais plu à enrichir moi-même; tantôt je déplorais l'égoïsme de ma passion et je me demandais si j'étais chrétien. Enfin je triomphai de cette agitation fiévreuse, je pris mon crucifix, je le pressai sur ma poitrine, et je suppliai le ciel de me venir en aide. Dieu m'entendit sans doute; car lorsqu'André rentra, je me jetai à son cou avec mon ancienne affection, et je lui dis à plusieurs reprises : « Nous t'aime-
rons tous au Cap; oui, nous t'aime-
rons tous ! »

« Le lendemain, André et moi nous étions, chez le Père Olivier. André avait voulu le consulter sur sa résolution avant même d'en parler à Mazé-Kervella.

« Mon enfant, répondit le vieillard, tous les hommes ont en eux un besoin

« de félicité qu'il leur est permis de cher-
« cher à satisfaire, pourvu que la pour-
« suite du bonheur ne les écarte point de
« la vertu. Si vous croyez être heureux
« dans la solitude du Cap, quittez la ville
« et revenez à nous. En devenant vieux,
« j'ai pris conseil de l'expérience sur l'es-
« clavage que nous nous imposons nous-
« mêmes. Celui-ci se plaint de la vie pu-
« blique, de l'embarras des grandeurs,
« lorsqu'il ne tient qu'à lui de s'y sous-
« traire; celui-là, dans une position tout
« à fait indépendante, soupire après la
« campagne, et habite le quartier le plus
« bruyant de la cité. Tous parlent de né-
« cessités impérieuses, d'obligations im-
« portantes, de je ne sais quels obstacles,
« pour la plupart imaginaires. La taupi-
« nière se transforme en montagne, la
« toile d'araignée se change en un mur
« d'airain. Bien des gens vous feraient

« sans doute une chaîne des avantages que
 « vous voulez sacrifier à la simplicité d'une
 « vie obscure ; ils vous diraient qu'avec
 « votre éducation, votre intelligence et
 « vos talents, il ne vous est pas permis de
 « ne faire de vous qu'un pauvre charpen-
 « tier ; ils vous assureraient qu'il est de
 « votre devoir de chercher à monter au
 « lieu de descendre comme vous en avez
 « le désir. Ce langage ne sera pas le mien.
 « Aimez Dieu, faites le bien selon votre
 « pouvoir, soyez honnête homme, et,
 « quel que soit le degré de l'échelle so-
 « ciale qu'il vous plaira de choisir ensuite,
 « vous n'en serez à mes yeux ni plus grand
 « ni plus petit. Je vais plus loin : selon
 « moi, il est sage d'arrêter son ambition
 « aux échelons inférieurs ; car ceux-ci sont
 « les plus solides, et qui veut monter trop
 « haut en rencontre de pourris. Pour che-
 « miner sûrement, mieux vaut regarder à

« ses pieds que porter son front dans les
 « nues. Un botaniste ne serait point tombé
 « dans le puits comme l'astrologue. »

« Le bon vieillard revint avec nous à la
 maison du Cap ; il voulait lui-même an-
 noncer à Mazé ce qu'il appelait la bonne
 nouvelle.

« André, Adrien, nous disait-il, comme
 « prêtre, j'ai bien regretté que la volonté
 « de Dieu vous ait écartés du sacerdoce ;
 « mais, comme homme, comme votre
 « vieil ami, je me réjouis fort de vous
 « avoir tout près de moi, et je compte sur
 « vous pour me donner encore d'agréables
 « moments sur ma route presque ache-
 « vée. »

« La réponse de Mazé fut plus laconi-
 que ; il ôta la pipe de sa bouche, secoua la
 main d'André, et ne dit autre chose que :

« C'est bon ! »

« Noëlla était ravie, et André me mon-

tra avec orgueil un morceau d'étoffe rouge qu'elle avait mis à ses ruches en signe de réjouissance. Je l'avais vu avant lui, non sans un pénible serrement de cœur. Je ne pouvais me dissimuler que le dégoût de la ville n'était point la seule cause qui nous ramenait mon frère, et tout me faisait croire que son amour était partagé.

« Plus troublée, plus orageuse que les précédentes, la dernière année que je devais passer au Cap m'a laissé néanmoins de bien doux souvenirs. Un jour, André travaillait avec moi derrière ces touffes de sureaux, Mazé et le vieux prêtre étaient assis à la place où nous sommes, et nous entendîmes involontairement la conversation qu'ils eurent ensemble :

« Oui, disait le maître charpentier, je
« laisserai au bon Dieu le soin de choisir
« entre mes deux fils, puisque vous m'as-

« surez qu'ils aiment également Noëlla.
« En favorisant l'un d'eux aux dépens de
« l'autre, je croirais faire une injustice.
« Ils ont bientôt vingt ans, la conscription va les réclamer ; là, sans doute, je
« connaîtrai la volonté du Ciel.

« — Mais, mon ami, répondit le prêtre de Loberlac, s'ils obtenaient l'un et
« l'autre un numéro favorable ?

« — Je trouverais un autre moyen, reprit Mazé ; un moyen qui m'ôterait encore l'embarras du choix. »

« Nous n'entendîmes pas bien la réponse. Ces dernières paroles vinrent seules jusqu'à nous :

« — Ces raisons me feraient préférer Adrien ; mais André a moins de foi,
« par conséquent, moins de consolations.
« Peut-être votre fille est-elle destinée à
« le ramener à Dieu par le bonheur qu'elle
« lui donnera. »

« Le Père Olivier continua; mais il s'était levé, et Mazé prenait avec lui le chemin du Passage. Mon frère et moi, respirant à peine, nous écoutions en silence. Nous n'avions plus de secrets l'un pour l'autre, ce moment nous avait tout appris. Nous échangeâmes un regard mêlé de reproche, de douleur et de tendresse. La voix nous manquait. Nous ne pûmes que nous embrasser en pleurant.

« Quand notre émotion fut un peu calmée, nous nous demandâmes mutuellement pardon des chagrins que l'un de nous devait causer à l'autre :

« Jurons, me dit André, de ne jamais « devenir ni haineux, ni méchants. Jurons « de nous aimer toujours comme deux « frères. »

« Nous fîmes cette promesse, et nous jurâmes aussi de laisser tout ignorer à notre sœur.

« Les mœurs patriarcales se sont conservées dans notre paroisse. Nulle part l'autorité paternelle n'est plus respectée de l'enfant; un mot, un regard suffit pour commander l'obéissance, et rarement un père ou une mère a besoin de sévir. Nous savions que Noëlla ne serait point consultée sur son mariage, et nous ne doutions pas qu'elle n'acceptât celui de nous que lui présenterait son père, lors même que son cœur serait tout à l'autre. Au reste, elle paraissait nous chérir également tous les deux. Si elle prenait plaisir à questionner André sur son séjour à la ville, elle ne montrait pas moins d'intérêt pour ce que je lui racontais de mes lectures. Lorsqu'André chantait, elle écoutait avec admiration sa voix forte et mélodieuse; mais elle avait le même enthousiasme pour les ballades bretonnes que je composais quelquefois. La présence con-

tinuelle d'André n'avait rien changé à nos occupations ni à nos plaisirs : Noëlla filait encore sous les saules, au bord du lavoir, tandis que nous travaillions à nos barques ; Roc-Nivélén était toujours notre salle d'étude, et le dimanche passait comme avant en courses à travers la campagne. Parfois aussi, le soir, quand nous avions achevé un bateau, le bon Mazé nous permettait de l'essayer ensemble : Noëlla sautait gaîment dans la barque, nous prénions les rames ou nous tendions la voile, et nous glissions sur la rivière tranquille. Notre père nous suivait longtemps des yeux. Nous allions, nous venions, comme le capricieux goëland aux ailes blanches, côtoyant tantôt le rivage de Léon, tantôt celui de Cornouaille. O Elorn ! sois béni pour ces ravissantes promenades ! Sois toujours calme et pur, toi qui nous prodiguais sur tes flots paissi-

bles les enchantements de la patrie, de la poésie et de l'amour ! Que je t'aimais quand les pâles rayons de la lune éclairaient à demi les bois, les rochers, les chaumières dispersées sur tes deux rives ! Que tu étais beau quand nos rames jouaient dans ton sein avec des reflets d'étoiles, et semblaient poursuivre des poissons d'or ! Alors, à tes murmures, aux soupirs de la brise des mers, aux tintements d'une cloche lointaine, une douce mélodie venait s'unir ; Noëlla chantait, et ses chansons répandaient autour de nous comme un parfum d'aubépine et de genêts fleuris. A ces airs du pays, ivre de bonheur, je sentais pourtant couler mes larmes, et ma poitrine se gonflait de sanglots. Jamais je n'ai mieux compris ces paroles d'une de nos ballades : *Hélas ! les Bretons sont pleins de tristesse !*

« Parmi ces chants que Noëlla se plai-

sait à répéter, il en est un surtout qui m'allait au cœur par sa mélancolie et sa simplicité naïve. Notre sœur l'avait appris d'une jeune fille de Coat-Péhen, à l'une des veillées du Passage. J'ai essayé de le traduire, et je ne puis résister au désir de vous le faire connaître.

LA SŒUR DE LAIT.

BALLADE.

Mon pauvre cœur est triste ! Oubliant sa montagne,
Le fils du gentilhomme a quitté la Bretagne.

Ma mère, laissez-moi pleurer !

Hélas ! je ne sais rien ; mais pourtant il me semble
Que deux enfants nourris, bercés, aimés ensemble,
Ne devraient point se séparer.

Il arrive au printemps avec les hirondelles,
Et quand l'hiver revient, il s'éloigne avec elles ;

Nous ne le voyons qu'aux beaux jours.
Je voudrais que l'été durât toute l'année,
Et que l'on entendit sur notre cheminée
L'hirondelle chanter tousjours.

Que cherche-t-il ailleurs?... Oui, la campagne change :
Dans les buissons flétris la voix de la mésange

Chantera seule désormais ;

La vigne du manoir est déjà dépouillée ;

La fleur qu'il aimait tant, la fleur est effeuillée ;

Mais moi je ne change jamais.

Lorsqu'il était petit et que j'étais petite,

Il ne pensait qu'à moi. Nous grandissons trop vite !

Ma mère, vous souvenez-vous,

Quand son père parlait au retour de l'automne,

En nous disant adieu dans la langue bretonne,

Comme il pleurait sur vos genoux ?

Maintenant, au contraire, il s'éloigne avec joie :
Sans doute qu'à la ville, en beaux habits de soie,

Les dames viennent lui parler.

Oh ! qu'il doit mépriser, en voyant leur parure,

Mon bavolet de toile et mon jupon de bure

S'il vient à se les rappeler !

Le front haut, le corps droit, à la saison dernière,
Il marchait devant nous, il portait la bannière.

Vous savez comme on en parlait.

Aux danses du *Pardon* j'étais fière de dire

Aux filles de Pencran, du Bot, de la Martyre :

« Eh bien, c'est mon frère de lait ! »

Depuis qu'il est parti, le dimanche, à la messe,
 Distraite malgré moi, je regarde sans cesse
 Sa place vide dans le chœur.
 Je retourne au lavoir sans chanter ma ballade ;
 J'écoute au moindre bruit, j'attends, je suis malade,
 Bien malade au fond de mon cœur.

Au détour d'une lande où je me suis assise,
 Je connais un sentier qui conduit à l'église :
 C'est celui qui me plaît le mieux.
 En suivant aujourd'hui la route accoutumée,
 Je passerais devant une porte fermée
 Qui met des larmes dans mes yeux.

O mon maître ! ô mon frère ! au fond d'une chaumière,
 Si Dieu vous eût fait naître enfant d'une fermière,
 S'il vous fallait rester ici,
 Si dans le vieux manoir j'étais à votre place,
 L'hiver pourrait venir, et le vent, et la glace :
 Je ne partirais pas ainsi !

La mère l'écoutait, triste, silencieuse.
 Pour la première fois, un moment envieuse,
 La pauvre femme, avec douleur,
 De la ferme au manoir comprend la différence,
 Et voudrait un palais digne d'un roi de France
 Pour l'offrir au jeune seigneur.

« Ainsi chantait Noëlla. L'amour voilé
 de la jeune fermière, les tendres repro-
 ches adressés au frère de lait étaient bien
 faits pour nous émouvoir. André et moi,
 appuyés l'un contre l'autre et nous pres-
 sant la main, nous nous communiquions
 sans parler nos sensations trop semblables.
 Les inquiétudes secrètes, les élans passion-
 nés de notre âme se trahissaient dans le
 regard que nous attachions sur notre sœur,
 heureuse fille qui souriait aux étoiles, et
 nous aimait, dans son innocente simpli-
 cité, sans trouble et sans combats. Le
 temps l'avait épargnée en appuyant plus
 fortement sur nous. Elle était encore une
 enfant, et nous étions des hommes.

« Mais pourquoi de si longs détails sur
 nos occupations et nos plaisirs ? Pourquoi
 m'arrêter si longtemps aux souvenirs d'un
 passé riche de mensonges, aux images d'un
 bonheur à jamais évanoui ?... Tableaux de

ma jeunesse, que je ne dois plus voir qu'à travers mes larmes, vous êtes pour moi comme ces portraits de famille qui nous rappellent des êtres qui ne sont plus. Ils nous apparaissent dans le deuil, ils réveillent en nous des douleurs un moment assoupies peut-être, et néanmoins nos yeux ne peuvent s'en détacher.

« Arrachons-nous pourtant aux séductions d'une mémoire trop fidèle. L'année avançait, et le jour fixé pour le terrible impôt du sang se rapprochait de nous. La maison du Cap devenait plus silencieuse. Chaque soir je me rendais à la chapelle du Passage, et, m'agenouillant devant un tableau de la Fuite en Égypte, je demandais à Dieu de ne point me condamner à l'exil. André ne venait pas avec moi implorer le secours du Ciel. « Si je prie un moment, » me disait-il, ma pensée est distraite; et, « d'ailleurs, je ne suis pas assez convaincu

« pour bien prier. » Je le suppliais de s'occuper un peu de la recherche des vérités éternelles, car je m'épouvantais de le voir négliger des intérêts si grands. Il me le promettait et remettait toujours à plus tard. Quand nous allions ensemble visiter le vieux prêtre de Loberlac, la conversation revenait souvent sur le même sujet. Le bon vieillard essayait d'arracher mon frère à cette dangereuse apathie; il lui répétait que la force de l'âme est dans l'espérance, et que l'espérance solide est en Dieu seulement. « Dans ce monde, ajoutait-il, nous avons autre chose à faire qu'à nous endormir sur une citerne desséchée. L'indifférent ne mérite point le nom d'homme; il usurpe un titre glorieux qui n'appartient qu'aux pèlerins de la vérité. Ceux-ci se partagent en deux caravanes l'une a pour guide la foi, l'autre la raison humaine; l'une

« marche de jour, l'autre de nuit ; la pre-
 « mière est éclairée par l'Évangile , par le
 « soleil ; la seconde , par la philosophie
 « des hommes , semblable à la lune , qui
 « décroît , varie et flotte au milieu des
 « ombres. La caravane de la foi avance
 « sans inquiétude ; car une croix plantée
 « à chaque carrefour la dirige et lui dit :
 « — De ce côté ! — L'astre qu'elle a choisi
 « ne laisse rien d'obscur autour d'elle ; il
 « féconde tout sur ses pas , il la réchauffe ;
 « tandis que l'autre flambeau donne à
 « tout un aspect fantastique et n'a ni fé-
 « condité ni chaleur. Si pour arriver au
 « but , qui est Dieu , nous avons suivi la
 « première caravane , nous pouvons ensuite
 « refaire la route avec les voyageurs de la
 « nuit. Si , au contraire , nous nous som-
 « mes réunis d'abord à ceux-ci , nous ris-
 « quons de nous perdre à jamais , ou nous
 « n'arriverons qu'exténués de fatigue et

« après nous être égarés vingt fois. Ce-
 « pendant , mon enfant , mieux vaut pren-
 « dre ce dernier parti que de faire de la
 « vie un honteux lit de repos. J'espère
 « que le Seigneur pardonnera à l'homme
 « abusé qui s'égare en le cherchant ; mais
 « sa miséricorde ne peut être la même
 « pour l'ingrat qui ne s'est pas soucié de
 « lui. »

« Nous n'avions plus qu'une semaine à
 attendre pour connaître notre sort. Noëlla
 ne chantait plus ; de sinistres présages la
 tourmentaient. Je vous ai dit que ma sœur ,
 en devenant mon écolière , n'avait perdu
 aucune de ces croyances naïves qui abon-
 dent dans notre paroisse. Ennemi du terre-
 à-terre de la vie positive , j'étais bien
 gardé d'arracher Noëlla au monde poéti-
 que où j'aurais voulu la suivre. J'aimais ,
 au contraire , à l'entendre raconter de
 mystérieuses histoires de lutins , qu'elle

nommait *élouézets*. Elle me disait comment son aïeul avait rencontré la ronde magique sur le chemin de l'Armor, non loin de la croix de la Peste; comment, après un tour de danse, on avait voulu lui faire inscrire son nom sur un grand livre, ce qui l'eût associé jusqu'à sa mort aux plaisirs des *élouézets*, en le rendant *élouézet* lui-même. « Heureusement, ajoutait Noëlla, le signe du chrétien, tracé à propos sur le papier, dispersa la bande méchante. » Elle me parlait aussi du *Cal-mad*, du bon ange, qui, recouvert d'un grand manteau, se rend parfois visible pour nous protéger. Une lueur phosphorique brillait-elle sur le rivage, Noëlla croyait voir la lumière de Notre-Dame du Relec partant pour le Ménez-Hom. Entendait-elle dans la nuit le sifflement du vent, c'était le claquement du fouet des démons appelés *paotred-ar-sabbat*, ces laboureur

nocturnes dont le travail ne profite jamais. Ainsi, pour elle, tout était merveilleux dans la vie, et je le regrettai pour la première fois en voyant son inquiétude à notre sujet. Peu de jours avant le tirage, un corbeau entra par la fenêtre dans la chambre où je couchais avec André, et ses cris attirèrent l'attention de Noëlla. La nuit suivante, Pied-Blanc ne cessa de hurler. Il se trouva qu'à cette même époque un grillon qui chantait dans notre foyer cessa tout à coup de se faire entendre. C'en était trop; Noëlla ne douta point que l'un de nous ne fût menacé de la mort ou d'un grand malheur.

« Nous étions loin de partager la crédulité de Noëlla, et cependant nous aussi nous cherchâmes à pénétrer le secret des desseins de la Providence. La veille du jour tant redouté, je travaillais sur la grève avec mon ami; une seule pensée

nous préoccupait, et vous devinez laquelle. Affectant un ton léger peu en rapport avec notre situation présente, je proposai à mon frère de consulter l'avenir par un moyen bien simple que je lui expliquai. André y consentit, traitant comme moi le présage de plaisanterie, et répétant un peu trop que cela nous amuserait. Nous choisîmes dans ces buissons de houx deux branches à peu près semblables. Chacun de nous en planta une dans le sable à une égale profondeur et à la même distance des vagues, que la marée montante poussait toujours plus près de nous. Il fut convenu que celui dont la branche résisterait le plus longtemps à la mer serait le protégé du Ciel, le prédestiné de la maison du Cap. Nous nous assîmes sur le bord de notre bateau, et nous attendîmes en feignant de rire de notre enfantillage, mais réellement fort agités.

« Dans l'appréhension d'un malheur, tout devient sérieux, même les choses les plus futiles. Un cœur où la crainte s'est glissée est bien près de céder aux rêves de l'imagination. Il me semblait que chaque vague qui s'approchait de nos rameaux retombait sur mes membres et y faisait courir un frisson glacé; à chaque plainte de la mer, je croyais qu'un sanglot s'échappait de ma poitrine. André était aussi attentif, aussi tremblant que moi; on eût dit que le masque de gaieté qui pendant quelques instants avait couvert notre visage venait d'être jeté d'un commun accord, car aucun de nous ne trouvait maintenant le courage de dissimuler. Le flot montait, montait encore. Il était à deux pas de nos branches : il ne fallait qu'une lame un peu plus haute, et l'épreuve était faite... Elle arrivait, cette vague; on la voyait de loin, toute blanche d'écume;

elle grondait, elle menaçait comme une tempête... Elle approche... elle se précipite sur nos rameaux... Je détourne la tête, André pousse un soupir... La branche de mon frère était emportée; la mienne n'avait point quitté le sable. J'allais me réjouir peut-être, lorsqu'une seconde vague rejeta sur la grève la première branche et arracha la mienne; une troisième vague les engloutit toutes deux.

« Nous n'essayâmes point d'expliquer le résultat de notre épreuve; pensifs, et nous reprochant d'attacher quelque importance à des jeux d'enfants, nous revînmes à la maison du Cap. Noëlla était assise sous les saules, à sa place accoutumée; elle cachait et cousait dans la manche de nos vêtements du lendemain des pièces d'argent destinées à faire dire des messes. Cette pratique superstitieuse est très-répandue à Plougastel; on ne doute pas de

son efficacité pour obtenir un numéro favorable. Il en est une autre encore plus singulière, dont j'aurai occasion de parler tout à l'heure. Au reste, chaque canton a ses préservatifs contre cette loterie annuelle, effroi et désolation des familles. Aux grèves de Plounéourtrez, par exemple, le jeune homme a recours à l'anneau de mariage de sa mère et aux ossements de ses ancêtres; il promet d'ériger une croix de pierre, soit à sa porte, soit dans un carrefour, et souvent, en outre, il fait vœu d'aller en pèlerinage au pays de Vannes, à la chapelle de Sainte-Anne d'Auray.

« Profitant d'un moment où je me trouvais seul, Noëlla entra dans ma chambre. Assis près de la table, la tête appuyée dans mes mains, je me laissais aller à une douloureuse rêverie. Quand je levai les yeux, ma sœur était devant moi, non plus avec cet air enjoué qui lui était or-

dinaire, mais pâle et les paupières humides. « Écoute, me dit-elle, en s'appuyant sur mon épaule, je ne veux point que tu sois soldat, je ne veux point que tu partes. Je connais un secret pour te sauver, et je viens te l'apprendre. Cette nuit, tu te lèveras doucement, en ayant bien soin de ne réveiller personne ; tu iras au cimetière de la paroisse, tu chercheras la tombe du dernier inhumé, et, au premier coup de minuit, à genoux sur cette tombe, tu prendras de la main gauche un peu de terre fraîchement remuée, que tu passeras furtivement dans la main droite pour la cacher dans ta ceinture. Quand tu auras fait cela, ils pourront t'appeler à leur assemblée, tu ne les craindras plus. »

« Noëlla parlait avec une véhémence, une exaltation qui me rendait muet de surprise. J'ignorais alors combien la fem-

me la plus faible, la plus timide, devient tout autre lorsqu'un malheur menace celui qu'elle aime. Celui qu'elle aime, ai-jedit ? Oui, ce n'était pas mon frère, c'était moi que Noëlla voulait sauver. Le cœur plein de reconnaissance et d'amour, il me fallut un violent effort sur moi-même pour tenir la promesse faite à André et refouler dans mon sein une tendresse prête à se trahir. Je baissai les yeux et je répondis d'une voix mal assurée : « O Noëlla, pour la première fois je ne t'obéirai point. Je ne crois pas à la vertu de ton secret, et je respecte trop les tombes pour y porter une main qui, n'étant pas dirigée par la foi, deviendrait sacrilège. Si je partageais ta confiance, je refuserais encore de suivre ton conseil. Le bonheur d'André ou le mien peut dépendre du sort que la journée de demain nous réserve. Ne serais-je point coupable en

« cherchant un secours qui manquerait à mon ami? Tu ne sais point, tu ne peux savoir quel trésor je lui déroberais! »

« — Je sais tout, » dit-elle d'une voix étouffée, et elle sortit. Le soir, elle s'assit au coin du feu, enveloppa sa tête de son tablier, et ne parla point.

« Nous nous retirâmes de bonne heure dans notre chambre, André et moi, et, malgré les émotions qui remplissaient mon âme, je m'endormis bientôt. Je ne sais si les étranges instructions de Noëlla me revinrent à la mémoire et me rappelèrent d'autres mystères analogues, mais je me crus transporté à quelques pas d'un menhir, que vous avez vu peut-être entre le manoir de Kérérault et les bois du Cosquer. Une femme, vêtue d'une tunique blanche, la taille serrée par une ceinture d'airain, la tête couronnée de verveine, s'avancait lentement dans la nuit. Les pâles

rayons de la lune me permettaient de voir ses beaux pieds nus, sa noire chevelure qui descendait en boucles sur ses épaules, et aussi une double couronne de chêne suspendue à son côté. Tout en marchant, elle se parlait à elle-même : « Qui « lui résistera, disait-elle, quand je l'aurai trouvé au sixième jour de la lune, « quand, sous les plis de ma tunique, « ma main droite, après l'avoir arraché, « le laissera prendre à ma main gauche? « Le sélage est sacré! le sélage est puissant « quand le fer ne l'a point touché et qu'on « le dérobe par surprise! » Je croyais reconnaître Noëlla et je fis un mouvement pour m'élancer vers elle. Tout à coup le menhir devint un calvaire; je cherchai la druidesse, et je vis à sa place une femme en longs vêtements noirs et le front couvert d'un bandeau. C'était encore ma sœur. Elle était à genoux au pied de la croix,

et elle disait : « J'ai levé les yeux vers les « saintes montagnes d'où le secours me « doit venir. Mon secours me viendra du « Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

« Je m'éveillai à cet endroit de mon rêve. L'astre chéri des fées gauloises brillait au ciel et répandait une douce clarté sur notre petite fenêtre. Comme j'ouvrais les yeux, une ombre se dessina dans le jet de lumière qui traversait la chambre. Une forme humaine passait dans notre enclos et se dirigeait vers la barrière. Je me demandais si je n'étais point sous l'empire de mon imagination, si cette apparition nouvelle n'était pas un nouveau songe. Pied-Blanc n'avait point aboyé. Si quelqu'un sortait de la maison, à coup sûr ce n'était point un étranger. J'osais à peine écouter le soupçon qui se glissait dans mon cœur; je ne savais que faire. Cependant, toujours plus convaincu de la réa-

lité de ma dernière vision, je me décidai à en chercher l'explication au lieu où j'espérais la trouver. Je me levai avec précaution pour ne point réveiller André, je m'habillai aussi vite que me le permettaient les soins qu'il me fallait prendre afin de n'être pas entendu; et, le grand chapeau rabattu sur les yeux, le bâton, le *pen-bas* à la main, je pris le chemin du Passage.

« La nuit, la campagne est triste, surtout au bord de la mer. Plus d'horizons lointains aux reflets de pourpre, plus de fleurs, plus de papillons bigarrés, plus de ces bruyants concerts d'oiseaux si bien faits pour l'oreille de l'homme. Une teinte uniforme s'étend sur le ciel et sur la terre. Quelques rochers, vaguement éclairés, ressortent seuls comme de grands et pâles fantômes au milieu des landes et des taillis obscurs. Sur le chemin, l'yeuse avance

un bras tordu et menaçant. Pas un buisson qui ne prenne une forme bizarre et fantastique. La mer a perdu l'azur de ses flots, la blancheur de son écume; elle n'a gardé que ses gémissements et son effrayante immensité. On n'entend plus les chansons des pâtres, l'appel lointain dans la conque marine, les sonnettes des attelages, les bêlements des troupeaux; le silence se fait autour de nous comme au bord de la fosse où l'on a descendu nos pères, où l'on nous descendra plus tard. Le passant nocturne se croirait seul en possession de la vie s'il n'entendait parfois le battement d'ailes d'un phalène ou les cris prophétiques d'un oiseau lugubre.

« Mais si la nuit par elle-même porte aux idées sombres, qu'est-ce donc quand nous sommes déjà préoccupés de quelque crainte ou de quelque chagrin? Pressé d'arriver au but, je hâtai le pas, je passai

devant la chapelle de Saint-Languy où brillait la lampe fidèle, image de l'œil qui veille sur nous et ne dort jamais; je pris le chemin montant qui conduit à la paroisse; et je fus bientôt à l'entrée du cimetière.

« Non, ce n'était pas une crainte puérile qui me rendait tremblant lorsque j'eus franchi l'échalier et que je me trouvai au milieu des tombes; un autre sentiment m'agitait. Vous connaissez ce beau calvaire de Plougastel, érigé dans les premières années du dix-septième siècle par un seigneur de Kérérault, en accomplissement d'un vœu fait au temps de la peste; j'allai m'y agenouiller un moment. Le soubassement massif de cette merveille du pays, la multitude de statues qui y règnent sur deux rangs superposés, me cachaient une partie du cimetière, que la lune, d'ailleurs, n'éclairait que faiblement. Je

priai, mais ma pensée n'était point à la prière; elle parcourait ce dernier asile de la mort; elle perçait ce rideau de pierre et d'obscurité qui me cachait peut-être la plus aimée de mon cœur. Minuit sonna; je me levai; je me glissai à travers l'herbe haute, parcourant du regard les tombeaux qui m'entouraient. Je distinguai bientôt, à quelques pas de l'église, une femme enveloppée dans un capuchon de deuil; elle venait à ma rencontre, mais la tête basse et sans me voir. Je m'arrêtai, et je l'attendis. Oh! je n'en pouvais plus douter, c'était elle, la craintive, la superstitieuse Noëlla; elle qui n'osait sortir le soir, tant les méchants *élouézets* lui semblaient redoutables, et qui avait trouvé dans sa tendresse pour moi le courage de tout braver! Elle ne m'aperçut qu'en m'effleurant de son capuchon noir, et bien qu'elle me prît pour son bon ange, elle fut près de

défaillir. Je la soutins, je l'entraînai vers le calvaire, et la faisant asseoir : « Noëlla, « ma sœur, lui dis-je, c'est moi qui suis à « tes côtés! C'est Adrien qui t'aime et qui « sera le plus heureux des hommes si Dieu « lui confie ton bonheur! »

« Noëlla resta un moment immobile et muette comme les statues de pierre groupées au-dessus de nous. J'étais ivre de joie, et j'avais oublié mon serment. Je répétais avec ivresse un aveu si longtemps différé, quand Noëlla posa son doigt sur ma bouche : « Mon ami, dit-elle, sortons « d'ici. Je suis venue pour vous sauver « et me sauver moi-même. Vous ne serez « point soldat; vous resterez avec nous. « Cette terre que j'emporte, j'espérais la « cacher dans vos habits pendant votre « sommeil; mais puisque vous m'avez « surprise, vous consentirez à la prendre, « n'est-ce pas?... Vous aurez pitié de moi,

« dites-le, dites-le bien vite!... Si vous
« ne croyez point à sa vertu...

« — Oh ! j'y crois, répondis-je en l'in-
« terrompant ; j'y crois, puisque c'est toi
« qui me la donnes ! La foi qui me man-
« quait, tu la possèdes, et Dieu ne trompe
« point la foi. Noëlla, ma bien-aimée, je
« n'ai plus peur de l'avenir. Le ciel a fait
« de toi ma Providence. Comme un ange
« gardien, tu m'abriteras sous tes ailes.
« Nous vivrons en priant, en chantant, en
« nous aimant tous deux.

« — Encore une fois, sortons d'ici, re-
« prit celle qui m'écoutait et que je ne
« verrai plus ! O mon ami, nous sommes
« au milieu des morts !

« — Dieu est bon ! m'écriai-je ; il con-
« naît la pureté de nos amours et il les
« bénit. N'est-ce pas sous cette croix que
« repose ta mère, celle qui te coucha dans
« le même berceau où j'ai dormi long-

« temps ? Dis-moi, si cette mère, qui fut
« aussi la mienne, nous voyait et nous
« écoutait en ce moment, aurions-nous à
« rougir devant elle, non-seulement de
« nos paroles, mais de la plus secrète
« de nos pensées?... Je t'aime plus que
« ma vie, mais moins que mes devoirs.
« Je t'aime, non comme une de ces fem-
« mes légères, toujours occupées de plai-
« sirs, mais parce que tu seras une épouse
« vertueuse et une mère dévouée. Les
« chagrins peuvent venir quand je m'ap-
« puierai sur ton cœur, ils ne t'écarteront
« point de moi. Tu n'es pas une de ces
« natures faites seulement pour le bon-
« heur, une de ces fleurs qui ne s'épa-
« nouissent qu'au soleil et qui se ferment
« dès que le ciel se couvre de nuages.

« — J'ai peur, dit Noëlla ; retournons
« au Cap. » Et nous sortîmes du cimetière.

« Maintenant me voilà vieux ; car c'est

moins les années que les chagrins qui font la vieillesse. Mes cheveux ont blanchi, mon front s'est couvert de rides, mon sang s'est refroidi dans mes veines, j'ai tout perdu de ce qui fut moi, hors le souvenir. O nuit d'espérance et d'amour ! nuit d'illusions et de délices ! Les années peuvent encore s'accumuler sur ma tête, de nouveaux malheurs peuvent ajouter au fardeau des malheurs passés, je ne t'oublierai point !... La main dans la main, comme deux amants à l'autel, nous descendions la route en faisant mille projets. Que de plaisirs nous devions rencontrer dans les soins de la vie domestique ! Que de prévoyantes attentions pour les vieux jours de notre père et du prêtre de Loberlac ! Ce dernier quitterait sa maison ; il viendrait habiter avec nous. Et André, ce pauvre André ! oh ! nous le consolerions, nous lui choisirions une compagne. Il nous

semblait déjà le voir dans son ménage, riant avec moi de son ancienne rivalité. Tout s'arrangeait à merveille. Noëlla, munie de son talisman, Noëlla, pleine de confiance, était redevenue la joyeuse enfant de la maison du Cap, la folâtre écolière de Roc-Nivélen. Seulement à l'embranchement du chemin de Daoulas, elle s'arrêta devant une de ces croix qui marquent la place où quelqu'un a péri, et y jetant une pierre, suivant l'usage observé par tous les passants, elle me dit : « Adrien, nous serons si heureux !... Si nous pouvions ne pas mourir ! »

« Quand je me retrouvai dans ma petite chambre, près du lit où André paraissait lutter contre un rêve pénible, je glissai dans mes habits la terre recueillie par Noëlla. Je me confiais maintenant à ce charme ; je savais quelle foi il avait fallu pour qu'une jeune fille se décidât à l'aller

chercher dans un tel lieu et à cette heure de la nuit. « Ayez de la foi comme un grain de sénevé, dit l'Évangile, et vous transporterez les montagnes. »

« Malheureusement, ma confiance n'était pas exempte de remords. André n'avait-il pas à se plaindre de moi?... L'égoïsme a la parole éloquente; il essaya de me persuader que, choisi par Noëlla elle-même, je devais tout sacrifier à notre amour. Je cherchais à le croire; mais, malgré mes efforts, je ne pus y réussir, et vingt fois je fus tenté de me jeter aux pieds de mon frère pour le prier de me pardonner.

« Le tirage avait lieu à Daoulas, dans la chapelle de Sainte-Anne. Dès le point du jour, Mazé se mit en route avec nous. Son calme habituel ne l'avait point abandonné. La crainte de perdre l'un de nous, et peut-être tous les deux, ne se révélait ni

dans ses paroles ni dans l'expression de son visage. Toutefois, il calculait combien nous pouvions gagner par jour, il vantait notre profession aux dépens de l'état militaire, et il ajoutait qu'il aimerait à marier sa fille à l'un de nous, parce que nous étions habitués les uns aux autres, et que l'habitude de vivre ensemble était le meilleur garant d'un bon ménage. Il ne dit pas un mot en dehors des intérêts matériels, et j'en aurais été indigné, si je n'avais connu tout ce qu'il y avait de bonté, de générosité, de vertu, sous cette singulière enveloppe.

« Quand nous arrivâmes à Daoulas, plusieurs jeunes gens étaient déjà rassemblés autour des ruines de l'abbaye. Ces débris d'un passé religieux et plein de merveilles ajoutaient de la tristesse à la tristesse de cette journée. La légende fait de cette abbaye l'expiation d'un double

vrant. Seule insouciante au milieu de cette foule agitée, l'autorité administrative et militaire personnifiait l'aveugle fortune, et déroulant un à un les billets heureux ou malheureux, prononçait du même son de voix les mots d'affranchissement ou de servitude.

« Mon tour était arrivé : je mis la main dans l'urne, et le sort me favorisa. J'étais libre, mais rien ne m'assurait encore le bonheur auquel j'aspirais. Si André triomphait comme moi de cette première épreuve, je savais que notre père en chercherait une nouvelle pour fixer son choix entre nous. Oserais-je dire qu'il me fallut un violent effort pour ne point former un souhait coupable au moment où l'on appela mon meilleur, mon unique ami ? Il connaissait la nature, le poète qui prétend que l'amour fut nourri par les monstres des forêts. S'il en était autrement, com-

ment aurais-je senti un mouvement de joie féroce quand, à la lecture du billet qui venait de lui échoir, je vis André pâlir et secouer tristement la tête ?... Au moins je puis jurer que cette horrible joie ne fut qu'un éclair. L'infortuné se tourna vers moi et me jeta un regard plein de douleur. Touché de repentir, je courus à lui, je le serrai dans mes bras, et je pleurai amèrement.

« A partir de cet instant, une situation intolérable, et que j'aurais dû prévoir, empoisonna pour moi les deux grandes félicités de la vie, l'amour et l'amitié. André souffrait, il avait besoin de se plaindre, et, loin de solliciter des épanchements qui l'eussent soulagé, je les redoutais de toute mon âme. Était-ce à moi de lui offrir des conseils et des consolations ? Non, non, le Ciel semblait bénir ma destinée ; je sentais que je n'avais point le

n'aimais pas qu'il fût seul, et je le priai de me permettre de l'accompagner dans sa promenade. Je vis bien que ma proposition le contrariait; mais je feignis de ne pas m'en apercevoir, et le lendemain nous nous mîmes en route ensemble.

« Comme cette course contrastait avec celles d'autrefois ! Noëlla, toujours en tiers dans nos promenades, n'avait point cherché à nous suivre. Pied-Blanc lui-même était resté au Cap. Nous marchions sans prêter aucune attention à ce qui fait le mouvement, la gaieté de la campagne; car la préoccupation de l'esprit rend les yeux aveugles. Rien d'intéressant pour l'homme inquiet : il ne regarde qu'au dedans de lui-même, il ne voit que les ombres qui environnent son cœur. Cependant une journée de printemps commençait, et avant d'arriver à Daoulas, nous rencontrâmes sans doute bien des vergers fleuris,

bien des prés semés de primevères, bien des ruisseaux aux remous arrondis où le soleil jette des étincelles. Plus d'un papillon voltigea autour de nous; plus d'un oiseau chanta sur notre passage. Hélas ! que nous importait tout cela ? André ne parla que lorsque les premières maisons du bourg parurent devant nous. « Je veux, me dit-il, prier dans cette même chapelle de Sainte-Anne où mon sort s'est décidé d'une manière si funeste. Toi qui n'es point écrasé par cette apathie qui me tue, prie pour moi, cher Adrien; demande à Dieu le pardon d'une faute, si toutefois ce à quoi je songe est une faute. »

« Étonné, épouvanté par ces paroles, j'allais en demander l'explication; mais nous étions devant la chapelle, et André entra sans attendre ma réponse. Nous nous agenouillâmes ensemble au pied du simple autel; dans mon trouble, il m'était

impossible de me rendre compte de mes pensées et de les exprimer à Dieu. Je répétais seulement : « Seigneur ! Seigneur ! » et je joignais les mains, et j'inclinais ma tête sur les marches de pierre. Je ne saurais dire combien de temps je passai ainsi. André me frappa sur l'épaule et me dit : « Sortons. »

« Je sortis, j'entraînai mon frère dans les ruines du cloître. « C'est trop longtemps te cacher de moi, lui dis-je d'une voix tremblante ; tu me fais payer bien cher ce que je ne veux plus appeler mon bonheur. Explique-toi, André : dis-moi que tu as du courage et que tu espères guérir. »

« — Du courage ! » reprit André, et son sourire me fit mal ; « du courage ! c'est à vous d'en avoir, à vous qui ne quitterez point le Cap, et qui la nommerez votre femme !... »

« Ce reproche était inévitable. Je pris la main d'André, je la pressai entre les miennes. « Pourquoi, continua-t-il, vous occuper de ma guérison ? Que je vive ou que je meure, cela vous ôtera-t-il Noëlla ?... Ce n'est point moi, c'est vous qu'elle aimera plus qu'elle n'a jamais aimé son père ! Ce n'est point mon front, c'est le vôtre que sa main essuiera après les fatigues de la journée ! C'est votre nom que portera son premier né ; c'est à votre cou qu'elle le suspendra lorsqu'il s'éveillera sur ses genoux ! Et vous voulez que j'aie du courage !... Contentez-vous de vous renfermer dans l'égoïsme de votre bonheur. Vous avez pris pour vous toute la félicité ; laissez-moi du moins souffrir sans me poursuivre de vos conseils ! »

« Appuyé contre une des colonnes du cloître, j'écoutais en silence, je cherchais

des paroles pour calmer mon malheureux
 ami. La tendre compassion qu'il m'inspi-
 rait parut sans doute dans mes yeux ; car,
 après avoir arrêté sur moi un regard plein
 de menace, André s'adoucit, et poursui-
 vit d'un ton plus bas : « Et pourtant, si le
 « sort m'eût favorisé, vous seriez mainte-
 « nant désolé comme moi. Qu'ai-je fait
 « plus que vous pour mériter la récompense
 « qui vous est donnée ? Ai-je donc quel-
 « que vertu que vous n'ayez point ? Sais-
 « je même si notre sœur ne vous préfère
 « pas à moi, vous à qui elle doit une par-
 « tie de ce qu'elle est aujourd'hui, vous
 « son compagnon assidu durant deux an-
 « nées où je perdais mes jours à la ville ?...
 « Oui, elle vous aime, elle n'aime que
 « vous, je n'aurais pu la rendre heureuse.
 « Encore, si elle s'était assise à mes pieds
 « comme aux vôtres, sur le sommet de
 « Roc-Nivélen ! Si elle eût appuyé son

« bras sur mes genoux ! Si je l'avais vue
 « toutes les fois que vous l'avez vue !... O
 « Adrien, vous avez raison d'aimer Dieu
 « et de croire en lui de toutes vos forces ;
 « quelles bénédictions s'attachent à vous !
 « quel passé ! quel avenir ! toujours avec
 « elle, toujours le premier dans ses souve-
 « nirs et dans ses projets, vous vivrez en-
 « touré de ses soins, vous mourrez baigné
 « de ses larmes. Ah ! je ne puis être juste
 « envers vous, envers toi, mon frère !
 « Pardonne-moi, plains-moi, mais ne me
 « parle pas de prendre courage.

« — Je t'en parlerai au nom de Dieu,
 « m'écriai-je en le pressant sur ma poi-
 « trine ; tu vivras, nous te consolerons,
 « nous te guérirons !

« — Jamais, jamais, reprit André en
 « s'arrachant de mes bras. Oublie-moi ;
 « dis à ta femme de m'oublier. Ta fem-
 « me !... ô Adrien, tu m'embrasses, et je

« voudrais t'arracher le cœur... Sais-tu
 « que lorsqu'elle t'appartiendra, il me
 « sera peut-être impossible de t'aimer?...
 « Laisse-moi mourir avant que je me dé-
 « testé moi-même! »

« Je reculai de quelques pas, en proie
 à une violente émotion : — « Te laisser
 « mourir ! un suicide ! voilà donc le projet
 « que tu nourrissais ; voilà cette faute,
 « voilà ce crime pour lequel tu me disais
 « d'implorer les pardons du ciel !... Mal-
 « heur à moi si je te laisse mourir, si je
 « ne trouve quelque moyen de te persua-
 « der que ta vie appartient à d'autres qu'à
 « toi ! O André, pourquoi es-tu si lent à
 « croire ? pourquoi as-tu vécu dans l'oubli
 « de Dieu ? Dans la tempête des passions,
 « le courant t'emporte, parce qu'il te
 « manque le gouvernail. Sache-le bien,
 « au dernier degré du malheur, l'homme
 « n'est pas libre de quitter la vie : il est

« ici par ordre, et il a une mission à
 « remplir.

« — Je suis pauvre et obscur, répondit
 « André ; quand je sacrifierais ma volonté
 « à la société des hommes, ceux-ci n'en
 « tireraient aucun profit.

« — Connais-tu les desseins de Dieu ?
 « repris-je en me rapprochant de lui.
 « Bruce, dans un jour de découragement,
 « prit conseil de la persévérance d'une
 « araignée, et l'Écosse dut de grandes
 « victoires à l'exemple d'un petit insecte.
 « Nous sommes pauvres et obscurs, mais
 « sommes-nous d'un moindre prix aux
 « yeux de la Providence que l'araignée de
 « Bruce?... Si tu n'as point d'or à don-
 « ner, donne ton exemple ; c'est beaucoup
 « s'il enseigne la résignation à ceux qui
 « souffrent comme toi. Tu vis ignoré et la
 « foule ne te voit point ? Cependant au
 « Passage, à Traouédan, à Roc-Nivélén, on

« te connaît, on te voit, et là, comme
 « ailleurs, il y a des pauvres, des malades,
 « des affligés. Crois-tu adoucir leurs souffrances en leur faisant dire : André s'est
 « tué parce qu'il n'était point heureux ! »
 « André baissa les yeux. « Oh ! dit-il,
 « si j'avais ta foi, rien ne me serait impossible ; mais tel que je suis je ne puis
 « me résoudre à un supplice dont je ne
 « saurais prévoir la fin, et qui me rendrait
 « peut-être méchant. Vivrai-je au Cap, où
 « ton bonheur serait toujours devant moi
 « pour me torturer ? Retournerai-je dans
 « le monde, où les plaisirs de la foule me
 « rendraient mon isolement plus triste et
 « me poursuivraient de leur implacable
 « ironie ? Jadis, l'âme, comme le corps,
 « avait ses maisons de santé élevées exprès
 « pour elle dans la solitude. Contemple le
 « lieu où nous sommes. Ces arcades, ces
 « colonnes, ces chapiteaux, n'ont pas tou-

« jours été des débris. Ces ruines furent
 « un monastère, et dans ce monastère plus
 « d'un homme a dû retrouver la paix sous
 « le cilice du pénitent. J'aurais pu m'abriter
 « dans ce port si j'étais né un siècle
 « plus tôt. Maintenant tout cela n'est plus
 « qu'un rêve, on ne m'a laissé que le suicide. »

« Je me jetai aux genoux de mon frère, je le suppliai de renoncer à son coupable dessein, mais il fut inébranlable. Tantôt il s'emportait et m'accablait de reproches ; tantôt il me priait d'avoir pitié de lui, et ses larmes coulaient sur mon épaule : « Tu
 « penseras à moi quelque temps, me dit-il, parce que tu m'aimes, et puis tu
 « m'oublieras ensuite, et ce sera comme
 « si tu ne m'avais point connu. Quand elle
 « sera ta femme, à qui pourrais-tu songer
 « si ce n'est à elle ? Ne lui parleras-tu jamais
 « mais de moi ? Lui laisseras-tu croire que

« je me suis tué pour n'être pas soldat?...
 « Non, dis-lui la vérité; il faut qu'elle sa-
 « che que je l'aimais autant que toi, plus
 « que toi... il faut lui dire... Non, il faut
 « lui dire tout ce qui pourra la rendre heu-
 « reuse et écarter d'elle jusqu'à l'ombre
 « d'un chagrin. O mon ami, fallait-il donc
 « nous rencontrer dans cette funeste mai-
 « son? Fallait-il reposer dans le même ber-
 « ceau, dormir les bras entrelacés, et puiser
 « la vie à la même source, pour que l'un
 « de nous devînt le bourreau de l'autre! »

« Ces plaintes me déchiraient le cœur.
 Moi, le bourreau de mon ami, de mon
 frère! Quel repos pouvais-je attendre dans
 la maison du Cap après la mort d'André?
 Au milieu des joies de la famille, le re-
 mords eût été le convive, l'habitué de tous
 les repas, l'hôte de tous les instants. A
 l'heure de la prière, en joignant les mains,
 j'aurais cru y voir cette tache de sang qui

tourmentait lady Macbeth et que rien ne
 pouvait effacer. Dans une lutte horrible
 avec moi-même, je marchais à grands pas,
 je serrais mes mains l'une dans l'autre, la
 sueur ruisselait sur mon visage, le sang
 coulait de mes lèvres. Cette agitation fé-
 brile ne se calma que lorsque j'eus trouvé
 la force de détruire d'un mot tout l'écha-
 faudage de mes projets. J'élevai mon âme
 vers le Dieu crucifié; je lui demandai, à
 défaut du bonheur, le courage du sacri-
 fice, et m'arrêtant devant André : « Mon
 « frère, lui dis-je, vis, sois heureux : je
 « pars à ta place. »

« André fit un cri de surprise, et nous
 nous tîmes longtemps embrassés.

« Tout était fini pour moi. André com-
 battit ma résolution, il jura même de ne
 point attenter à sa vie; mais je ne me fiaï
 point à une promesse que les passions et la
 constance du malheur lui eussent fait ou-

blier bientôt. Où la foi manque, je comprends le suicide. Il y a dans la vie tant de mécomptes, tant de tristesse, tant de dégoûts qu'il est presque impossible d'y résister si l'on n'est soutenu par la religion. L'espérance est une fleur de la première jeunesse, elle dure peu, et, lorsqu'elle se fane sur la terre, c'est pour nous une grande infortune si nous ne pouvons la transplanter au ciel. Avec la foi, l'homme est fort ; il peut être chargé du fardeau le plus lourd sans tomber, parce qu'il sait que le but n'est jamais bien loin, et qu'un bon maître est là pour lui payer généreusement ses fatigues ; mais sans la foi, l'homme n'est que misère et faiblesse, et, n'attendant aucun soulagement, aucune récompense au terme de la route, on ne peut s'étonner s'il refuse de parcourir un chemin toujours rude et difficile à gravir.

« J'insistai donc auprès de mon frère.

Je lui rappelai ce qu'il m'avait dit un instant auparavant : avec ta foi rien ne me serait impossible. « Je n'aurai pas toujours vingt ans, ajoutai-je en m'efforçant de sourire. Il me sera permis de revenir un jour au Cap et d'y vivre en paix.

« — Que l'âge des cheveux blancs arrive donc bien vite ! s'écria André. Et cependant je vois bien que tu souffres... Je suis un lâche de me montrer moins généreux que toi, de consentir à ton héroïque sacrifice.

« — Consens à vivre, répliquai-je en l'embrassant une dernière fois, et si tu veux me récompenser, occupe-toi de ces études que je t'ai recommandées si souvent. J'ai besoin de croire qu'aucun de nous ne manquera là-haut ; je me résigne à l'absence dans le temps, fais au moins que je ne la retrouve pas dans l'éternité.»

« André promit tout ce que je voulus ;

je l'avais sauvé..... mais à quel prix !.....

« Une nouvelle épreuve m'attendait le soir. Comment dire à Noëlla que je renonçais à elle, que je partais?... Je n'en eus pas la force. J'allai chez le Père Olivier, et après lui avoir raconté ce qui s'était passé, je le priai de faire venir ma sœur et de lui tout apprendre. Quelle fut cruelle l'heure qui s'écoula dans l'attente de ma bien-aimée ! Assis au coin du foyer à côté du vieillard qui applaudissait à mon sacrifice, je prêtais l'oreille sans entendre, je regardais sans voir. Mon cœur n'était point dans cette chambre, il parcourait la maison du Cap, il suivait Noëlla sur la grève. Pauvre Noëlla ! que pensa-t-elle lorsqu'elle ouvrit cette barrière, traversa ce pont et prit le sentier le long du ruisseau ? Ce feuillage ne lui parut-il pas plus sombre que de coutume, le murmure des eaux plus triste, le vent de la mer plus

menaçant ? N'eut-elle pas un pressentiment d'un malheur prochain et inévitable ? Pour moi, lorsqu'un bruit de pas retentit dans l'escalier, je sentis ma tête en feu, ma poitrine haletante ; et quand celle que j'avais à jamais perdue entra et s'assit de l'autre côté du vieillard, je couvris ma figure de mes deux mains, et je pleurai.

« Ma fille, dit notre ami, et sa voix « trahissait une émotion profonde, ma « fille, vous connaissez l'histoire du Pasteur qui délaisse toutes les brebis fidèles « pour ramener la brebis égarée. Au lieu « de reposer tranquille dans de gras pâturages, au milieu des douceurs de la vie « champêtre, il va par les chemins déserts, il brave la fatigue et la chaleur, « et cependant cette brebis perdue est « d'un prix bien moindre aux yeux des « hommes que le reste du troupeau.

« — C'est le bon Dieu qui fait cela, »
répondit Noëlla; et elle attachait sur le
vieillard un regard inquiet et suppliant.

« Celui-ci continua :

« — Sans doute, ma fille, vous avez
« quelquefois rencontré la mère d'un en-
« fant infirme. Avez-vous remarqué com-
« me elle le caresse, comme elle l'entoure
« des plus doux soins, même aux dépens
« de ses fils plus heureusement nés ?

« — Oui, dit Noëlla; Loïza de l'Armor
« a un fils tout difforme; on assure qu'il
« n'atteindra pas sept ans, et néanmoins
« la pauvre femme ne songe qu'à lui, ne
« s'occupe que de lui. Ses autres enfants
« lui sont moins chers.

« — Et Loïza ne retirera aucun fruit de
« ses peines, reprit le bon prêtre, l'enfant
« mourra bientôt; elle n'aura fait que
« souffrir avec lui. Il est donc dans la na-
« ture humaine comme dans les desseins

« de Dieu d'accorder quelque préférence
« à ceux qui sont le plus à plaindre. Il y
« a donc aussi des joies secrètes dans le
« sacrifice de tous nos instants, de la meil-
« leure partie de notre amour à un objet
« qui par lui-même semble ne pouvoir
« nous donner que des chagrins.

« — O mon Père, qu'avez-vous donc à
« m'apprendre ? » Et Noëlla toute trem-
blante se rapprocha du vieillard.

« Vous aimez Adrien, mon enfant, et il
« n'est pas le plus malheureux de la mai-
« son du Cap. Vous serait-il impossible
« d'imiter le bon Pasteur ou la mère de
« l'enfant infirme ? »

« Noëlla était aux genoux du Père Oli-
vier, et le vieillard, souvent interrompu
par nos larmes, lui raconta la scène du
cloître.

« Quand il eut achevé, Noëlla parut se
recueillir; elle se leva, vint de mon côté,

et pressant ma tête de ses deux mains, elle me contempla en silence. Une de ses larmes tomba sur mon front; je la sentis glisser le long de ma joue et se mêler aux miennes. Ma gorge se serra, un nuage s'étendit sur mes yeux, je crus que les battements de mon cœur allaient briser ma poitrine. Alors, avec un accent que je n'oublierai jamais : « Adrien, dit-elle, en « élevant la voix, si je puis vivre quand « tu ne seras plus au Cap, je serai la « femme d'André.

« — Et tu feras tous tes efforts pour être « heureuse ? » ajoutai-je en joignant les mains.

« Elle le sera, répondit le prêtre; notre « cœur est comme le cèdre, qui ne répand « jamais plus de parfum que lorsqu'il est « foudroyé. Oui, ma fille, du malheur « qui vous frappe vous tirerez des trésors « de consolations et d'espérance. Votre

« père, votre époux, vos enfants, si Dieu « vous en accorde, seront heureux et heureux par vous; comment ne seriez-vous « pas heureuse?

« — Et pourtant, reprit Noëlla (et elle « ne pouvait détacher de moi son regard « plein de tendresse et de mélancolie), et « pourtant, comment serais-je heureuse si « je ne te vois plus?... Quand tu seras « malade, qui te soignera? Quand tu seras « triste, qui chantera pour t'égayer? Et « puis ne craindrais-je pas toujours les « tempêtes, les naufrages?... Se peut-il « que nous ayons deux destinées différentes et que je sois en sûreté quand tu « seras dans le péril? O Adrien, moi bien « abritée au Cap, toi ballotté sur la mer! « Moi entourée d'une famille, toi au milieu d'étrangers! Sais-je seulement si tu « trouveras quelqu'un pour parler de la « Bretagne?... Non, non, puisqu'il faut

« te quitter, je ne puis pas, je ne veux
 « pas être heureuse. Je serai toujours som-
 « bre, de peur de sourire au moment où
 « tu t'affligerais. Je ne penserai qu'à toi,
 « à toi seul; car la moitié de ma vie est
 « avec toi, et l'autre moitié encore. »

« Je répondais en mots brûlants à ces
 paroles passionnées. Au moment où je sa-
 crifiais Noëlla, elle me devenait cent fois
 plus chère. Je me rappelais ses perfections
 une à une, je craignais de ne l'avoir pas
 assez aimée, et je ravivais la flamme
 qu'il me fallait éteindre.

« Prenez garde, nous dit notre vieil
 « ami; votre sacrifice est agréable à Dieu,
 « n'en perdez point le mérite par une
 « exaltation de sentiment que la religion
 « réprouve. Noëlla, Adrien est votre frère;
 « Adrien, Noëlla est votre sœur; oubliez
 « toute autre appellation plus tendre.
 « Combattez toute affection qui ne serait

« pas une fraternelle amitié. Priez l'un
 « pour l'autre, et demandez au Père cé-
 « leste la paix, la douce paix, ce tré-
 « sor promis à ceux dont la volonté est
 « bonne.

« — Bénissez-nous donc, ô mon Père, »
 répondit Noëlla en se mettant de nouveau
 à genoux aux pieds du saint vieillard, et
 m'y attirant avec elle.

« Le Père Olivier étendit ses mains en
 demandant pour nous la résignation et le
 courage. Ah! c'était une autre bénédiction
 que j'espérais !

« Il nous reconduisit au Cap. Sans en-
 trer dans aucun détail avec Mazé-Kervella,
 il lui dit que j'étais décidé à remplacer
 mon frère et à partir. Le charpentier s'é-
 tonna d'abord, et pour la première fois
 je crus voir qu'il me préférerait à André. Il
 se plaignit du goût que les jeunes gens
 prenaient aux voyages : « Autrefois, di-

« sait-il, on se croyait perdu quand on
 « avait laissé son clocher à quatre lieues
 « derrière soi. On tenait à ses pauvres
 « morts, à sa maison, à son champ,
 « maintenant il paraît que tout est changé;
 « le toit de notre père nous semble trop
 « vieux, et nous avons soin de nous sau-
 « ver bien vite de peur qu'il ne tombe
 « sur nous. Bientôt les enfants de cinq ans
 « n'aimeront plus que les hirondelles, qui
 « vont je ne sais où quand vient l'hiver;
 « ils riront des petits oiseaux de buissons,
 « parce qu'ils ne volent ni haut ni loin. »
 « Après ces paroles, il enfonça son
 bonnet sur ses yeux, croisa les bras et
 nous tourna le dos. Il ne chercha pas à
 savoir si Noëlla croyait perdre quelque
 chose dans ce changement. Que ce fût
 André ou moi, elle aurait un mari, et à
 qui cela pouvait-il importer sinon à Mazé-
 Kervella? Il n'eût pas plus songé à con-

sulter sa fille sur le choix d'un époux qu'à
 demander aux sillons de son champ s'ils
 préféreraient nourrir du lin ou du blé noir.
 Son enfant n'était-il pas sa propriété?

« Le lendemain je ne m'appartenais
 plus; je faisais partie de l'équipage d'un
 navire qui dans quelques jours devait
 faire voile pour Toulon, et de là commen-
 cer un voyage dont la durée serait de trois
 années au moins. Le commandant, très-
 connu de mon vieux protecteur, apprit
 de lui toute mon histoire; il en fut tou-
 ché, et il me donna aussitôt des marques
 de sa bienveillance en promettant de
 m'exempter de service et de faire de moi
 son secrétaire.

« A mon retour de la ville je trouvai
 Mazé-Kervella travaillant sur la grève. Il
 était seul. En me voyant venir de loin il
 avait interrompu sa besogne, et, le mar-
 teau à la main, le dos appuyé à la bar-

que commencée, il m'attendait en chantant à demi-voix quelques versets des psaumes de David. Ses chants avaient sans doute pour objet de dissimuler le chagrin très-réel que lui causait mon départ, chagrin dont il était honteux. Les premières paroles qu'il m'adressa se ressentirent de sa mauvaise humeur contre moi et contre lui-même.

« Eh bien ! quand partez-vous ? Est-ce ce soir ? est-ce tout de suite ? »

« — Je n'ai plus que cinq à six jours à rester en Bretagne, » répondis-je, profondément blessé de l'accueil glacial et de la question pleine de rudesse de mon père nourricier.

« Celui-ci prit entre ses doigts un bouton de mon gilet, et me retenant ainsi, il arrêta ses yeux sur les miens avec une apparente colère : « Mazé-Kervella est un homme dur, dit-il, un méchant ; on ne

« peut vivre auprès de lui ; on ne saurait aller trop loin pour ne plus le voir ? »

« — Qui a dit cela ? m'écriai-je. Vous, un homme dur ! un méchant ! »

« — Eh, mon Dieu ! si j'étais autre chose, seriez-vous pressé de partir ? continua le maître charpentier. Périissent le collège et tous vos livres s'ils ne vous ont appris que l'ingratitude ! Ne vous ai-je pas traité comme mon enfant ? Quelle différence ai-je faite entre Noëlla et vous ? Si je n'avais craint d'être injuste, je n'aurais point attendu que le Ciel décidât entre vous et André pour vous donner ma fille et tout ce que je possède, bien que vous n'avez rien à m'offrir en retour. Cherchez dans la paroisse si beaucoup d'autres eussent fait comme moi, quand il suffit de quelques écus de plus ou de moins chez l'un des deux futurs pour rompre le mariage »

« le plus convenable, le plus désiré ! Je
 « me suis trompé sur votre compte. Vous
 « êtes trop savant et trop fier de votre
 « science pour ne point mépriser Mazé-
 « Kervella et sa fille. »

« Ces reproches si peu mérités m'affligèrent sans me faire rougir. — « Je prends le Ciel à témoin, répondis-je, que je voudrais mourir en quittant votre maison, car je ne saurais être heureux ailleurs. Travailler toujours avec vous, devenir réellement votre fils, voilà mon unique ambition depuis le jour où je suis revenu au Cap. »

« Mazé fit un geste d'impatience : « Et pourquoi t'éloigner alors ?

« — Pourquoi ? dis-je. Ah ! ne me le demandez pas !... Et pourtant il faut bien vous répondre. André nourrissait cette même ambition : il aime Noëlla ; il se serait tué si je ne le remplaçais pas aujourd'hui. »

« L'étonnement de Mazé-Kervella m'aurait fait sourire si j'eusse été moins intéressé dans ce que je venais de lui apprendre. Se tuer pour une femme lui paraissait la plus extravagante, la plus inexplicable des folies humaines. Vous n'ignorez pas combien les mœurs de nos campagnes diffèrent des mœurs chevaleresques. La jeune Bretonne peut être aimée sans doute avant et même après son mariage ; mais qu'est-ce qu'un amour qui lui fait de la bague de noces un anneau de servitude ? Qu'est-ce qu'un amant qui, devenu mari, refuse à sa compagne une place à la table de famille, et ne lui permet plus l'aimable tutoiement de la jeunesse et de la liberté ? Le maître charpentier ne crut donc en aucune façon à la possibilité d'un suicide par amour ; il ne m'en dit rien pourtant ; mais me tendant la main avec cordialité :

« Tu es un brave jeune homme, Adrien ;
« ma maison sera toujours ouverte pour
« toi. »

« Et sans me demander d'autres explications, il laissa retomber le marteau sur les planches mal jointes, et frappa à coups redoublés.

« Il me restait quatre jours à passer au Cap, je devais être à bord le cinquième. Je consacrai ce temps à des promenades solitaires. Le curieux qui visite notre presqu'île a bientôt vu ce qu'elle renferme de remarquable : le calvaire de Plougastel, le cloître de Daoulas, et le fameux puits dont l'eau s'élève quand la mer baisse, et baisse quand la mer s'élève. Peut-être admirait-il aussi le beau point de vue de Roc-Nivélén ou du belvédère de Kerérault. En parcourant cette dernière campagne, on lui montre sur un vieux mur l'écusson des anciens seigneurs, au-dessous duquel est

gravée cette devise, que tous les hommes devraient adopter :

Mourir pour vivre,
Vertu suivre,
Vrai honneur retenir,
De Kerérault le désir.

Après ces monuments, ces vues de la mer, cette inscription qui porte la date de 1623, l'œil de l'étranger se fatigue de tout le reste. Mais moi, comme tout m'intéressait dans ces campagnes ! Comme j'aimais ces chapelles du Passage, de Saint-Jean, de Saint-Adrien, de la Fontaine-Blanche ! Les bois du Cosquer, la cabane du tisserand, le cimetière de la paroisse, étaient pleins de mes souvenirs. Une dernière fois je suivais de nos grèves le vol indécis des goëlands et les jeux des marsouins énormes ; une dernière fois j'allais par tous les chemins, par tous les sentiers, respirant à

pleine poitrine, avec cette surabondance de vie de la jeunesse et de l'amour. Je ne sais comment expliquer mes émotions d'alors, mais j'étais à la fois plein de douleur et d'ivresse. Si je rencontrais une jeune fille allant au puits comme Rebecca, ou filant sa quenouille comme les matrones romaines ou les châtelaines du moyen âge; si je voyais une mère, assise à sa porte, bercer un enfant endormi sur ses genoux; si j'apercevais une troupe de petits pâtres rassemblés au coin d'une lande comme une compagnie de perdrix, je sentais un poids sur mon cœur, mon sein se gonflait de soupirs, mon sang coulait plus chaud, plus abondant dans mes veines; j'étais charmé, ravi, et dévoré de regrets.

« J'aimais surtout à m'arrêter sur les crêtes de Roc-Nivélen et à y prolonger mes adieux. Là, ma sœur s'était transformée dans mes leçons. Assis sur ces quartiers de

rochers recouverts de mousse, n'avions-nous pas admiré ensemble la vaste étendue du ciel, la fraîcheur des campagnes et la beauté de la mer? N'était-ce pas dans ce lieu qu'en cueillant une fleur de bruyère pour marquer le feuillet du livre, elle fixait ses yeux sur mes yeux et m'interrogeait avec une curiosité enfantine? O distractions de l'écolière, colères du maître, reproches, querelles, bouderies charmantes, qu'étiez-vous devenus?..... Sous leurs voiles gonflées, les barques chargées de sable pouvaient passer en troupe et se suivre à la file dans les sinuosités de l'Elorn, les pêcheuses de Kerhor pouvaient traverser le Passage et ramer en chantant, j'étais seul à les voir, ou plutôt je ne les voyais pas moi-même. Une place vide à mes pieds, et sur la rade un navire, voilà où s'arrêtaient mes yeux.

« Le matin du jour où je devais quitter

le Cap, je traversai encore cette fougeraie pour me rendre à Roc-Nivêlen. André voulait m'y accompagner, mais je le priai de me permettre d'y aller seul. J'affectai devant lui beaucoup plus de courage et de calme que je n'avais le bonheur d'en posséder, et s'il m'eût suivi sur le rocher, il eût fallu ou me trahir ou me contraindre : « Dans une heure, lui dis-je, je serai prêt à entrer dans la barque ; prépare nos rames. —

« — C'est à moi, en effet, de te conduire à bord, répondit André d'une voix tremblante ; je t'exile de ton pays, je prends tout ce qui t'appartient. O cher ami, que tu dois me mépriser ! »

« — Loin de moi cette pensée, répliquai-je ; j'ai un secours qui te manque, et voilà pourquoi je ne suis que blessé du coup qui t'aurait donné la mort. Je n'ai pas plus de mépris pour toi que tu ne dois

avoir d'admiration pour moi. Nous sommes tous les deux pleins de passions et de faiblesse. La différence qui existe entre nous n'est ni à ta honte ni à ma gloire, elle vient de plus haut que nous. »

« André posa ses lèvres sur ma main ; je le grondai doucement, et je m'avançai vers Roc-Nivêlen.

« J'avais été sincère en disant à mon ami que je ne le méprisais point ; mais que mon sacrifice était loin de cette pureté tranquille, de cette fermeté héroïque qu'on aurait pu me supposer ! Par instant je me repentai de mon action généreuse comme d'une faute ; d'autres fois je me disais que le mariage n'aurait point lieu, que quelque événement imprévu le traverserait sans doute, et une espérance devenue coupable se glissait au dedans de moi.

« Heureusement Dieu est toujours là

pour celui qui le prie, et je l'invoquai.
 « Noëlla était assise au sommet de Roc-Nivélén. Elle m'avait vu traverser la fougeraie, monter la lande, et elle m'attendait. Son teint n'avait point cette animation fiévreuse qui révèle une âme agitée ; son front était calme, sa bouche presque souriante. Ses yeux humides trahissaient des larmes récentes, mais qu'on aurait pu attribuer seulement à une vague mélancolie. Une de ses mains soutenait sa tête pensive, son autre main tenait une branche de houx dont elle avait détaché quelques feuilles pour y chercher des présages. Elle me fit signe de m'asseoir à côté d'elle, et elle me dit :

« Tu vois cette feuille qui est à tes pieds ;
 « je l'ai consultée tout à l'heure : elle m'a
 « promis que tu reviendrais au Cap, et
 « que je te reverrais. »

« Je pris la feuille.

« Garde-la, continua ma sœur ; tu me
 « la montreras à ton retour. Je suis cer-
 « taine qu'elle ne m'a point menti. »

« Je me souvins des deux branches de
 houx plantées dans le sable et j'en parlai à
 ma sœur.

« Tu vois bien, dit-elle, que les pré-
 « sages ne trompent jamais ! La première
 « branche emportée devait faire connaître
 « le plus malheureux ; cette branche fut
 « celle d'André. La seconde vague la re-
 « jeta sur le sable et enleva la tienne :
 « n'est-ce pas là l'histoire de ton dévoue-
 « ment ?

« — Une troisième vague, répondis-je,
 « les entraîna toutes deux, et je ne les re-
 « vis plus. Si nos rameaux disent vrai, je
 « crains bien que nous ne soyons heureux
 « ni l'un ni l'autre. Toutefois, ma sœur, je
 « reçois de toi cette feuille de bon augure.
 « J'aime le houx ; je vois en lui le symbole

« d'un amour profond et sans espérance.
 « Le printemps et l'été ne lui donnent
 « ni fleurs embaumées ni fruits agréa-
 « bles, et, à son tour, l'hiver oublie de le
 « dépouiller. Toujours constant et triste,
 « sous la neige comme sous le soleil de
 « mai, il reste le même ; tant qu'il tient à
 « la terre, il conserve son inutile jeunesse
 « et ses cruelles épines. »

« — Heureux ni l'un ni l'autre, mur-
 « mura Noëlla, qui n'avait prêté au-
 « cune attention à mes dernières paroles.
 « Adrien, je crois comprendre le dernier
 « présage. Je ne serai point la femme
 « d'André, parce que je mourrai jeune,
 « je mourrai bientôt. Mais pourquoi me
 « préoccuper de ces choses ? J'ai beaucoup
 « réfléchi depuis hier, et je crois que l'on
 « se tourmente trop d'une vie qui n'en
 « vaut pas la peine. Aimons Dieu, rési-
 « gnons-nous à ses volontés, et si nous

« n'avons pas la paix en ce monde, nous
 « l'aurons ailleurs, et le bonheur aussi. »

« Il y a dans ce mot de bonheur un
 charme, une séduction inexprimable. Mon
 cœur ne s'était pas enflé d'orgueil ; je n'a-
 vais envié ni les trésors de l'avare, ni les
 honneurs de l'ambitieux, mais j'avais été
 avide de bonheur, je l'étais encore, hélas !
 je le suis toujours. Le bonheur, avait dit
 Noëlla ; et j'écoutais en moi ce nom divin
 résonner comme une musique harmo-
 nieuse. « Heureux, disais-je, l'homme at-
 taché à la vie par les liens sacrés de la
 famille ! Heureux celui qui a une épouse
 vertueuse à aimer, qui sent deux petits
 bras autour de son cou, et s'entend ap-
 peler *mon père* !

« Les vœux de Noëlla étaient plus sim-
 ples encore. Comme sur moi, le mot
 qu'elle avait prononcé, le mot magique
 avait agi sur elle. Elle étendit la main

vers la maison du Cap que nous apercevions dans un massif de feuillages, et d'un accent plein de regret : « O Adrien, « nous étions si bien tous ensemble!... Tu « n'aurais rien voulu changer, n'est-ce pas, « à notre félicité d'alors? Qu'avais-je besoin d'être ta femme ou celle d'André? « J'étais votre amie, votre sœur, et cela « valait mieux. Dis-moi, ces jours né « pourraient-ils revenir? Crois-tu que mon « père tienne tant à ce mariage? Oh! s'il me « permettait de rester pour vous ce que « j'étais avant, une sœur et rien de plus, « après cette longue absence de huit ans « nous reprendrions notre existence paisible; André n'aurait rien à t'envier, tu « n'aurais rien à désirer de plus que lui, « j'aurais le même nom pour vous deux. »

« Cela ne nous suffisait plus. Je secouai la tête. Noëlla baissa les yeux et soupira.

« Elle reprit : « Là-bas devant la forêt,

« dans cet endroit où l'Elorn se cache, il « est un couvent de Calvairiennes. Des « bois l'environnent et la rivière coule au « pied des murs. J'ai passé près de ce monastère, et j'ai entendu les cantiques « qu'on y chante plusieurs fois le jour. « Quand tu seras loin, c'est là que je voudrais vivre.

« — Ton devoir t'ordonne de rester au « Cap, répondis-je en me levant, et pressé « de finir un entretien dangereux. Tu « obéiras à ton père, et après avoir aimé « André comme un ami, tu l'aimeras « comme un époux. André mérite la « tendresse de sa femme, et si mon « souvenir pouvait nuire à cette tendresse, arrache-le de ton cœur. Tu « feras tous tes efforts pour montrer à « celui qui t'aime un visage serein; il « ne faut pas qu'il puisse regretter de « t'avoir choisie pour sa compagne; il ne

« faut pas rendre notre sacrifice inutile.

« — Au moins, tu reviendras? dit
« Noëlla, en se levant aussi et en descen-
« dant avec moi le rocher. Oh! comme
« mes yeux chercheront souvent ton vais-
« seau sur cette rade! »

« Mazé-Kervella, le vieux prêtre et André venaient au devant de nous. Pied-Blanc les précédait avec des aboiements joyeux : il se jeta sur moi en folâtrant et me lécha la figure. Les caresses de ce chien faillirent me faire perdre l'apparence de courage que j'avais conservée avec tant de peine. Il accompagnait Noëlla quand nous la rencontrâmes, les pieds nus dans le ruisseau, à notre retour du collège. Qu'il y avait loin du riant accueil qu'elle nous fit alors à l'adieu de Roc-Nivélen! Je n'avais pas dix-sept ans, j'étais un enfant plein d'illusions aimables, je ne connaissais des passions que cette inquiétude

mystérieuse, ces désirs voilés, fleurs odorantes que l'orage effeuille trop vite et qui font place à des fruits amers. Depuis ce jour, le chien du Cap avait été de toutes nos promenades, et, en quelque endroit que Noëlla apportât son rouet, soit à l'entrée de la barrière ou sous les saules du lavoir, soit au bord du ruisseau au milieu des pavots jaunes, des houx et des fougères ou sur un rocher de la grève, toujours j'avais vu Pied-Blanc couché aux pieds de la fileuse. Perdu dans mes souvenirs, je ne pus réprimer un geste de douleur; je portai la main à mon front comme pour en arracher mes pensées. Noëlla me comprit, elle repoussa le chien et se cacha derrière son père.

« Nous marchâmes en silence jusqu'au bateau. J'embrassai les deux hommes que j'appelais également du nom de père, et j'adressai à Noëlla un dernier regard où

j'aurais voulu laisser ma vie. Seule, la tête penchée sur sa poitrine et dérochant à demi son visage sous les plis de son tablier, la pauvre fille se tenait un peu en arrière sans se mêler aux caresses des adieux. Son père lui demanda pourquoi elle ne m'embrassait point; alors elle leva la tête, les joues rouges, les yeux à demi fermés. Toute confuse, elle hésita un moment; puis, comme emportée par l'élan de son cœur, elle se jeta dans mes bras, et appuyant sa main droite sur mon épaule, elle se livra à tout son chagrin. Aucune parole ne sortait de sa bouche, mais ses pleurs inondaient mon sein. J'effleurai à peine son front de mes lèvres tremblantes; je détournais les yeux, je n'osais ni la voir ni la toucher: je me sentais mourir.

« Et c'était là tout ce que l'amour me réservait de félicités!...

« André avait pris les rames; la barque m'emporta, et un moment après je n'entendais plus les bénédictions du prêtre, les bons souhaits de Mazé-Kervella. Je comprenais mes devoirs en homme, et, au moment de les accomplir, j'étais heureux de me sentir toute la faiblesse d'une femme. J'aurais voulu triompher de mon organisation sensitive, réveiller ma volonté endormie, imposer silence à toutes ces voix intérieures dont le tumulte m'obsédait; mais les plaintes se pressaient sur mes lèvres, des torrents de larmes inondaient mon cœur, et j'avais besoin de me plaindre et de pleurer. Que le vent était léger et la mer paisible, que les rames retombaient avec mollesse, puisque ni le vent, ni la mer, ni le bruit des rames ne pouvaient couvrir mes gémissements étouffés! Trois fois André arrêta la barque; trois fois il voulut changer sa direc-

tion et me ramener au Cap. « Je serais un
 « barbare, disait-il, si j'allais plus loin,
 « si je te laissais consommer un sacrifice
 « impossible. — Laisse-moi, lui répétais-
 « je, en l'obligeant à poursuivre sa route.
 « C'est un moment dont je ne suis pas le
 « maître; mais ce n'est qu'un moment.
 « Déjà je me sens plus fort. — Non, non,
 « tu me trompes, » répliquait André. Et
 comme mes sanglots m'empêchaient de
 lui répondre, il laissa retomber les rames,
 et s'élançant à moi : — « Eh bien, veux-
 « tu que nous en finissions avec ce monde
 « misérable? Embrassons-nous, et jetons-
 « nous ensemble à la mer ! »

« Ces paroles de désespoir me firent
 tressaillir et me ramenèrent à l'idée de
 Dieu, toujours voisine de la soumission et
 de la persévérance dans le bien. Dans les
 temps d'orage, il ne faut souvent qu'un
 coup de tonnerre pour écarter à la fois

tous les nuages d'un ciel sombre. Un mot
 d'André avait dissipé les ténèbres qui
 m'environnaient. Il ne s'adressait qu'à un
 homme, ce fut un chrétien qui lui répon-
 dit. J'essayai mes pleurs, je pris moi-
 même les rames, et bientôt je montai à
 l'échelle de corde du navire où j'étais at-
 tendu. André me suivit des yeux, et après
 m'avoir fait un geste de la main en dernier
 signe d'amitié, il s'éloigna rapidement.

« Le lendemain, quand le vaisseau par-
 tit, j'étais profondément triste; toutefois,
 je n'eus pas à rougir comme la veille de
 ces défaillances de l'âme, de cet abatte-
 ment sans mesure. Debout sur le pont,
 tourné vers le point de la côte où je devi-
 nais la maison du Cap, je dis adieu encore
 une fois à la vie de famille, à mes occu-
 pations solitaires, à la patrie, à tout ce
 qui m'attachait à ce continuel mensonge
 de l'existence. Bientôt les aspérités de la

rive cornouaillaise s'effacèrent, et Roc-Nivélén lui-même se perdit dans l'éloignement. Le rivage de Léon fuyait aussi : la pointe de Camfrout, l'anse du Moulin-Blanc, le village de Saint-Marc, devenaient une grève indécise aux pieds de coteaux obscurs. Le commandant donnait des ordres, le sifflet du maître d'équipage redoublait ses sons aigus, et le joli village de Porstrein, et les remparts de la ville maritime, et les forts du Portzic, du Minou, de Bertheaume, et la terrible roche Mangan, passaient, fuyaient, disparaissaient derrière nous. Je saluais l'un après l'autre ces lieux si connus ; j'aurais voulu les retenir à mon horizon, les entraîner d'un regard ou m'y attacher par toutes les fibres de mon cœur. Vains désirs ! le navire courait sous ses voiles. Je cherchais le promontoire Saint-Mathieu et les ruines de son abbaye, je cherchais le phare d'Oues-

sant, de cette île dépouillée où la terre finissait pour moi : mais tout s'était évanoui, je ne voyais plus que la mer.

« Quelquefois, quand je songe aux destinées de l'homme en ce monde, je trouve que ce départ en est l'image très-fidèle. C'est d'abord dans une petite barque que nous côtoyons la terre de notre berceau et de nos amours, le rivage de l'enfance et de la meilleure moitié de la jeunesse. Puis, nous montons forcément dans le vaisseau où la vie commune nous réclame ; au lieu d'une rame qui nous berçait sur une rivière presque ignorée, des voiles immenses, des ailes vont nous emporter sur l'Océan. Le navire s'ébranle, il nous entraîne ; adieu les coteaux du jeune âge où plus d'un rocher aride se dressait peut-être, mais qui, vus de loin, n'ont plus aucune aspérité et se confondent dans un ensemble harmonieux ! Nous allons, nous

marchons, nous courons. Ces champs nous plaisent, et ils passent; ces villages nous charment, et ils passent; cette ville nous attire, et elle passe comme eux : car le temps ne sait rien retenir et ne s'arrête point lui-même. Nous avançons ainsi vers la haute mer, vers l'immensité mystérieuse et sans bornes, entrevoyant à peine les tableaux successifs qui glissent si rapidement devant nous. Enfin, la terre va nous échapper, nous doublons le dernier promontoire, le cap de la vieillesse, miné par les tempêtes d'un autre âge et couronné de ruines; alors apparaissent devant nous une île désolée et un phare. Cette île, c'est la vie dépouillée de tous ses prestiges; ce phare, c'est l'espoir en Dieu, c'est la lampe de l'éternité.

« Je ne faisais point ces réflexions en commençant mon premier voyage maritime : cependant mes pensées étaient sé-

rieuses et ma rêverie profonde. Quand je ne vis plus les rivages de ma patrie, je m'occupai de ce qui se passait sur le navire. En quittant la maison du Cap, je ne sacrifiais pas seulement la main d'une femme que j'aimais; attaché à mon pays par des goûts champêtres et par une abondance de sentiments qui animaient tout autour de moi, j'avais une grande répugnance pour ma nouvelle carrière; l'existence en commun surtout m'inspirait un dégoût invincible. Né pour la solitude, réservé dans mes manières, dépourvu de gaieté, je contemplais avec anxiété cette foule d'hommes dont j'allais devenir le compagnon. En effet, durant plusieurs mois, j'eus à souffrir de ces misères intérieures, inévitables dans une grande réunion d'individus. Les jeux bruyants de mon entourage, les imprécations de celui-ci, les lazis de celui-là, me faisaient regret-

ter cent fois par jour la maisonnette de la grève, et ce n'était pas uniquement pour Noëlla. J'avais soif de paix et de silence. Sans intérêt dans les conversations des autres et ne pouvant me livrer à mes pensées sans être brusquement interrompu, il me fallut renoncer à me posséder moi-même. Quand le malheur nous a frappés à coups de massue, les contrariétés nous tourmentent à coups d'épingle, et ces dernières blessures ne sont pas toujours les moins douloureuses. J'entrais ainsi dans la vie réelle, dans la vie de tout le monde; mon roman était resté au Cap, et je commençais mon histoire.

« Ces ennuis, que bien des jeunes marins sans doute n'ont pas éprouvés et qui sont la conséquence d'une organisation trop délicate, ces ennuis me furent salutaires. En divisant mes préoccupations chagrines sur divers objets, je sentis que la Provi-

dence allégeait un peu mon premier fardeau. Une autre cause contribua à cet adoucissement; je me regardais d'abord comme privilégié de l'infortune et je me complaisais à caresser les vanités de ma douleur; mais des confidences m'apprirent bientôt combien je m'abusais. Le dirai-je? un instant je fus humilié de voir d'autres lots égaler mon lot de misères, tant l'homme mêle de l'orgueil à tout, même à ses peines! Mais ensuite je pris conseil de la raison, et comparant mes malheurs à ceux qui m'avaient été racontés, je résolus de ne me point laisser abattre.

« Parmi les confidences dont je parle, l'histoire du capitaine fut celle qui me toucha le plus. Ce brave marin avait pour moi une bienveillance vraiment paternelle, et il employait tous les moyens pour me consoler: « Nos amours et même nos

« amitiés de ce monde, me disait-il, nous
 « donnent toujours moins de félicités que
 « de chagrins. Interrogez les hommes qui
 « ont aimé, et vous verrez que bien peu
 « d'entre eux ont obtenu l'objet de leur
 « affection. Des nécessités sociales, des
 « embarras de fortune, ou d'autres consi-
 « dérations moins importantes, suscitent
 « mille obstacles à nos désirs. Nous rêvons
 « tous à vingt ans notre Ève encore inno-
 « cente et nos jardins de délices, mais au-
 « cun de nous ne les rencontre, ou si
 « nous les trouvons, nous les perdons
 « bientôt. Vous renoncez à votre compa-
 « gne pour faire le bonheur d'un ami, un
 « autre voit la sienne s'éteindre avant l'âge
 « sur un lit de souffrance, et il n'a pas
 « pour l'aider à la résignation le souvenir
 « d'un noble sacrifice. Il en est de plus
 « malheureux encore, et je suis de ceux-
 « là. On dirait que ces unions parfaites,

« ces liens mystérieux de deux cœurs sym-
 « pathiques ne sont pas dans les desseins
 « du ciel; car s'ils se forment, ils sont
 « bien vite dénoués. Serait-ce qu'ils nous
 « attacheraient trop à ce monde où nous
 « sommes voyageurs? Alors, au lieu de
 « gémir, il faudrait bénir Dieu des biens
 « qu'il nous ôte pour nous rendre plus
 « facile le grand mystère du tombeau.
 « Lorsqu'un jardinier veut transplanter
 « un arbre précieux, il ne l'arrache pas
 « violemment de la terre, mais il dégage
 « ses racines une à une, jusqu'à ce qu'il
 « s'enlève en quelque sorte de lui-même.»

« La traversée de Brest à Toulon nous
 prit un mois. Nous nous arrêtâmes quel-
 ques jours dans ce dernier port, et j'eus le
 temps d'écrire à mes amis et de recevoir
 de leurs nouvelles avant de quitter la terre
 de France. Ma lettre était affectueuse et
 calme; celle d'André le fut aussi : seule-

ment, en terminant, son embarras devenait visible, les mots lui manquaient pour ce qu'il fallait m'apprendre. Le jour du mariage était fixé : la cérémonie devait avoir lieu le 10 septembre. C'était dans quatre mois. Je relus plusieurs fois cette lettre et je la plaçai dans mon sein comme pour habituer mon faible cœur à ce qu'elle m'annonçait de pénible.

« Le lendemain, le navire était sous voile, les forêts de mâts et d'agres, les toits de la ville, les oliviers de la montagne, la montagne elle-même, s'enfonçaient et se dérobaient à l'horizon. Pousés par un vent favorable, nous laissâmes les îles d'Hyères sur notre gauche, et nous vîmes tour à tour les îles Baléares et de Cabrera, Palos et les montagnes de Grenade, Gibraltar, Madère, les Canaries et le Sénégal. Je n'ai point à vous fatiguer de l'histoire de mes voyages ; je ne veux

parler que de la maison du Cap et de tout ce qui s'y rapporte. Je ne dirai rien de Rio-Janeiro, de Tristan d'Acunha, du cap de Bonne-Espérance : je n'en garde aucun souvenir. Mais il n'en est pas ainsi de Port-Louis, ou plutôt des Pamplemousses.

« Le 9 septembre, la veille du jour fixé pour le mariage d'André, notre navire mouillait devant la haute montagne du Pouce, au milieu des pirogues de nègres et des bateaux caboteurs. Bernardin de Saint-Pierre m'avait fait de l'île-de-France une seconde patrie ; les enfants de Marguerite et de madame de la Tour n'étaient-ils pas au nombre de mes amis les plus chers ? Je n'avais garde d'oublier que la mère de Paul était bretonne et d'une famille de paysans. Que de fois, dans nos soirées de Roc-Nivélen, je m'étais entretenu avec ma sœur du morne de la Découverte, de la rivière des Lataniers et du

cap Malheureux ! Déjà, de la rade, le capitaine m'avait montré le Coin-de-Mire, cet îlot inhabité où les yeux de Virginie s'arrêtèrent sans doute bien souvent. Mon cœur battait, mes yeux étaient humides ; jamais je ne m'étais senti une pitié si tendre. Ah ! c'est qu'en plaignant l'infortuné Paul, je me plaignais moi-même !

« Le commandant me permit de descendre à terre ; je passai la nuit dans la ville, et dès le point du jour je me fis conduire aux Pamplemousses. A cette même heure, Noëlla devait commencer sa toilette de mariée ; André était sans doute rayonnant de bonheur ; les *discoureurs* se disposaient à faire assaut d'éloquence à notre porte, et déjà chaque famille invitée avait envoyé son offrande pour le festin. La foule allait se presser dans notre enclos autour des longues tables dressées sous des voiles disposées en forme de tente. Deux

ou trois cents personnes au moins étaient conviées à la fête. Quel bruit dans la maison du Cap !... Quel silence autour de moi !... Orages de mon cœur, où étiez-vous ?... D'où vient que ces pensées n'éveillaient en moi aucun sentiment de jalousie haineuse ou de sombre désespoir ?... Quelques mois de contact avec d'autres hommes, en me montrant partout des déceptions et des chagrins, avaient-ils suffi pour me rendre plus sage ?... Dieu seul a le secret des variations de notre âme ; mais je sais qu'au lieu de me livrer aux angoisses les plus déchirantes, cette matinée ne m'apportait que des idées pleines de tendresse, de dévouement et d'une résignation paisible qui n'était pas sans douceur. Je rêvais donc, moins présent à l'Île-de-France que dans ma paroisse chérie, quand l'esclave malgache qui me servait

de guide s'arrêta et me fit un signe : nous étions aux Pamplemousses.

« La réalité ne répondait pas tout à fait aux tableaux enchanteurs du poète. Quelques cases misérables, un sol plus pauvre encore, de rares bouquets de cocotiers, une petite église surmontée d'un clocher carré, lourd, assez semblable à une cheminée, voilà l'Éden de Paul et de Virginie. Je ne pus retenir un soupir, et je me rappelai une superstition de ma Bretagne.

« Durant l'Évangile du dimanche des Rameaux, disent nos fileuses, les *Ankelcherien*, les *Viltansou*, tous ces lutins qui dansent autour des pierres druidiques, sont forcés de déterrer les trésors qu'ils cachent sous les menhirs, et de les étaler au soleil ; mais ils les déguisent sous l'apparence de cailloux ou de feuilles sèches. Pour rendre ces trésors à leur forme naturelle et s'en emparer, il suffirait de jeter

sur eux un objet béni et de prononcer quelques paroles mystérieuses connues seulement des *Korrigan*, des fées de nos fontaines bretonnes, et qu'elles enseignent à leurs amis.

« O poètes, disais-je en moi-même, vous êtes ces heureux enchanteurs instruits par les fées ! vous recueillez de l'or où nous ne voyons que de viles pierres et des feuilles flétries ! »

« Je cherchai la place où devaient être les deux cabanes pour m'y reposer un moment. Je me souvenais de ce coin de terre où Marguerite cultivait du blé et des fraises, et qu'elle nommait la Bretagne. Je me figurai y être assis, et à cette pensée des larmes délicieuses coulaient sur mes joues. La Bretagne de Marguerite évoquait l'autre Bretagne ; les cases des noirs se changeaient en chaumières couvertes de genêts ou de goémon, les champs de can-

nes à sucre devenaient des landes fleuries, et les cocotiers des chênes. La mer aidait à l'illusion : ses flots baignaient aussi mes grèves natales. Le soleil brillait au ciel ; ce même soleil éclairait Noëlla, Noëlla peut-être agenouillée en ce moment à l'autel de la paroisse et promettant à son mari les grâces aimables de Rachel et la sagesse de Rebecca. Pauvre sœur ! Je la voyais baisser la tête pour cacher des larmes : « Non, disais-je tout bas, tu ne peux être malheureuse. André sera bon pour toi, il se montrera vraiment ton ami, et tu l'aimeras bientôt comme tu m'aimais. Moi-même, avec le temps, j'arracherai de ma blessure ce qu'elle a encore d'empoisonné ; je m'habituerai peu à peu à me passer de bonheur, et je pourrai revenir au Cap pour y jouir de ta félicité. Je prendrai tes enfants dans mes bras, je les caresserai, je leur dirai d'aimer bien leur mère. Quand

ils seront grands, je tâcherai d'ôter à leur imagination tout aliment nuisible, et je les engagerai à se défier de la vie, parce qu'elle promet sans cesse et donne rarement. Si leur âme est tendre et passionnée, nous les entourerons à nous trois d'un réseau d'idées religieuses, et nous nous reposerons ensuite sur les soins de la Providence. Je vieillirai avec toi, avec André, qui, ranimé par ton amour, aura repris toute sa foi. Nous fermerons les yeux de ton père, et je recevrai ma part de sa dernière bénédiction. Je n'aurai ni femme ni enfants, et néanmoins je ne serai pas sans famille. Je ne porterai ni le nom d'époux ni celui de père, mais vous m'en donnerez un presque aussi doux, et ce sera celui d'ami. Quand Dieu m'ôtera de ce monde, je ne m'en irai point comme un inconnu dont personne ne remarque l'absence. Il y aura une maison où l'on parlera longtemps

de moi, où l'on dira en montrant une place vide : — Voilà où il était... »

« Ainsi des projets remplaçaient des projets, et je demandais à une amitié tendre ce que m'avait refusé l'amour. Sur le lit de l'adversité l'homme se retourne sans cesse ; mais le pauvre malade, en changeant de position, ne saurait se guérir. Immobile, les yeux fixés sur la mer, je me perdais dans mes nouveaux songes. Tout était silence autour de moi. Je n'entendais que la voix du nègre, qui, assis à quelque distance, chantait ou plutôt soupirait un refrain malgache extrêmement lent et toujours le même. Ces flots suivant des flots, ce chant doux et monotone m'assoupissaient à demi ; mes pensées devenaient incertaines, insaisissables comme des ombres : je me sentais bercé par une mystérieuse harmonie où ces mots me revenaient sans cesse : Dieu, Bretagne, Noëlla. Je ne

savais rien autre chose, et j'étais content. Puis, le sentiment de l'existence me revint. Il me sembla qu'un nouveau son se mêlait à ma rêverie. Ce son ressemblait à un sanglot ; il gémissait, il s'éteignait et il gémissait encore. Je tournai la tête du côté du nègre : il était endormi. Ce bruit qui venait jusqu'à moi, était-ce donc le murmure des vagues ?... Je prête l'oreille... un long soupir s'élève, et puis un autre long soupir. Les mains jointes, le front sur mes genoux, j'écoute avec une attention plus recueillie... Le son se rapproche... il devient distinct !... C'était vous, ô cloches de ma paroisse ! Trop souvent je vous avais entendues des bois de Keré-rault ou de Roc-Nivélen, pour ne point vous reconnaître !... Hélas, vous ne sonniez point cette fois le gai carillon des noces ! A intervalles égaux arrivait un tintement lugubre, un glas funèbre... Je fis

le signe de la croix. L'ange de la mort m'annonçait des funérailles.

« Peut-être m'accuserez-vous d'une crédulité puérile. Moi-même, jusqu'à ce jour, je n'avais point partagé une croyance universelle dans nos campagnes. J'avais entendu parler de signes avant-coureurs de la mort, de lumières surnaturelles aperçues dans l'ombre, de coups frappés à notre porte par une main invisible, d'un remuement d'outils dans l'atelier de l'ouvrier qui confectionne les cercueils; mais j'attribuais à l'effet d'une imagination superstitieuse ce que Mazé, Noëlla et la plupart de mes compatriotes regardaient comme un avertissement du Ciel. Et pourtant, encore une fois, est-ce à nous, ignorants et aveugles, de rejeter comme des chimères tant de mystères qui nous entourent et que notre raison ne pénétrera jamais? Lorsqu'un malheur nous frappe et

que nous l'ignorons, pour nous rendre le coup moins rude, un de nos meilleurs amis se charge souvent de nous l'annoncer. Est-il impossible que Dieu, toujours occupé du moindre d'entre nous, se réserve quelquefois ce privilège de l'amitié? La Providence, commise à la garde d'un insecte, d'un brin d'herbe, dérogerait-elle, lorsqu'à la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur, elle nous apporterait au loin un signe de deuil?... Ce n'est point à moi de décider cette question; il me suffit d'affirmer que je reconnus le son de mes cloches natales, et que je crus à la mort du vieux prêtre ou d'un des habitants du Cap.

« J'arrêtai ma pensée sur Mazé-Kervella: André m'avait dit dans sa lettre que notre père se plaignait de n'avoir plus la même ardeur au travail. Le maître charpentier parlait aussi de sa fin prochaine, et c'était dans cette prévision qu'il hâtait le ma-

riage de sa fille. J'entrai dans l'église des Pamplemousses, et je priai longtemps pour cet homme de bien qui m'avait traité comme son propre fils. Était-ce lui ou n'était-ce que lui pourtant que j'avais perdu ?

« Nous quittâmes l'île de France quelques jours après, et nous visitâmes Bourbon, Madagascar, Pondichéry, Calcutta, et une partie des îles de l'Océanie. Je ne recevais aucune nouvelle de Bretagne; j'étais malade d'ennui et d'inquiétude. Plusieurs attaques de nostalgie me mirent en danger. Dans tous mes rêves je voyais Roc-Nivélen, le belvédère de Kerérault, la chapelle de Saint-Jean ou celle du Passage. Comme un enfant cherche un lieu obscur pour y manger un fruit dérobé, je me cachais dans des coins pour parler la langue de mon pays et pour contempler mes anciens vêtements; je sifflais tout bas nos

airs de danse. Toutes les chansons de Noëlla me revenaient en mémoire, et surtout *la Sœur de lait*; mais, dès les premiers couplets de cette dernière, je sentais que les larmes me gagnaient, et la honte éteignait ma voix. Le soir, je pensais à la prière en commun, à la douce tranquillité de ma modeste chambre; le dimanche, je me rappelais la messe matinale à l'église du bourg, les vêpres chantées en chœur et les joyeuses promenades. Quand j'écrivais sous la dictée du capitaine, il m'arriva plus d'une fois de laisser tomber sur le papier les noms qui me préoccupaient uniquement, et le trouble de mon esprit lui devint ainsi trop visible : « Allons, mon ami, me disait le commandant, il faudra que cette jeune tête se calme, ou vous ne serez qu'un méchant marin. » Tout en parlant, il me pressait la main avec un sourire, et je disais : « Ah ! si j'étais

« seulement charpentier au Cap !..... »

« Je trouvais quelque soulagement à mon mal dans les conseils que me donnait le commandant, et plus encore dans l'affection qu'il me témoignait. Il est deux amitiés également précieuses, quoique bien différentes. La première se fonde sur des rapports d'âge : un jeune homme se sent attiré vers un autre jeune homme, et ils mettent en commun leurs plaisirs et leurs peines. Exposés aux mêmes périls, ils se soutiennent mutuellement, ils appuient l'une par l'autre leurs deux faiblesses. En dehors du foyer domestique, dans la grande famille des hommes, cette amitié pourrait être nommée fraternelle, parce qu'il y a des deux côtés égalité de soins, égalité de devoirs et de droits. L'autre amitié, au contraire, ne tient aucun compte de l'âge ; elle se forme entre un enfant et un homme mûr, un jeune homme

et un vieillard. Ici, dans le trésor d'affection, les deux parts ne sont plus semblables : l'un apporte son ardeur, la poésie de ses illusions ; l'autre, le calme de sa raison et les leçons de l'expérience. Il y a quelque chose de filial dans la tendresse du premier, et quelque chose de paternel dans la sollicitude du second. L'amitié des deux jeunes hommes a pour symbole deux petits arbres plantés le même jour dans un même lieu, et qui s'abritent réciproquement des vents du nord ou du midi. L'amitié du jeune homme et du vieillard exige une autre image : c'est le liseron qui s'enlace au chêne centenaire et s'élève avec lui vers le ciel. Le vieil arbre donne à la plante l'appui dont elle a besoin, et la plante à son tour le couronne de ses fleurs blanches.

« Cette dernière amitié s'enracinait chaque jour de plus en plus au fond

de mon âme. La bonté du commandant l'autorisait, et, d'ailleurs, j'étais plein de respect pour lui. Nonobstant l'inégalité de nos conditions, je sentais en nous une sorte de parenté morale qui me ravissait. Quand il me parlait des secrets du cœur, à peine ouvrait-il la bouche que ma pensée avait complété ses discours, toujours élégants et simples, toujours empreints d'une gravité douce. A son tour, il me devinait aussi. Comme il trouvait d'affectueuses paroles pour ranimer mon courage ! « Encore deux ans, encore un an, « encore six mois de patience, me disait-il, « et vous reverrez votre Bretagne. J'espère « que cette absence sera pour vous la dernière. Nous obtiendrons un congé qui « vous permettra de rester au milieu de « vos amis. »

« Je baisais la main de mon bienfaiteur ; j'aurais voulu l'assurer de ma reconnais-

sance, mais je ne savais comment exprimer ce que je sentais si bien. Je ne lui ai pas assez dit que je l'aimais, que je le vénérerais, et peut-être il n'a su l'apprendre ni dans mes yeux ni dans le son de ma voix. Une fausse honte a toujours contenu les élans de ma gratitude ; j'ai pu lui paraître glacé alors qu'il m'eût été si doux de changer ma tendresse en parfum et de la verser à ses pieds tout entière. Au moins, Dieu a été mon confident, et Dieu ne m'accusera pas.

« Revenir à la maison du Cap ! Revenir pour ne la plus quitter ! Oh ! que cette pensée était délicieuse, quoique pleine de regret encore ! Mes rêves passionnés s'étaient évanouis ; mais à leur place, vous le savez, j'avais conçu d'autres chimères. L'homme ne peut s'arracher à la poursuite du bonheur. Quand le grand chemin lui manque, il lui faut prendre à droite

ou à gauche un sentier qui lui promette le même but. En vain mes espérances avaient fait naufrage : comme des épaves flottantes, elles restaient après la tempête et cherchaient à prendre terre quelque part.

« Qu'il fut beau le jour où, après quatre ans de navigation, nous entrâmes dans la rade de Rochefort ! A demi vêtu, les yeux égarés, riant et pleurant à la fois, je courais sur le pont comme un insensé. Cette dernière ville m'était aussi inconnue que les pays barbares visités par notre navire, mais c'était la France, et la Bretagne était si près !... Avec quelle ivresse je reçus le congé provisoire que le commandant se hâta de me faire obtenir ! Comme les voitures étaient lentes à me ramener dans mon pays ! Je n'avais point écrit avant de me mettre en route ; à quoi bon ? je m'étais tellement empressé de partir ! Enfin

j'entrai dans une ville bretonne, je traversai Nantes ; mais ce ne fut qu'au milieu des landes du Morbihan que je me sentis à l'aise et que je respirai l'air natal. Cependant je brûlais d'impatience ; j'accusais la paresse des postillons et des chevaux, j'accusais nos montagnes si pénibles à gravir. O bruit des roues, sifflements du fouet, que vous êtes doux au cœur ! quelle harmonie vous égale ?... Plus vite, plus vite encore ! Malédiction sur ces chemins tortueux où la voiture se traîne comme un corbillard !... Quoi, tout un jour à attendre ! Au moins si j'avais pu dormir ! Voilà le Finistère, voilà ses riants paysages, ses élégants clochers ! Sonnez, sonnez donc, heures languissantes, ou plutôt, mon Dieu, donnez des ailes à mes désirs, et ils m'emporteront ! — Je disais ; et, sur un rocher élevé, des ruines se découvrent : c'est un vieux château, c'est la Roche-Maurice !

C'est du sommet d'une de ses tours que le seigneur Elorn se précipita dans la rivière à laquelle il a donné son nom. L'Elorn !... l'Elorn !... Non, il n'est pas de mots dans la langue des hommes pour rendre ce que j'éprouvais.—La voiture roulait toujours, je la quittai à cinq lieues de Brest, et je pris à pied la rive gauche de ma bien-aimée rivière.

« Il me restait environ trois lieues à faire avant d'arriver au Cap. En commençant ma route, je passai au pied de ce monastère dont Noëlla m'avait parlé quatre ans auparavant, le jour même de mon départ. J'entendis des voix de femmes dans la chapelle : elles chantaient sur un mode plaintif et plein de mélodie. Je m'arrêtai involontairement. Il y avait dans ces chants une paix tranquille, une pieuse lenteur qui contrastait avec l'impatience de mes désirs et le tumulte de mes pen-

sées. J'écoutais d'une oreille avide ; les voix s'élevaient, descendaient, mouraient, puis s'élevaient encore. Je crus sentir un souffle du ciel caresser mon front. Une mélancolie rêveuse remplaça ma précipitation première. Je repris ma route plus lentement et en priant tout bas.

« Me hâter ? Et pourquoi, après une si longue absence ? Retrouvons-nous toujours au foyer ceux que nous y avons laissés au départ ?... Le souvenir du glas funèbre entendu aux Pamplemousses me revenait à l'esprit. D'abord, je l'ai dit, je m'étais persuadé que ce glas m'annonçait la mort du maître charpentier ; mais plus de trois années écoulées depuis avaient affaibli cette conviction. Peut-être m'étais-je laissé tromper par mon imagination trop vive, trop portée au merveilleux. Le doute tenait la balance, et tour à tour la crainte ou l'espoir l'emportait. Toutefois,

mes inquiétudes n'avaient point d'autre objet que Mazé-Kervella, et ce fut tout à coup, à trois lieues de cette maison, qu'une nouvelle incertitude me saisit et que je me demandai si Noëlla n'était pas morte. J'essayai de me rassurer : « Ils vivent, ils sont heureux, disais-je. En ce moment, André travaille derrière les sursaux ; Noëlla tourne son rouet au bord du lavoir, et un petit enfant joue à ses pieds. Un enfant !... Eh bien, oui, l'enfant de mes deux amis, de mon frère et de ma sœur ! l'enfant que je caresserai et qui m'aimera ! »

« Durant mes quatre années de voyage, à part cette lettre dont j'ai parlé, je n'avais reçu aucune nouvelle du Cap. Moi-même j'avais fort peu écrit, et je m'expliquais d'ailleurs le silence de mes amis par la rareté des occasions ou par des messagers infidèles. Cependant ce silence me

pesait. Plus j'approchais de notre maison, plus je me sentais dominé par une vague tristesse. Je voyais déjà le clocher de Saint-Jean s'élever au-dessus des chênes ; je reconnaissais le tertre où, le jour du *paradon*, je m'étais assis avec notre père, André et Noëlla. Le bois que j'avais vu si animé, si plein de bruit, était désert. Je n'entendais que les murmures du vent dans les branches, et les plaintes de la mer montante. Je passai sans m'arrêter. J'allais promenant mes regards et mes souvenirs des taillis de Kerérault à la chapelle du Passage, de la grande route du bourg à la maisonnette du vieux prêtre. Celle-ci s'élevait au sommet d'une lande entre le village de Saint-Languy et ma chère habitation. Je fis quelques pas pour y monter ; mais un incident bien simple redoubla mon émotion et ne me permit plus de songer à autre chose qu'à la mai-

son du Cap. Au bord du large ruisseau où nous rencontrâmes Noëlla à notre retour du collège, une jeune fille lavait du linge et chantait un air breton. Cet air m'était connu; Noëlla le préférait à tous les autres : c'était *la Sœur de lait*, la pauvre sœur du gentilhomme. La jeunesse de la chanteuse, la douceur de sa voix, les paroles de la ballade, tout contribuait à me rendre un moment les illusions passées. Mes projets d'amitié tranquille fondirent comme un glaçon au soleil; je sentis que j'avais trop présumé de mes forces et que je n'étais pas guéri. Sans me voir, sans détourner la tête au bruit de mes pas, la jeune fille continuait sa chanson. Elle en était à ce couplet :

Lorsqu'il était petit et que j'étais petite,
Il ne pensait qu'à moi.....

Je murmurai avec elle la fin du vers,

cette réflexion si vraie, ce regret si naturel à ceux qui ne sont plus enfants :

Nous grandissons trop vite.

« Oui, nous grandissons trop vite ! Je le sentais à l'amertume qui se mêlait à mon retour, à la frayeur que m'inspiraient les transports d'une tendresse vainement déguisée. Encore s'il nous était possible de passer de l'enfance à la vieillesse sans traverser l'âge des passions !... Hélas ! pouvais-je me le cacher ? En croyant pleurer la patrie, je pleurais surtout Noëlla ! J'aimais mon pays de toute la force de mon amour pour elle. Où trouver dans la maison, près du lavoir, au bord du ruisseau, sur la grève, un endroit où je ne l'aie vue mille fois ? Oh ! qu'on ne me demande point pourquoi, l'odeur de ces sureaux me semblait si agréable, ces saules d'un vert si tendre, ces houx si brillants, si

charmants au soleil, ce champ de lin si beau avec ses innombrables étoiles bleues ! Qu'on ne me demande point pourquoi cette lande semée de rochers et de charbons au duvet grisâtre attirait mes yeux charmés ; pourquoi un buisson, une pierre, que le passant ne voit même pas, faisaient palpiter mon cœur et haleter ma poitrine ! Est-il rien ici que Noëlla n'ait enchanté de sa présence ? Est-il rien qui ne me parle d'elle ?

« Enfin je respirais ces parfums qui m'enivraient ; je revoyais les quatre peupliers, les touffes de sureaux et les saules : j'étais devant la maison du Cap. En dehors de l'enclos, près de cette barrière, un jeune enfant était assis et jouait avec des coquillages. En m'approchant de lui, je crus que j'allais défaillir. Je cherchai à reconnaître sur son visage la ressemblance de mon ami ; mais ma vue se troublait en

le regardant, et je me sentais prêt à fondre en larmes. L'enfant, étonné sans doute de l'attention avec laquelle je le considérais, couvrit sa figure de ses petites mains et pleura. J'ouvris la barrière, un chien aboya après l'étranger, et ce n'était point Pied-Blanc. Quelle anxiété me saisit au seuil de cette porte ! Rien que quelques planches entre moi et mon univers, mon univers ou le néant !... J'avais la main pour ouvrir, et je différais encore... Je tremblais de tous mes membres... Non, non, qu'on ne parle pas des joies du retour : le retour est plein d'angoisses ! — Le chien aboyait toujours ; il fallait entrer. Un instant encore je prête l'oreille : un bruit léger venait de l'intérieur, semblable à un bourdonnement monotone. Ce bruit, je l'ai reconnu : c'est le mouvement, c'est la vie du foyer domestique ! c'est le rouet de la ménagère ! « Noëlla !

« Noëlla ! » m'écriai-je. Et hors de moi, transporté d'une joie subite, je me précipite dans la maison.

« Noëlla ne me répondit point. Effrayée par mes cris, une femme s'était levée du foyer et courait au berceau de son enfant. Je restai immobile devant cette femme; je me demandais si j'étais bien dans la maison de Mazé-Kervella. Lorsque j'eus parcouru des yeux cette chambre si connue, mon étonnement redoubla; je reconnaisais les meubles de notre père; je voyais encore au lit de Noëlla les deux images qu'elle-même y avait placées. Dès que la surprise et la frayeur me permirent de parler, j'interrogeai la paysanne.

« Mon mari, dit-elle, a acheté cette maison depuis fort peu de temps. Il y avait plus de trois ans qu'elle n'était habitée.

« — Sait-on ce que sont devenus les an-

« ciens propriétaires ? » demandai-je, désirant et craignant la réponse.

« Je ne puis vous donner de détails là-dessus, reprit la paysanne. Nous deux, nous mesurons de l'autre côté de la rivière, et si cette habitation n'était très-commode pour mon mari, dont l'état est de construire des barques, si, en outre, le peu qu'on en demandait, à cause de certains bruits, ne nous eût tentés, je regretterais fort d'avoir quitté ma paroisse pour celle-ci, où je ne connais personne. Voilà donc tout ce que je sais : le maître charpentier à qui appartenait cette maison est mort il y a près de quatre ans, et ensuite un grand malheur est arrivé : on assure qu'un jeune homme, qui a péri ici par accident, a été vu plusieurs fois la nuit au sommet de Roc-Nivélen, ou bien assis sur le petit pont qui mène à notre enclos. Personne ne

« voulait acheter ni louer la maison à cause de cette pauvre âme en peine. Ce pendant, depuis que nous y sommes...

« — Ce charpentier avait une fille, m'écriai-je ; serait-elle morte aussi ?

« — Je ne puis vous le dire, répondit la jeune femme.

« — Mais qui vous a vendu cette maison ?

« — Un vieux prêtre, qui habite au Passage, a arrangé cela avec le notaire.

« — Ce prêtre vit-il toujours ?

« — Oui, mais il est bien vieux, et il est devenu avengle. »

« J'étais navré de douleur ; je sortis.

« En un instant je fus à la porte du vieux prêtre. Un chien y veillait, couché sur le seuil : c'était Pied-Blanc. Dès qu'il m'aperçut, il s'élança vers moi avec des cris joyeux et m'accabla de ses caresses. Ne trouvant personne pour me répondre dans la maison de mon vieil ami,

je montai dans la chambre où j'avais coutume de le rencontrer ; il y était, mais endormi. Le Père Olivier avait atteint le dernier terme de la vieillesse. Sa peau desséchée, ses yeux clos lui donnaient toute l'apparence d'un cadavre. Je restai un moment devant lui, n'osant le réveiller et brûlant de connaître le sort des anciens habitants du Cap. Je craignais pour mon vieil ami l'effet d'un saisissement, d'une émotion trop forte, et néanmoins je ne pouvais plus attendre, j'étais au supplice, ma raison s'égarait. Je m'agenouillai donc à ses pieds, et je pressai ses mains dans les miennes en les baisant plusieurs fois ; il fit un léger mouvement ; je serrai davantage ses mains glacées, et je murmurai tout bas, en collant ma bouche à son oreille : « Mon Père, et Noëlla ? »

« Le Père Olivier secoua plusieurs fois la tête, et de l'air d'un enfant qui se plaint

d'être dérangé : « Eh bien, dit-il dans un
« demi-sommeil ordinaire aux vieillards,
« qui parle de Noëlla?... Il n'y a plus de
« Noëlla, à présent.

« — Quoi, mon Père, elle aussi ! » continuai-je avec un profond gémissement.

« Le vieillard remuait les lèvres et de nouveaux plis se formaient sur son front :

« Elle a bien fait de quitter ce monde,

« poursuivit-il. Ne cherchez pas à l'y rap-

« peler. Vos autels, ô Seigneur, vos autels !

« Ai-je donc oublié les saints livres ? »

« J'élevai la voix : « O mon Père, par-

« lez-moi d'elle ! Dites-moi, dites-moi

« comment elle est morte ?

« — Est-ce qu'elle serait morte ? » reprit le vieux prêtre toujours assoupi.

« — O mon Dieu, vous venez de le dire ! » m'écriai-je ; et tout mon sang se portait à ma tête, et je croyais y entendre le bruit d'un marteau.

« Et le vieillard : « Si elle est morte,
« cela est donc mieux... Mon tour vien-
« dra peut-être à la fin... Bienheureux
« sont les morts !..... Le jeune feuillage
« tombe, que fait ici la feuille sèche ? »

« Dans l'horrible incertitude où j'étais, cette somnolence devenait pour moi un véritable martyre. Je prononçai mon nom deux ou trois fois, espérant qu'il arracherait le dormeur à son assoupissement. En effet, la voix du Père Olivier s'éleva un peu, ses paroles devinrent plus distinctes.

« Pauvre Adrien ! dit-il. Si vous le rencontrez, bénissez-le.

« — Adrien est ici, répliquai-je en passant mes bras autour de son cou. Vous ne l'aimez plus si vous ne le reconnaissez pas. »

« J'avais triomphé du sommeil et de la vieillesse. Le bon prêtre étendit les bras, et de ses mains tremblantes il parcourut

les traits de mon visage : « Mon enfant, « me dit-il, je ne puis plus te voir, mais « je puis toujours t'aimer. » Et il m'embrassa en pleurant.

« Après avoir répondu à mes questions les plus pressantes, voici les détails qu'il me donna :

« Quand je partis, notre père était déjà malade. C'était un de ces hommes qui, ainsi qu'on le raconte d'un enfant de Sparte, se laissent ronger les entrailles et meurent sans pousser une plainte. Il avait d'ailleurs la résignation stoïque du Breton : « J'appartiens au bon Dieu, quand mon heure sera venue, je m'en irai. » Cependant, cet homme qui n'employait aucun remède pour combattre une maladie dont, peut-être, il aurait pu guérir, cet homme songeait à sa fille. Il se disait qu'il était temps de lui donner un autre protecteur. Le mariage fut fixé au 10 septem-

bre ; divers arrangements à prendre ne permettaient pas de le célébrer plus tôt.

« Noëlla se soumit aux volontés de son père et ne fit aucune objection. Elle lutta courageusement avec ses regrets, et chercha à aimer André comme une femme doit aimer son mari. Ses efforts furent inutiles. J'étais absent, je m'étais sacrifié à mon ami ; Noëlla me plaignait, elle m'admirait, et l'admiration et la pitié sont les nourrices de l'amour. André, au contraire, était la cause de mon exil, il profitait de mon malheur ; comment la généreuse fille eût-elle pu m'oublier pour lui ? De son côté, mon frère s'apercevait que le cœur qu'il brûlait d'obtenir s'éloignait toujours du sien, et il s'accusait de mon départ et des chagrins de Noëlla. Cette dernière voulait paraître gaie, elle chantait souvent ; mais ses yeux démentaient sa bouche lorsqu'elle essayait de sourire.

Eût-elle été plus habile dans l'art de feindre, qu'elle n'aurait pu encore tromper André. Ceux qui se sont connus enfants et ont vécu longtemps sous le même toit deviennent transparents l'un pour l'autre. Trop de fois on a ri de concert, trop de fois on a pleuré ensemble pour se laisser prendre à une joie fictive ou à une douleur simulée. Le mariage se préparait donc sous les plus tristes auspices. Les deux jeunes gens allaient tour à tour demander au vieux prêtre des conseils et des espérances. Le Père Olivier encourageait Noëlla, en l'assurant qu'elle sortirait victorieuse de toutes ces épreuves. Il rassurait aussi André, il lui disait qu'il dépendait toujours d'un mari d'être aimé de sa compagne; il le conjurait de se confier à la bonté du ciel : « O mon Père, répondait « André, pourquoi suis-je né? Pourquoi « ai-je laissé Adrien partir?..... Je vois

« bien que je ne serai jamais heureux. »

Le 10 septembre approchait et la maladie du maître charpentier s'aggravait de plus en plus. Il se traînait à grand'peine à sa porte, et lorsqu'il voulait travailler, la scie ou le marteau échappait de ses mains. Noëlla redoublait ses visites au Père Olivier; elle lui parlait de moi, elle le priait de lui montrer sur la carte le lieu où devait être mon navire. Le vieillard tâchait de donner une autre direction à ses pensées : « Ma fille, lui disait-il, j'ignore où « Adrien se trouve à présent; mais ce « dont j'ai la certitude, c'est qu'il vous « désire la paix et qu'il espère vous revoir « un jour. N'oubliez pas, mon enfant, « qu'il dépend de vous, de vous seule, de « lui rouvrir la maison du Cap. Si l'affec- « tion que vous lui gardez est incompati- « ble avec vos devoirs d'épouse, si elle « peut nuire, je ne dirai point à votre

« vertu, mais à votre repos, alors l'exil
 « d'Adrien n'a point de terme. Si, au con-
 « traire, vous l'aimez d'une amitié tran-
 « quille, d'une amitié de sœur, il pourra
 « s'asseoir encore à votre foyer, et ce sera
 « comme s'il n'était point parti. »

« Les habitants du Cap étaient devenus
 l'unique préoccupation du prêtre de Lo-
 berlac. Chaque soir il prenait son bâton et
 dirigeait sa promenade de ce côté. N'avait-
 il pas ici trois malades à secourir? Le
 9 septembre, André prévint l'heure de sa
 visite. Mazé-Kervella était beaucoup plus
 mal et il demandait à recevoir encore une
 fois les consolations religieuses. Le Père
 Olivier prit l'hostie consacrée, les saintes
 huiles et s'empessa de suivre mon frère.

« Le malade n'avait rien perdu de son
 calme habituel : « Mon Père, dit-il au
 « vieillard, avant qu'il soit longtemps
 « j'aurai rejoint ma pauvre femme; j'es-

« père que ce sera dans le Paradis. Pour-
 « tant, je ne voudrais pas mourir avant
 « ce mariage.

« — Vous vivrez, répondit le prêtre,
 « non pour y assister, puisque vos forces
 « ne vous le permettent pas, mais pour
 « voir, demain, ces enfants revenir de
 « l'église. Ayez bon courage. Dieu a notre
 « vie dans ses mains, il peut aussi trom-
 « per vos prévisions et vous guérir.

« — Avant qu'il soit vingt-quatre heu-
 « res, reprit Mazé, la porte de cette mai-
 « son restera ouverte, tous les vases d'eau
 « seront vidés, et les ruches prendront le
 « deuil. Mettons le temps à profit, mon
 « Père. »

« Les cérémonies achevées, le malade
 appela sa fille et André, et, après qu'il
 les eut bénis, il leur fit diverses recom-
 mandations au milieu desquelles je ne
 fus pas oublié; ensuite il se retourna

du côté du mur et parut s'assoupir.

« Noëlla était très-agitée; elle entraîna le prêtre hors de la chambre et d'une voix suppliante : « Mon Père, faites que ce « mariage soit différé d'un mois... de « huit jours... d'un jour seulement. Ce « n'est pas la veillée de cette malheureuse « nuit qui peut me donner du courage.

« — Hélas! ma chère enfant, répondit « le vieillard, votre père se meurt, et ce « n'est pas le moment de combattre une « volonté toujours sainte. Si André n'est « point votre mari, il faudra qu'un de « vous quitte cette maison, et quel est ce- « lui qui le pourra!

« — Quand mon père n'y sera plus, « s'écria Noëlla, je voudrais voir cette « maison détruite! Je pouvais y vivre « heureuse avec Adrien, pourquoi faut- « il...? »

« Elle s'arrêta : André était devant elle.

« Vous ne m'aimez point, dit-il, vous ne « m'aimerez jamais. »

« Il ne put en dire davantage; une voix appela de la maison. Biganna, la femme du tisserand, était venue passer la nuit au Cap; c'était elle qui appelait. Le Père Olivier, André et Noëlla revinrent auprès du malade.

« Il était à l'agonie : « Allumez le « cierge, dit-il, et commencez les prières; « je puis encore y répondre. »

« Tous s'agenouillèrent, à l'exception d'André, qui resta debout au pied du lit. Le vieux prêtre éleva la voix :

« Sortez de ce monde, âme chrétienne, « au nom de Dieu le Père tout-puissant « qui vous a créée! Que votre séjour soit « aujourd'hui dans la paix, et votre de- « meure dans la sainte Sion!

« — Qu'il en soit ainsi! » répondit l'agonisant.

(Ici Adrien fut obligé de suspendre la fin de son histoire. On revient volontiers sur certains souvenirs douloureux, mais il en est d'autres devant lesquels on recule avec épouvante. Nous attendions en silence la suite de son récit. Enfin, le marin parut se remettre; il jeta un regard rapide sur la lande voisine du Cap, et après s'être recueilli quelques instants, il reprit d'un ton plus bas :)

« Les prières continuaient autour du mort, mais le prêtre de Loberlac était distrait et plein d'inquiétude. Noëlla elle-même regardait à chaque instant du côté de la porte, et toute préoccupée d'un malheur à venir, oubliait presque de pleurer la perte qu'elle venait de faire. Ce funeste pressentiment se vérifia trop bien. André fut retrouvé; mais ce n'était plus ce jeune homme si beau, si plein de vie : les membres brisés, noyé dans son sang,

il gisait au pied de Roc-Nivélen, d'où il venait de se précipiter dans la lande pierreuse.

« On le transporta au Cap, et alors ce fut une scène déchirante. André respirait encore, et il cherchait à parler sans pouvoir y réussir : « Mon malheureux enfant, « mon fils, lui disait le prêtre, faites un « effort, prononcez un mot, un seul mot « de repentir ! » Noëlla, assise auprès de lui, soutenait sa tête défaillante, l'inondait de ses larmes, et se tordait les mains de désespoir : « C'est moi qui l'ai tué, « répétait-elle avec égarement, ne punis- « sez que moi, ô mon Dieu ! » Elle baisait le front et les mains du mourant; elle le conjurait de vivre, en lui promettant d'être sa femme et de l'aimer. Et comme André ne répondait point et fermait les yeux, elle recommençait à s'accuser et à gémir.

« Le Père Olivier la fit s'éloigner, et plaçant un crucifix sur la poitrine du mourant : « Mon ami, lui dit-il, si vous ne pouvez parler, faites connaître au moins par un signe que vous vous repentez de ce détestable suicide et que vous demandez pardon à Dieu. » André paraissait à peine entendre, cependant il fit un mouvement et ses lèvres s'attachèrent aux pieds du Christ. C'est ainsi qu'il expira.

« Ce baiser suprême a-t-il suffi pour expier tout une vie de froide indifférence et une mort avancée par un crime ? Le vieux prêtre l'espéra. Cependant les jugements de Dieu sont impénétrables.

« Les deux cercueils furent placés sur une charrette attelée de trois chevaux, et le Père Olivier voulut conduire lui-même au cimetière les deux hommes qu'il avait aimés. Précédé d'un enfant qui portait la croix, revêtu de l'aube et de l'étole, il

prit le chemin de la paroisse. La charrette venait derrière lui, suivie de Noëlla et des femmes en capuchons de deuil, puis des hommes en habits de *berlinge* et la tête nue. Le vieillard marchait lentement ; de temps en temps, d'une voix tremblante, il chantait quelques versets des cantiques du roi-prophète. La route fut longue : les pieds agiles n'appartiennent qu'à la jeunesse et au plaisir. Enfin, le bourg se découvrit, et l'octogénaire vit disparaître dans la fosse l'homme enlevé dans la force de l'âge et le jeune homme de vingt et un ans. Plus tard deux tertres voisins s'élevèrent sur ces dépouilles chéries, deux croix y furent plantées, mais sur l'une d'elles on ne traça aucun nom.

« Trois jours après ces événements, Noëlla disait un éternel adieu à la maison du Cap. Pour accomplir autant qu'il dépendait d'elle les volontés de son père,

pour racheter un crime dont elle était la cause innocente, elle avait résolu de se charger de la pénitence d'André et d'y consacrer toute sa vie. Elle entra comme novice dans ce monastère à la porte duquel je m'étais arrêté en arrivant. Elle y avait prononcé ses vœux depuis plus d'un an quand le vieux prêtre me raconta cette funeste histoire.

« Je passai toute cette journée et une partie de la suivante chez le Père Olivier. Il me plaignit, nous priâmes ensemble, et j'eus assez de raison pour me soumettre chrétiennement aux ordres du Ciel. N'ayant plus rien pour me retenir au Cap, n'y trouvant au contraire que des souvenirs pénibles, je pris le parti de poursuivre ma vie errante, et le vieillard m'approuva. Néanmoins, quand vint le moment de nous quitter, il ne pouvait détacher sa main de la mienne : « Encore un

« adieu, disait-il. O mon cher enfant,
 « qu'il est triste de vieillir ! L'octogénaire
 « qui repasse ses années dans sa mémoire
 « ressemble à un soldat qui compte les
 « morts sur un champ de bataille. Que
 « d'hommes sont tombés autour de moi
 « depuis mon enfance ! Combien de noms
 « familiers à ma bouche ont ensuite dé-
 « serté mes lèvres faute de quelqu'un qui
 « s'y intéressât encore ! Parmi les portes
 « où l'amitié me conduisit autrefois, en
 « est-il une seule où, si je me présentais
 « maintenant, je ne recevrais cette réponse
 « toujours la même : Celui que vous cher-
 « chez n'est point ici, nous ne le connais-
 « sons pas ? — Ah ! n'accusons pas Dieu
 « s'il use notre corps en prolongeant nos
 « années, et s'il nous réserve des infirmi-
 « tés physiques pour le dernier âge de
 « la vie ! Que faire de l'ouïe quand nous
 « n'avons plus rien d'heureux à entendre ?

« Que faire de nos yeux si la vue ne sert
 « qu'à nous montrer les vides qui se sont
 « faits autour de nous ? Loin de nous
 « plaindre de ces pertes, regrettons qu'il
 « n'y ait pas aussi une infirmité pour le
 « cœur.

« — Mon père, répondis-je, j'étais dé-
 « cidé à partir ; mais dites un mot, et je
 « reste avec vous.

« — Rester avec moi, cher Adrien, re-
 « prit le bon vieillard. Non, mon ami, je
 « ne veux point lier ta jeunesse à un cada-
 « vre. D'ailleurs, console-toi, l'isolement
 « dont je me plains va bientôt cesser ;
 « chaque jour me rapproche de la maison
 « de mon père. »

« J'embrassai encore mon vieil ami,
 prévoyant bien que je ne le verrais plus.
 Hélas ! il se comparait justement à un
 mort. Son corps était prêt pour la tombe,
 et son esprit affaibli vacillait sans cesse et

ne brillait que par instant. On eût dit une
 lampe au milieu de ruines où le vent en-
 tre de tous côtés. Souvent, en me racon-
 tant l'histoire de mes amis, il se perdait
 dans des digressions étrangères, ou s'ar-
 rêtant tout à coup et portant la main à son
 front, il répétait à plusieurs reprises :
 « Est-ce cela?... N'ai-je pas oublié?...
 « Que disais-je donc?... » Ses souvenirs
 l'environnaient comme des ombres dou-
 teuses. Dès qu'il ne parlait plus, sa tête
 retombait sur sa poitrine, et il s'endor-
 mait.

« Au lieu de m'embarquer au Passage
 pour me rendre à Brest, je repris le sen-
 tier que j'avais suivi la veille. Je voulais
 revoir ce monastère où Noëlla s'était reti-
 rée ; je voulais visiter cette chapelle où
 elle priait chaque jour. Je marchais à
 grands pas comme pressé de fuir des lieux
 assombris par mes malheurs : « Quoi !

disais-je, cette jeune fille si vive, si enjouée, si bien faite pour la liberté des champs, est maintenant renfermée dans une étroite cellule ! Pauvre fauvette ! dans la cage où tu entras de toi-même, as-tu oublié ton nid au bord des eaux, tes compagnes joyeuses, et le temps où tu errais comme elles de buisson en buisson ? »

« Les aboiements de Pied-Blanc m'arrachèrent un moment à ces pensées. Le fidèle animal accourait à ma suite et venait associer sa vie à mes destinées nomades. Rassasié de souvenirs et de douleurs, j'arrivai devant cette porte que ma sœur ne devait plus franchir. C'était l'heure de complies ; les tintements d'une cloche appelaient les religieuses au chœur. J'entrai, et j'allai m'agenouiller au pied de l'autel.

« J'étais seul dans la nef ; mais derrière l'autel, de l'autre côté d'une grille qu'un

rideau sombre rendait impénétrable, un bruit de pas retentissait à chaque instant. J'entendais aussi ouvrir et fermer une porte. Toutes les fois que ces indices m'annonçaient la présence d'une nouvelle religieuse, mon cœur battait avec violence. Était-ce Noëlla, ma sœur, ma bien-aimée ?...

« L'office commença. Une voix jeune, pleine de douceur, mais un peu voilée et tremblante, prononça cette courte prière :

« — Que le Seigneur tout-puissant nous accorde une nuit tranquille et une heureuse fin ! »

« Et toutes les voix répondirent ensemble : « — Notre secours est dans le nom du Seigneur. »

« Cette voix, qui parlait seule, je l'avais reconnue, et, l'oreille attentive, le cœur avide, j'épiais les paroles qu'elle allait faire entendre. Elle reprit :

« — Au milieu de ma prière, vous
« m'avez exaucé, Dieu de ma justice :
« dans les angoisses, vous avez étendu
« l'espace devant moi. »

« Et le chœur : « — Ayez pitié de moi,
« écoutez mes supplications ! »

« Noëlla poursuivit :

« — Enfants des hommes, » et il me
« sembla qu'elle s'adressait à moi, tant son
« accent devint tendre et plein de compas-
« sion ; « enfants des hommes, jusques à
« quand aurez-vous le cœur pesant ? Pour-
« quoi poursuivez-vous les vanités et em-
« brassez-vous le mensonge ? »

« Oui, j'avais poursuivi les vanités,
« j'avais embrassé le mensonge en deman-
« dant aux affections humaines ce qu'elles
« ne pouvaient me donner. O amour ! ô
« amitié ! qu'êtes-vous donc ? murmurai-
« je tandis que les saintes femmes répon-
« daient à ma sœur.

« Noëlla continua, et je crus entendre
l'ange des consolations divines ; elle di-
sait :

« — Offrez à Dieu le sacrifice de jus-
« tice, et confiez-vous à lui. Plusieurs di-
« sent : « Qui nous montrera la félicité ? »

« Je fondais en larmes : « La félicité,
« disais-je, la félicité !..... Ah ! je l'ai
« éprouvé, elle n'est pas de ce monde. »

« Le chœur répondit :

« — Seigneur, vous avez donné la joie
« à mon âme, une joie plus douce que
« l'allégresse de ceux qui recueillent en
« abondance le froment et le vin. »

« — Pour moi, reprit Noëlla, je m'en-
« dormirai, et je reposerais dans la paix,
« parce que c'est vous, Seigneur, qui af-
« fermissiez mon espérance. »

« Je chercherais vainement à rendre
mes impressions durant cet entretien, où
mon âme prenait tant de part. A genoux

sur les confins du monde, je croyais entendre la voix de l'éternité me répondre de l'autre côté du tombeau. Les chants avaient cessé depuis longtemps, et j'étais encore dans la chapelle, priant et pleurant tour à tour. La terre m'apparaissait plus triste que jamais; mais le ciel s'ouvrait devant moi, et je sentais qu'une dernière espérance, une espérance immortelle allait fleurir sur les ruines de mes illusions passées.

« Je n'eus pas la force de m'éloigner du monastère sans chercher à revoir ma sœur. Je m'adressai à la tourière et je demandai Noëlla. La femme que j'interrogeai parut chercher dans ses souvenirs : « Vous voulez parler, je crois, de notre sœur Louise, dit-elle; apprenez-moi votre nom, et je vais la prier de descendre au parloir. »

« J'entrai dans ce parloir pour y atten-

dre la sœur Louise : « Ainsi, disais-je, tout est à jamais perdu, même son nom! »

« Quand la tourière eut refermé la porte sur moi et que je me trouvai seul dans cette petite chambre meublée seulement de quelques chaises de paille et décorée de deux ou trois tableaux religieux, je regrettai d'y être venu. Noëlla consentirait-elle à me voir? A quoi bon troubler par ma présence la paix de sa retraite! Non, Noëlla ne paraîtra point; je n'obtiendrai pour réponse qu'un refus. Pied-Blanc, qui m'avait suivi dans le parloir, s'était couché à mes pieds, tandis que, debout devant la grille où un rideau retombait encore, je comptais les instants, désespérant de plus en plus. Que j'avais tort pourtant de mesurer la faiblesse de ma sœur sur la mienne! Un quart d'heure s'était à peine écoulé lorsqu'une porte intérieure s'ouvrit. Le

courage me manqua encore une fois, je fus obligé de m'asseoir. Je frissonnai au bruit du rideau qu'une main invisible fit glisser sur le fer. Deux femmes, deux religieuses, étaient là de l'autre côté de la grille, et l'une d'elles était Noëlla.

« Ma sœur passa une de ses mains entre les barreaux et me la tendit; je n'osai y attacher mes lèvres, mais je pressai cette main entre les miennes, et je la posai sur mes yeux et sur mon cœur.

« La sœur Louise était émue, mais beaucoup moins que je ne le supposais d'abord. Pour moi, je reconnaissais à peine la jeune fille du Cap dans cette femme couverte d'une robe noire et d'un long voile : « O ma sœur, m'écriai-je, vous portez le deuil de ma vie! »

« Noëlla soupira, et retirant sa main : « Mon ami, dit-elle, vous avez vu sans doute le Père Olivier, et il vous a tout

« raconté? Vous savez que j'ai manqué de résignation et de courage.

« — Je sais que je suis le plus malheureux des hommes, répondis-je en baissant la tête; je sais aussi que l'existence me fatigue et que je voudrais me reposer.

« — Jeune homme, dit la compagne de « ma sœur, êtes-vous comme ces marins « timides qui, assaillis par une tempête « dans un premier voyage, se hâtent de « retourner au port et renoncent à la « mer?... Si les hommes ont du mépris « pour ceux d'entre eux qui reculent devant le danger ou la peine, croyez-vous « que le Ciel puisse excuser nos pusillanimités et nos découragements? Nous sommes les ouvriers de Dieu en ce monde, « et non les artisans de notre félicité terrestre. Faisons valoir la pièce d'argent « qui nous a été confiée par le père de famille; travaillons fidèlement, sans trop

« nous plaindre de la longueur du jour, et
 « attendons l'heure du salaire ; cette heure
 « viendra, la justice de Dieu nous l'as-
 « sure.

« — Jamais, m'écriai-je, jamais il n'en-
 « trera dans ma pensée d'imiter mon mal-
 « heureux frère. Je vivrai tant qu'il me
 « sera ordonné de vivre. Mais permettez-
 « moi de désirer de mourir.

« — Si ce désir n'altérerait point votre
 « courage, reprit la religieuse, s'il n'ô-
 « tait rien à votre énergie, sans doute il
 « ne serait point coupable ; mais l'homme
 « est presque toujours en deçà ou au delà
 « de ce qui est raisonnable et juste ; sa
 « joie touche à l'ivresse de la folie, et sa
 « tristesse à l'abattement et au désespoir.
 « Le mieux est de laisser la vie et la mort
 « entre les mains de Dieu, et de n'y son-
 « ger que pour sanctifier l'une et l'autre.»
 « Pied-Blanc, aux premiers mots de

Noëlla, s'était élancé vers la grille, et tan-
 dis que l'autre religieuse me parlait, ma
 sœur caressait son ancien ami. « Le temps
 « de nos jeux est loin, disait-elle ; que
 « viens-tu demander à la sœur Louise ? »

« Il y avait dans l'expression de sa voix
 une mélancolie profonde. Je vis bien que
 Noëlla accomplissait réellement une péni-
 tence et qu'elle n'était point née pour la
 vie claustrale. Elle ne chercha pas à dégui-
 ser sa pensée. « Adrien, dit-elle avec un
 « sourire, il ne me reste du passé que
 « mon rouet et ma quenouille ; mais c'est
 « assez pour remplir de souvenirs ma
 « petite cellule. Souvent, tout en filant
 « près de ma fenêtre, j'écoute le bruit de
 « la roue que mon pied fait tourner, et je
 « crois l'entendre murmurer à mon oreille
 « des airs, des histoires, des noms qu'il
 « vaudrait mieux oublier. Une odeur de
 « sureaux se répand autour de moi ; je me

« penche au bord du lavoir ; je sens une
 « feuille de saule effleurer ma joue. Alors,
 « si un oiseau vient chanter sur notre
 « vieux toit, je le regarde sauter d'une
 « place à l'autre, et puis s'envoler, et je
 « dis qu'il est heureux. Si une barque
 « quitte le port et descend la rivière, en
 « la voyant s'éloigner je pense qu'elle va
 « passer devant le Cap, et je ne puis m'em-
 « pêcher de pleurer tout bas. »

« J'écoutais ma sœur avec ravissement.
 En sacrifiant sa liberté, elle n'avait point
 cessé de la chérir et de tourner les yeux
 vers la maison paternelle. Courir pieds nus
 sur la grève, franchir les ruisseaux avec la
 légèreté d'un chevreau folâtre, parcourir
 les landes, les taillis, appuyée sur sa ba-
 guette de houx, n'était-ce pas la meilleure
 moitié de son existence ? Son caractère,
 que j'ai essayé de vous faire connaître, à
 des habitudes sérieuses en mêlait d'autres

pleines d'une gaieté enfantine ; il avait
 fallu renoncer à celles-ci. Comment au-
 rait-elle pu ne rien regretter ?

« Nous revînmes ensemble sur le temps
 de notre honneur. « Maintenant, dit
 « Noëlla, nos deux routes sont diffé-
 « rentes ; mais consolons-nous dans la
 « certitude qu'elles aboutiront au même
 « lieu et que nous nous retrouverons.
 « Te rappelles-tu... vous rappelez-vous,
 « mon ami, la devise des seigneurs
 « de Kerérault, cette devise que nous
 « avons lue si souvent ensemble sur un
 « pan de mur de leur vieux manoir :
 « *Mervel da veva!* mourir pour vivre !...
 « Oui, ce que les hommes appellent la
 « vie, ce sera notre mort à nous. C'est au
 « delà du tombeau, c'est dans le ciel que
 « notre vie commencera !

« — Oh ! oui, dis-je en reprenant les
 « paroles de ma sœur, mourir pour vivre !

« La vie, c'est la réunion de l'amour, de la
« vérité et du bonheur, et ici-bas les deux
« derniers nous manquent et nous ren-
« dent l'amour bien amer.

« — Que cette part de la vie vous aide
« au moins à conquérir les autres, ajouta
« la compagne de Noëlla. La flamme tend
« toujours à s'élever vers le ciel ; ne soyez
« point de ceux qui cherchent à la rabais-
« ser ou à l'étouffer sur la terre. »

« Ranimé par la vertu de ces deux
femmes, je répétais avec enthousiasme la
devise des seigneurs de Kerérault. Noëlla
joignit les mains, me remercia d'un re-
gard plein d'une foi ardente et d'une sainte
tendresse, et se levant tout à coup, elle
prit la croix de son chapelet et l'approcha
de ma bouche. Je baisai plusieurs fois ce
signe de douleur et d'espérance. « Sei-
« gneur, disais-je, vous avez promis la con-
« solation à ceux qui pleurent, vous avez

« promis de tout donner à ceux qui ont
« tout perdu ; je me jette dans vos bras, je
« m'appuie sur votre cœur, et j'attends
« l'accomplissement de vos promesses. »

« Il était temps de nous séparer. « Nous
« ne devons plus nous voir en ce monde ,
« me dit Noëlla au moment où sa main
« ramenait le rideau derrière la grille. Si
« vous revenez en Bretagne, ne me de-
« mandez plus ; ne vous informez pas
« même de moi. Je ne suis plus Noëlla,
« mais la sœur Louise. Je dois oublier le
« passé pour être toute à l'avenir. Noëlla
« est morte ; mais elle ressuscitera, et
« vous la rencontrerez ailleurs. »

« Quand elle eut achevé de parler, je ne
la voyais déjà plus. Le même soir, j'étais
en chemin pour retourner à Rochefort.

« Il me reste peu de choses à dire pour
terminer cette histoire. J'ai revu plusieurs
fois la Bretagne, et, comme je m'y atten-

dais, je n'y ai point retrouvé le vieux prêtre. Quant à Noëlla, docile à ses ordres, je ne cherchai ni à la voir ni à rien connaître de sa vie : seulement, à chaque retour je suis entré dans la chapelle du monastère vers l'heure de complies, et j'ai écouté les cantiques sacrés. Plusieurs fois j'ai reconnu la voix de la sœur Louise ; mais, depuis environ dix ans, une voix étrangère la remplace, et je ne l'entends plus.

« Qu'ajouterai-je encore ? Plus de vingt-cinq années de voyage sur mer m'ont rendu ma profession de marin, sinon agréable, au moins familière et dégagée des préventions qu'elle m'inspirait autrefois. J'ai perdu un peu de cette sensibilité presque féminine, de cette tendresse excessive, de cette imagination rêveuse qui firent le tourment de ma jeunesse. L'horizon s'est agrandi devant moi ; mes vœux, au lieu de s'arrêter sur une petite presqu'île, mon-

tent sur les ailes de la prière dans les régions de l'infini. Toutefois, il est des moments où, quand je descends en moi-même, je me retrouve avec mes vingt ans et les passions qui m'agitaient à cet âge. Alors, l'isolement me pèse comme le marbre d'une tombe, mes yeux cherchent autour de moi des regards amis, mes lèvres bégayent les noms d'épouse et de fils, j'étends les bras pour embrasser des ombres.

« Oni, privé des liens si doux de la famille, parfois encore je déplore ma triste liberté. Mon vaisseau peut arriver après une longue absence, personne n'accourt sur le rivage pour saluer la voile en songeant à moi, personne n'épie le bruit de mes pas sur l'escalier et ne tressaille de plaisir en disant : « C'est lui ! » Quand je m'éloigne, aucune femme, aucun enfant ne s'attache à mon manteau en implorant



un instant de plus. Ces pensées accablantes me gonflent le cœur, et à ces heures d'abattement, de souffrances morales, je me reprends de nouveau à souhaiter de mourir, puisque aussi bien mon existence n'importe à personne. Puis, les dernières paroles de Noëlla me reviennent en mémoire; je me dis que si Dieu eût exaucé mes désirs, satisfait de ma part de bonheur en ce monde, je n'eusse plus songé peut-être aux seuls biens toujours durables. La joie est comme le soleil : à la trop regarder on se rend aveugle. Sais-je d'ailleurs si j'ai réellement le droit de me plaindre? Le mariage a aussi ses tristesses, la paternité ses douleurs. Dans toutes les situations où l'homme se trouve, ce qu'il peut faire de plus sage, c'est de se tourner vers son père qui est dans les cieux et de lui dire : « Seigneur, que votre volonté
« soit faite ! »

FIN.

